



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Vet. Fr. II A. 243





BIBLIOTHEQUE
D E
S O C I É T É,

BIBLIOTHEQUE
DE
S O C I É T É,

BIBLIOTHEQUE

DE

SOCIÉTÉ,

CONTENANT des *Mélanges intéressans de Littérature & de Morale ; une Elite de Bons Mots , d'Anecdotes , de traits d'Humanité ; un Choix d'Observations & de Jeux de Physique ; quelques Causes & Procès peu connus ; des Poësies dans tous les genres ; des Contes en prose , puisés dans les meilleures sources ; enfin , des Divertissemens de Société.*

TOME QUATRIEME.

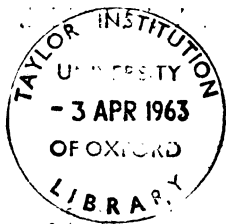


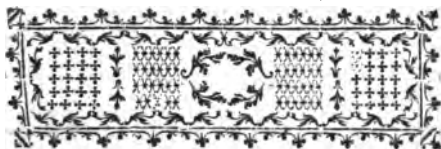
A L O N D R E S ;

Et se trouve à P A R I S ,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de
la Comédie Française.

M. DCC. LXXI.





CHANSONS.



Il est un âge où l'on s'ignore ;
Le cœur ne peut rien voir encore ;
C'est une nuit :
Le tendre Amour est notre aurore ;
Sitôt qu'on voit ses feux éclore ,
Un beau jour luit.

Celle que j'aime est-elle absente ?
Hélas ! mon ame est languissante ;
C'est une nuit.
Sitôt que je la vois paroître ,
Je sens , je sens mon cœur renaître ;
Un beau jour luit.



Tome IV.

A



D'où vient , disoit Lucas , qu'on voit en-
tre les Rois

Toujours maille à partir , toujours quel-
que anicroche ?

Morgué , parmi nous , sans reproche ,
Je vivons mieux d'accord , nous autres Vil-
lageois.

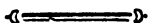
En voici la raison , ce me semble ,
Lui répondit Grégoire , en esprit fort :
Le moyen qu'ils soyons d'accord ,
Ils ne buyont jamais ensemble.



CHARMANT Bacchus , pour toi je renonce
à l'Amour.

Vois tout ce que j'ai fait pour te faire ma-
cour.

J'ai quitté la tendre Nanette ;
J'ai brûlé ce matin des lettres de Manon ;
J'ai rendu le portrait de la jeune Lisette ;
Il ne me reste plus qu'une bague à Fanchon ,
Que je m'en vais troquer contre un tire-
bouchon.



ENTRE le vin & ma maîtresse
Je ne sçaurois faire de choix ;
Je ne puis vivre sans tendresse
Et je me meurs , si je ne bois.
Chacun d'eux m'anime & m'engage.
Le plaisir en est différent :
Iris m'en donne davantage ;
Le vin m'en donne plus souvent.



CES deux sœurs , d'égale beauté,
De tous les cœurs ont fait partage :
Je garde seul ma liberté
Parmi ce public esclavage.

Tout ce qu'on voit de précieux,
En leurs personnes se rassemble ;
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toujours ensemble.

Ainsi mon esprit suspendu
Ne se déclare pour aucune ;
Mais j'étois un homme perdu
Si je n'en eusse connu qu'une.



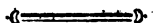
ENVAIN Iris est toujours plus cruelle ;
D'un feu toujours nouveau je me sens en-
flammer.

Je ne puis me faire aimer d'elle ,
Ni me défendre de l'aimer ,
Le cœur le plus sauvage à ses yeux devient
tendre ;
Ne peut-elle l'être à son tour ?
Dieux , qui fîtes ses yeux pour inspirer l'a-
mour ,
Avez-vous fait son cœur pour s'en dé-
fendre ?



Air : *Nous autres bons Villageois.*

ON file , avant d'être époux ,
Le tissu de son esclavage ;
L'Amant est rampant & doux ,
Le Ver à soie est son image.
Dans ses propres nœuds renfermé ,
Il devient froid , inanimé ;
Mais bientôt forçant sa prison
Il s'envole en Papillon.



Au bord d'un Pré , je tenois par les aîles
Un Papillon , j'admirois ses couleurs ;
Celles des fleurs étoient moins belles.

Philis , par subtilité ,

Lui rendit la liberté.

Vole , dit-elle , & quitte ce rivage ;
Si mon Berger t'y voyoit plus long-tems
Exercer tes jeux inconstans ,
Il pourroit t'imiter & devenir volage.



L'AMOUR nous parle par vos yeux ;

Il nous flatte , il nous touche :

Il folâtre dans vos cheveux ,

Il rit dans votre bouche.

Partout , en vous , ce Dieu vainqueur

Se présente avec grace ;

Quoi ! seulement dans votre cœur

N'auroit-il point de place ?



A iij



Air : Je vous le donne.

POUR la Doguine ,
Qu'un autre se laisse enflammer ;
Si je n'avois pas vu Tontine,
Je pourrois me laisser charmer
Par la Doguine

Sur son visage ,
Mille petits trous pleins d'appas ;
Des amours sont le tendre ouvrage ;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur son visage.

Sa gorge ronde ,
Est de marbre , à ce que je crois :
Car morrel encor dans le monde
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.





Ce gage précieux de mon ardeur extrême ,
A l'Amour autrefois a servi de bandeau ;
Et ce Dieu , de son front l'a détaché lui-même

Pour mieux voir aujourd'hui son triomphe
nouveau ,

Et pour en orner ce que j'aime ,
Et pour en orner ce que j'aime.



Air : Que je regrette mon amant.

QUAND vous venez dans nos Vergers ,
Voyez les maux que vous y faites :
Vos yeux font mourir les Bergers ,
Et votre gosier les Fauvettes.
Qui chantera donc le Printems ,
Sil n'est plus d'Oiseaux ni d'Amans ?



A iv



Air : Margot sur la brune.

BACCHUS & Sylvie
Ont partagé ma vie ;
Bacchus & Sylvie
M'occupent tour à tour.
Mais à mon âge ,
On devient sage ,
Et sans partage mon dernier jour
Doit se consacrer à l'amour.



OISEAUX , si tous les ans vous quittez nos
climats ,
Dès que le triste Hiver dépouille nos bo-
cages ,
Ce n'est pas seulement pour changer de
feuillages ,
Et pour éviter nos frimats.
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des
fleurs ,
Qu'à la saison des fleurs ;

Et quand elle est passée ,
 Vous la cherchez ailleurs ,
 Afin d'aimer toute l'année ,
 Afin d'aimer toute l'année.

«=====»

Air : *De Joconde.*

C'EST le sentiment général
 De toute la Sorbonne ,
 De faire le bien pour le mal ,
 Comme Dieu nous l'ordonne :
 Je voudrois par un saint desir
 Pour la jeune Climène ,
 Lui donner autant de plaisir
 Qu'elle m'a fait de peine.

«=====»

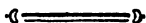
Air : *Ton humeur est Catherine.*

FAIS-NOUS brûler de tes flammes ,
 Amour , c'est l'unique bien ;
 Qu'il est doux d'unir deux ames !
 Mais pour former ce lien ,
 Tendres Amans , pour Notaire ,
 Ne prenez que le plaisir ,
 Pour témoins, que le mystère ,
 Pour Prêtre. que le desir. A v

*Le Vieillard enjoué.*

Je voudrois à mon âge ,
(Il en seroit tems)
Être moins volage
Que les jeunes gens ,
Et mettre en usage ,
D'un Vieillard bien sage ;
Tous les sentimens.
Je voudrois du vieil homme
Être séparé.
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.
Gens de bien , gens d'honneur ,
A votre sçavoir faire
Je livre mon cœur ;
Mais laissez-entière
Et libre carrière
A ma belle humeur.





Ce Serin, belle Iris, que vous teniez en cage,

S'est envolé dans d'autres lieux.

L'ingrat étoit l'objet de vos plus tendres vœux ;

Mon cœur étoit jaloux de son doux esclavage.

Si comme lui j'étois heureux,

Je ne serois pas si volage.



*Sur un Général chez qui l'Auteur
étoit placé pour dîner, entre sa
maîtresse & sa fille, toutes deux
fort jolies.*

Que notre Général est sage !

Que d'esprit ! que de jugement !

Nous admirons également

Son choix & son ouvrage.



A vj



QU'EN tête-à-tête on est heureux
Avec l'objet qu'on aime !
Lorsque l'on croit n'être que deux ,
L'Amour fait le troisième.



PARDEVANT le Dieu de Cythère ,
Qui pour le moins vaut un Nôraire ,
Belle Eglé, voulez-vous former
Une promesse respective :
Moi, de vivre pour vous aimer ,
Vous de m'aimer pour que je vive.



CESSEZ de vous plaindre des Dieux
Qui vous ont fait petite ;
Loin d'être un défaut à mes yeux
C'est pour vous un mérite ;
J'en appelle à l'antiquité
Contre quiconque en raille :
Les trois Graces en vérité
Etoient de votre taille.



Air : De tous les Capucins du monde

Je veux une femme accomplie ,
Qui , pour plaire , se multiplie
Avec tant d'art & d'agrément
Qu'on puisse éprouver , quand on l'aime ,
Tous les plaisirs du changement ,
Jusques dans la constance même.

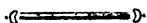


A Madame la Duchesse de la Vallière.

AUTREFOIS un Temple étroit ;
La fête en est passée ;
Chaque Amant y répétoit
Sa plus douce pensée.

Si ce Temple se r'ouvroit ,
Pour ce tant doux mystère ,
Que de fois on entendroit :
J'adore la Vallière !



*L'Egalité des Conditions.*

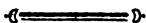
D'ADAM nous sommes tous enfans ;
La chose est très-connue ;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée ,
L'un a dételé le matin ,
L'autre l'après dînée.

*La Dormeuse.*

RÉVEILLEZ-VOUS , belle Dormeuse ,
Si ce baiser vous fait plaisir ;
Mais si vous êtes scrupuleuse ,
Dormez , ou feignez de dormir.
Craignez que je ne vous éveille ;
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez . . . , Votre cœur veille ;
Laissez dormir votre raison.
Pendant que la raison sommeille ,
On aime sans y consentir ,
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.



FOIN de la paix , s'écrioit en courroux
Une fillette de Nanterre :
Nos Amans devenoient époux
De crainte d'aller à la guerre.
Vive la paix , dit une autre à son tour ,
Pour un Amant j'en aurois douze ;
C'est avec eux qu'on fait l'amour :
Mais il est fait quand on épouse.



Chanson de M. Piron.

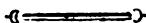
UN certain Evêque a repris
Et puni ma jeunesse ;
Mais le Roi Très-Chrétien a pris
Le soin de ma vicillesse ;
L'Histoire n'en finiroit pas ;
En deux mots je l'achève :
La Crofle m'avoit mis à bas ;
Le Sceptre me relève.





Air : *Le jeune Berger qui m'engage.*

Du Dieu qui fait que l'on soupire ,
Cessez d'appréhender les feux ;
Iris , on a tort de vous dire ,
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut à ses ardeurs divines
Céder sans de fâcheux retours ;
Quoique la rose ait des épines ,
On ne s'y blesse pas toujours.



ECOUTE, Amant triste & jaloux,
Ce que je te conseille.
Tu n'aimes pas tant les yeux doux
Que j'aime ma bouteille ;
Ainsi que je la traite , apprends
A traiter ta Bergère ;
Je la quitte dès que je sens
Qu'elle devient légère.





Air : Le jeune Berger qui m'engage.

ENFIN la charmante Lisette ,
Sensible à mon cruel tourment ,
A bien voulu dessus l'herbette
M'accorder un heureux moment.
Pressé d'une charge si belle ,
Tendre gazon , relevez-vous :
Il ne faut qu'une bagatelle ,
Pour alarmer mille jaloux.



Vous n'avez pas , humble fougère ,
L'éclat des fleurs qui parent le Printems.
Mais leurs beautés ne durent guère ;
Les vôtres plaisent en tout tems.
Vous offrez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la
terre.

Vous servez de lit aux Amans ;
Aux Buveurs vous servez de verre.



Autre , à feu Madame Louise-Henriette de Bourbon Conti , Duchesse d'Orléans.

Vous ne devez tenir compte à personne
De son respect , de son attachement :
Mais sçachez gré du tourment qu'on se
donne
Pour vous cacher un autre sentiment.



LE connois-tu , ma chère Eléonore ,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ;
Ce foible enfant , qui le seroit encore
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?
C'est par ta voix qu'il étend son empire ;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.
Qui te connoît , connoîtra la tendresse.
Qui voit tes yeux , en boira le poison.
Tu donneroîs des sens à la sagesse ,
Et des desirs à la froide raison.



RÉVÉREND Père Confesseur,
J'ai fait des vers de médifance.

Le Confesseur.

Contre qui ?

• *D'Alibray.*

Contre un Professeur.

Le Confesseur.

La personne est de conféquence !

Contre qui donc ?

D'Alibray.

Contre Montmaur.

Le Confesseur.

Dites votre *Confiteor.*



S O N N E T S.

La Femme & le Procès.

LA femme & le procès sont deux choses
semblables.

L'une parle toujours , l'autre n'est sans pro-
pos.

L'une aime à tracasser , l'autre hait le repos ;
Tous deux sont déguisés , tous deux impi-
toyables.

Tous deux par beaux présens se rendent fa-
vorables ;

Tous deux des Supplians rongent jusques
à l'os ;

L'une est un profond goufre , & l'autre est un
chaos

Où se brouille l'esprit des hommes miséra-
bles.

Tous deux sans rien donner , prennent à
toutes mains ;

Tous deux en peu de tems ruinent les humains ;

L'une attise le feu , l'autre allume les flammes ;

L'une aime le débat , & l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords ,

Il faudroit qu'aux procès il mariât les femmes.



La Belle matineuse.

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil ,

Refluscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du soleil ;

Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil

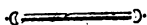
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Que la jeune Philis au visage riant ,
Sortant de son Palais plus clair que l'Orient,

Fît voir une lumière & plus vive & plus
belle.

Sacré flambeau du jour , n'en soyez point
jaloux ,

Vous parûtes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant
vous.



Eve coquette.

LORSQU'ADAM vit cette jeune beauté ,
Fait pour lui d'une main immortelle.
S'il l'aima fort , elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas
cruelle.

Cher Charleval , alors en vérité ,
Je crois qu'il fut une femme fidelle :
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été ?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux :
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux ,
Bien fait de corps , & d'esprit agréable ;
Elle aim mieux , pour s'en faire conter ,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable
Que d'être femme & ne pas caqueter.



SUPERBES monumens de l'orgueil des humains ,

Pyramides , tombeaux , dont la vaste structure

A témoigné que l'art , par l'adresse des mains

Et l'assidu travail , peut vaincre la nature.

Vieux Palais ruinés , chef-d'œuvres des Romains ,

Et les derniers efforts de leur Architecture ;

Colysée , où souvent ces peuples inhumains

De s'entr'assassiner se donnoient tablature,

Par l'injure des tems vous êtes abolis ,

Ou , du moins , la plupart vous êtes démolis.

Il n'est point de ciment que le tems ne dissolue.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir ,

Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir ,

Qui m'a duré deux ans , soit percé par le coude ?

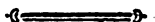
*L'habile Homme.*

Cy gît qui fut de belle taille ,
Qui sçavoit danser & chanter ,
Faisoit des Vers vaille que vaille ,
Et les sçavoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille ,
Et pouvoit des Héros compter ;
Même il auroit donné bataille
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre ,
Des Cieux , du globe de la Terre ,
Du Droit civil , du Droit canon ;
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes.
Etoit-il honnête homme ? Oh ! non.

*Ce*

*Ce que c'est que l'Amour.*

QUAND, d'un esprit sage & discret ;
Toujours l'un à l'autre on défère ;
Quand on se cherche sans affaire ,
Et qu'ensemble on n'est point distrait ;

Quand on n'eut jamais de secret
Dont on se soit fait un mystère.

Quand on ne cherche qu'à se plaire ;
Quand on se quitte avec regret ;

Quand prenant plaisir à s'écrire ,
On dit plus qu'on ne pense dire ,
Et souvent moins qu'on ne voudroit ;

Qu'appellez-vous cela , la belle ?
Entre nous deux cela s'appelle ,
S'aimer bien plus que l'on ne croit ;



*Autre sur un Avorton.*

TOI qui meurs avant que de naître ,
Assemblage confus de l'être & du néant ,
Triste Avorton, informe enfant ,
Rebut du néant & de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime ,
Et que l'honneur défait par un crime à son
tour ,
Funeste ouvrage de l'amour ,
De l'honneur funeste victime.

Laisse-moi calmer mon ennui ,
Et du fond du néant où tu renais aujour-
d'hui ,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est
suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour , malgré l'honneur , te fit donner
la vie ;
L'honneur , malgré l'amour , te fait donner
la mort.

Les douceurs de la vie privée.

S'ÉLÈVE qui voudra par force ou par
adresse

Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de
la Cour :

Moi, je veux, sans quitter mon aimable
séjour,

Loin du monde & du bruit rechercher la
sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste &
sans tristesse,

Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se fuivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieil-
lesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le
cours

Des bienheureux momens qui composent
mes jours,

Je mourrai chargé d'ans, inconnu, so-
litaire.

B ij.

Qu'un homme est misérable à l'heure du
trépas ,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous , & ne se connoît pas.



Autre de Desbarreaux.

GRAND Dieu , tes jugemens sont remplis
d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être pro-
pice :
Mais j'ai fait tant de mal , que jamais ta
bonté .
Ne me pardonnera, qu'en blessant ta justice.
Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du
supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
Et ta clémence même attend que je périsse,
Contente ton desir , puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes
yeux ;
Tonne , frappe , il est tems ; rends - moi
guerre pour guerre.

J'adore en périssant , la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton ton-
nerre ,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-
Christ ?



Peinture de la Cour.

SERVIR le Souverain , ou se donner un
maître ;
Dépendre absolument des volontés d'autrui ;
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit
être ;
Pour un peu de plaisir , souffrir beaucoup
d'ennui ;
Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on
pense ;
Suivre les favoris , sans pourtant les aimer ;
S'appauvrir en effet , s'enrichir d'espérance ;
Louer tout ce qu'on voit , mais ne rien esti-
mer ;

B iij

Entretenir un Grand d'un discours qui le
flatte ;

Rire de voir un chien , caresser une chatte ;
Manger toujours fort tard , changer la nuit
en jour ;

N'avoir pas un ami , bien que chacun on
baïse ;

Etre toujours debout , & jamais à son aise ,
Fait voir en abrégé comme on vit à la Cour.



Autre de Des Iveteaux.

Avoir peu de parens , moins de train que
de rente ;

Rechercher en tout tems l'honnête volupté ;
Contenter ses desirs , conserver sa santé ,
Et l'ame de procès , & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente ,
Voir les siens élevés en quelque dignité ;
Mais sans besoin d'appui , garder sa li-
berté ,

Crainte de s'engager à rien qui ne con-
tente.

Des Jardins , des Tableaux , la Musique ,
des Vers ,

Une table amusante , & de peu de couverts ;
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour
sa Dame ;

Etre estimé du Prince , & le voir rarement ,
Beaucoup d'honneurs sans peine , & peu
d'enfans sans femme ,

Fait attendre , à Paris , la mort tout douce-
ment.



Prodiges de l'esprit humain.

TIRER du ver l'éclat & l'ornement des Rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante ,
Emprisonner le tems dans sa course volante,
Graver sur le papier l'image de la voix.

Donner aux corps de bronze une ame fou-
droyante ,

Sur les cordes d'un luth faire parler les
doigts ,

Sçavoir apprivoiser jusqu'aux monstres des
bois ,

Brûler avec un verre une Ville flottante.

Biv

Fabriquer l'Univers d'atômes assemblés,
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau soleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer partout ;

Aflujeter l'Enfer dans un cercle magique :
C'est ce qu'entreprend l'homme , & dont il vient à bout.



*Dialogue de deux Compères à la
Messe.*

BONJOUR , Compère André : — Bonjour ;
Compère Gille.

Comment vous portez-vous ? — Bien , &
vous ? — A souhait.

Puis-je ouir cette Messe ? — Elle est tout
votre fait :

Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile ;

— Voulez-vous qu'au sortir nous déjeûnions en ville ?

— Tope. — Nous en mettrons Sire Ambroise & Rolait.

— D'accord. — Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.

— Ah ! vous n'y songez pas , c'est aujourd'hui Vigile.

— Vigile ? A demain donc , je suis pour les jours gras.

A propos ; on m'a dit que le voisin Lucie Epouse votre ... — Point , j'ai découvert ses dettes.

— Où vend-on de bon vin ? — Tout proche l'Hôtel-Dieu.

— Grand merci. — Prêtez moi , de grâce , vos lunettes.

— Oh , oh , la Messe est dite , adieu , Compère , adieu.



Apollon & Daphné.

Je suis (crioit jadis Apollon à Daphné ,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit
après elle ,

Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné).

Je suis le Dieu des Vers , je suis bel esprit
né ;

Mais les Vers n'étoient point le charme de la
belle.

Je sçais jouer du luth , arrêtez. Bagatelle ;

Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;

Je suis , n'en doutez point , Dieu de la Médecine.

Daphné couroit plus vite à ce mot si fatal.

Mais , s'il eût dit : Voyez quelle est votre
conquête :

Je suis un jeune Dieu , beau , galant , li-
béral ;

Daphné , sur ma parole , auroit tourné la
tête.



M A D R I G A U X.



ET la Fable & la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam , trop épris de ses charmes,
Renonce à de célestes biens ;
Pâris met l'Asie en alarmes ,
Et fait périr tous les Toyens.
C'est une pomme infortunée
Qui , d'une affreuse destinée ,
Fit tomber sur eux le courroux
En voyant ces attraits si doux
Dont les Graces voûs ont ornée ;
Adam l'auroit prise de vous ,
Et Pâris vous l'auroit donnée.



*A Madame la Princesse de ****

SOUVENT un air de vérité ,
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit , dans l'erreur d'un songe ,
Au rang des Rois j'étois monté :
Je vous aimois alors & j'osois vous le dire ;
Les Dieux , à mon réveil , ne m'ont pas tout
ôté ;
Je n'ai perdu que mon Empire.



JE m'étois fait de vous une idée admirable ,
Sur la foi d'un simple récit ,
Je vois plus qu'on ne m'en a dit ,
Vous êtes cent fois plus aimable ,
Et de tout l'Univers vous méritez les vœux ;
Mais quelques qualités dont vous soyez
pourvue ,
Je ne crois pas fort malheureux
Ceux qui ne vous ont jamais vue.

A Madame de

DEUX Héros * différens , l'un superbe & sauvage ,

L'autre toujours aimable & toujours amoureux

A l'immortalité prétendent tous les deux ;
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.

Ah ! si de tous les deux vous eussiez vu le jour ,

Plus justement leur gloire eût été célébrée.
Henri quatre pour vous auroit quitté d'Est-
trée ;

Et Charles douze auroit connu l'amour



J'étois déjà dans l'automne de l'âge ,
Et vers l'hiver avançant chaque jour ,
Je devenois plutôt triste que sage ;
La jeune Iris m'a donné de l'amour ,
Le beau printemps est pour moi de retour.

* Henri IV & Charles XII Roi de Suède.



DÉPUIS que mes tourmens ne vous sont
plus cachés ,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour
vous touche ,
Et cent fois vos beaux yeux sur les miens
attachés ,
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me vois condamné ;
Sans que vous soulagiez ma peine ;
Vous ne m'aimez point , Lifimène ;
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez
donné.



QUE n'ai-je esprit , gentillesse , beauté !
Non pour m'offrir à quelqu'autre bergère :
Car vous m'avez conquis ma liberté ;
Non pour paroître en Cour , je suis sincère ;
Non pour sçavoir débrouiller une affaire ,
Car au Palais ne sont mes rendez-vous :
Mais pour pouvoir apprendre l'art de plaire ,
Autant qu'il faut pour être aimé de vous !



*Le Passant & la Tourterelle ;
Dialogue.*

Le Passant.

QUE fais-tu dans ce bois , plaintive Tourterelle ?

La Tourterelle.

Je gémis , j'ai perdu ma compagne fidèle.

Le Passant.

Ne crains-tu point que l'Oïseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

La Tourterelle.

Si ce n'est lui , ce sera ma douleur ;





TOINETTE, si jadis le Diable,
Quand il tenta votre Patron
Eût pris votre figure aimable,
Je crois que la tentation
Eût été plus redoutable,
Que le Saint eût été vaincu ;
Et seroit devenu coupable
S'il n'avoit eu votre vertu.



DANS nos hameaux il est une bergère ;
Qui soumet tout au pouvoir de ses loix.
Ses graces orneroient Cythère ;
Le Rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre :
Heureux qui pourroit l'enflammer !
Mais qui ne voudra pas aimer
Ne doit ni la voir ni l'entendre.





Plus inconstant que l'onde & le nuage
Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter ,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs ;
Et si la vie est un passage ,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.



Au tems heureux où regnoit l'innocence ;
On goûtoit en aimant mille & mille douceurs ;
Et les amans ne faisoient de dépense
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui sans opulence
Il faut renoncer au plaisir.
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs ,
N'est plus payé qu'en espérance.



Aux Autels du tyran des morts
D'une tremblante main je consacre ma lyre;
Je ne chantois que pour Thémire,
Thémire a vu les sombres bords.
Tendres concerts , charmant délire ;
Faites place à d'autres transports,
Une douleur muette & sombre
Des larmes qui partent du cœur ,
Ne chercher , ne sentir , ne voir que mon
malheur :
Voilà le seul tribut que je dois à son ombre ;
Soyez les garans de ma foi ,
Lieux redoutés où repose sa cendre :
Il n'est plus aujourd'hui d'autre plaisir pour
moi ,
Que les pleurs qu'en secret je viens ici ré-
pandre.





Ce n'est qu'aux champs qu'Amour est sans
feintise.

Toujours enfant, il n'y paroît que nud.
Mais à la Cour, toujours il se déguise,
Changeant sa voix & son air ingénu.
Ce sont deux Dieux ; l'un discret, retenu,
Fidèle, craint de se faire connoître :
L'autre, volage, & charmé de paroître
Aux yeux de tous, fait briller son flambeau,
Qui le voudra, serve ce dernier maître ;
Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.



ARRACHEZ de mon cœur le trait qui le dé-
chire :

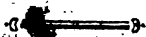
Ingrate Iris, vous voulez que j'expire
Sous l'extrême rigueur de votre injuste
loi.

Je meurs sans murmurer, puisque c'est
votre envie :

Mais quand j'aurai perdu la vie,
Qui vous aimera comme moi ?



PROJET flatteur d'enchanter une belle ;
Soins concertés de lui faire la cour ,
Galans écrits , sermens d'être fidèle ,
Airs empressés , vous n'êtes point l'Amour.
Mais se donner sans espoir de retour ,
Par son désordre annoncer que l'on aime ,
Respect timide avec ardeur extrême ,
Persévérance au comble du malheur ;
Dans sa Philis n'aimer que Philis même :
Voilà l'amour : mais il n'est qu'en mon
cœur ,



SOLITAIRES témoins de ma secrète peine ,
Echos , qui soupirez avec moi dans ces bois ,
Tirfis vous fait-il quelquefois
Répéter le nom de Climène !
Je voudrois lui cacher le trouble de mon
cœur :
Mais s'il répond à ma tendresse extrême ,
Chers confidens de ma sincère ardeur ,
Echos , dites-lui que je l'aime ,



NE trouver rien de beau que vous,
Sans cesse songer à vos charmes,
Être chagrin, être jaloux,
Répandre quelquefois des larmes,
N'avoir point de repos ni la nuit ni le jour ;
Est-ce de l'amitié, Philis, ou de l'amour ?



DANS l'univers tout aime, tout désire ;
Du rendre amour tout peint la volupté.
Si le Papillon vole avec légèreté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs en s'agitant semblent se caresser,
Et le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser.
Les Oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre ;
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.





LA plus aimable des Bergères
Enchaîne mon cœur sous ses loix :
Heureux ! dans nos ardeurs sincères,
Nous égalons le sort des Rois.
Un verd gazon nous sert de trône ;
Nos vergers comblent nos desirs ,
L'émail de nos prés nous couronne ,
Et nos trésors sont nos soupirs.



DIEU d'amour , auteur de ma peine ,
Deviens celui de mes plaisirs.
Fais que mon aimable Climène
Soit favorable à mes desirs.
Pour l'enflammer , prends ton flambeau ;
Rends son ardeur extrême ;
Mais songe à mettre ton bandeau ,
Ou crains d'aimer toi-même.



*L'Amour à Psyché.*

JE suis le Dieu des Cœurs, des Graces & des
Ris :

Et sur tant de beautés qu'on voit ici pa-
roître,

C'est moi qui vous donne le prix.

Le Dieu d'amour doit s'y connoître.

J'ai quitté mon bandeau, pour pouvoir dé-
formais,

Chaque instant, admirer tant de graces
nouvelles;

Et pour ne vous quitter jamais,

J'ai moi-même coupé mes aîles.



RIEZ, charmante jeunesse,
Des leçons que fait sans cesse ;
Contre les tendres desirs,
La raison aux airs sévères.
Hé ! sont-ce là ses affaires ?
Se connoît-elle en plaisirs ?



Si les maux de l'absence & de l'amour jaloux

Se faisoient sentir parmi vous ,
Rossignols , j'aimerois votre tendre ramage ;

Mais vous chantez le bonheur de vos feux ;
C'est insulter un malheureux ;
Ah ! ne chantez pas davantage.



Qu'on puisse oublier ce qu'on aime ,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant ;
Non cela ne se peut , j'en juge par moi-même.

Je songe à mon Iris & la nuit & le jour ;
Je soupire après son retour ,
Et je connois bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance
Plutôt qu'un remède à l'amour.





JE ne changerois pas pour la coupe des Rois
Le petit verre que tu vois :
Ami , c'est qu'il est fait de la même fougère
Sur laquelle cent fois
Reposa ma Bergère.



TIRCIS vous apprend des Chançons
Où le cœur s'intéresse ;
Et ses agréables leçons
Inspirent la tendresse ;
Fuyez ce chant doux & trompeur ,
C'est un poison funeste.
L'oreille est le chemin du cœur ,
Et le cœur l'est du reste.



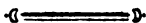
Cet amant qu'on présume
Etre bien avec vous ,
Vous l'aimez par coutume :
Je n'en suis point jaloux ,
Non plus que d'un époux.

*A Madame de . . .*

Vos yeux sont beaux , mais votre ame est
plus belle.

Vous êtes simple & naturelle ;
Et sans prétendre à rien , vous triomphez
de tous.

Si vous eussiez été du tems de Gabrielle ,
Je ne sçais pas ce qu'on eût dit de vous ;
Mais on n'auroit point parlé d'elle.



Quoi ! toujours , raison trop sévère ,
Tu t'opposes à mes desirs
Et viens troubler tous mes plaisirs !
Vois-tu cette bougie ? Imite sa lumière :
Elle anime nos yeux , & ce charmant re-
pas.
Eclaire mes plaisirs , & ne les trouble pas.





Si le nom de l'amour , belle Iris , vous fait
peur ,
A celui d'amitié je feindrai de descendre ;
Mais je vous aimerai d'une amitié si tendre ,
Et si ressemblante à l'amour ,
Que peut-être vous-même un jour
Vous pourriez bien vous y méprendre ,



SOLEIL , précipite tes feux ;
Laisse regner enfin la nuit & le mystère ;
Thémire pour me rendre heureux ,
Veut que de son flambeau l'amour seul nous
éclaire.
Hâte toi , termine ton cours ;
Puisses-tu , t'oubliant au sein de ton amante ,
Prolonger une nuit charmante ,
Que ne vaudra jamais le plus beau de tes
jours !





BELLES , qui formez des projets ,
Trente ans est pour vous le bel âge ;
Vous n'en avez pas moins d'attraits ,
Vous en connoissez mieux l'usage.
C'est le vrai moment d'être heureux ;
On plaît autant , on aime mieux.



AMOUR trouva celle qui m'est amère ,
Et j'y étois , j'en sçais bien mieux le conte.
Bon jour , dit-il , bon jour Vénus ma mère :
Puis tout-à-coup il voit qu'il se méconte ,
Dont la couleur au visage lui monte ,
D'avoir failli honteux Dieu sçait combien.
Non , non , Amour , ce dis-je , n'ayez
 honte ;
Plus clair-voyans que vous s'y trompent
 bien.



Cij



Je sçais ce qui vous gêne & ce qui fait ma
peine :

**La Cassandre & Cyrus vous rendent un peu
vaine.**

**Vous vous imaginez , pour être votre
Amant ,**

**Qu'il faut être parfait comme ceux d'un
Roman,**

**Et qu'on doit vous servir comme on sert une
Reine.**

Jugez de vous plus sainement.

**Ne vous arrêtez pas au premier qui vous
loue.**

**Je ne suis point Héros , pour cela , je l'a-
voue ,**

Mais mettez-vous à la raison ;

**Vous n'êtes point non plus merveille in-
comparable.**

Vous êtes une fille aimable.

Que l'on appelle Louison.





POURQUOI me demandez vous tant
Si mes vœux dureront , si je serai constant ?
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre
empire ?

Ah , Philis , vous avez grand tort !
Comment pourrai-je vous le dire ?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la
mort.



LIEUX , qui donnez au cœur tant d'aima-
bles desirs ,
Beaux Parcs & beaux Jardins , si parmi vos
plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage
triste ;
Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des
appas ,
Mais vous n'avez point Caliste ,
Et moi je ne vois rien , quand je ne la vois
pas.



UN doux nenni avec un doux sourire
Est tant honnête , il le vous faut apprendre ;
Quand est de oui , si veniez à le dire ,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le desir me point ;
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre ,
Vous me disiez : non , vous ne l'aurez point.



LE tendre Apelle un jour , dans ces jeux
tant vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune ;
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ;
Et prenant un trait de chacune ,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Hélas ! s'il avoit vu l'adorable Martel ,
Il n'en auroit employé qu'une.

*Pour Madame de Caylus.*

M'ABANDONNANT un jour à la tristesse ;
Sans espérance , & même sans desirs ,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchaînoit ma jeunesse :
Sont-ils perdus , disois-je , sans retour ?
Et n'est-tu pas cruel , Amour ,
Toi que j'ai fait dès mon enfance
Le maître de mes plus beaux jours ;
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers
Qui , plein d'une joie inhumaine ,
Me dit en souriant : Tirsis, ne te plains plus ;
Je vais mettre fin à ta peine ;
Jete promets un regard de Caylus.





UN baiser , bien souvent , se donne à l'a-
venture ,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure ;
Mais ce n'est pas en bien user ;
Il faut que le desir & l'espoir l'affaïsonne :
Et , pour moi , je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.



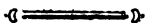
*A une jolie femme de Dijon , qui
avoit eu trois filles , & qui desiroit
d'avoir un garçon.*

CONSOLE-TOI , mère charmante ,
D'avoir , malgré ta vive attente ,
A trois filles donné le jour ,
Ce ne sont pas là des disgraces ;
Avant que d'enfanter l'Amour ,
Vénus enfanta les trois Graces.





LES Héros de l'antiquité
N'étoient que des Héros d'été;
Ils suivoient le printems comme les hirondèles,
La victoire en hiver pour eux n'avoit point
d'aîles ;
Mais malgré les frimats , les neiges , les
glaçons
Louis est un Héros de toutes les saisons.



Je ne prétends point qu'Amarille
Récompense d'abord ma peine & mes langu-
eurs ;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête est si facile.
Je veux qu'elle résiste à mes empressemens ,
Afin d'éprouver ma constance ;
Mais je veux que sa résistance
Pour ne me point lasser , ne dure pas long-
tems.

Cvj



Tu veux sçavoir de quelle humeur
Je prétends que soit ma maîtresse ?
Je ne veux point qu'elle ait trop de ten-
dresse ;
Je ne veux point non plus qu'elle ait trop de
rigueur ,
L'un donne du dégoût , & l'autre désespère ;
De ces extrémités je cherche le milieu ;
Et celle qui voudra me plaire
Doit n'aimer ni trop ni trop peu ,



L'AUTRE jour l'enfant de Cythère ;
Sous une treille à demi gris ,
Disoit en parlant à sa mère :
Je bois à toi , ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère . . .
Maman , calmez votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère ,
J'ai pris cent fois Iris pour vous ,



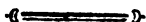


En quel état me trouvé-je réduite ;
Pour obéir à mon devoir !
Je suis Tirsis ; mais que me sert ma fuite ?
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir :
Que me sert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ses discours ;
Et mon cœur me redit mille fois tous les
jours
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous momens
L'entendre m'exprimer ses plus doux senti-
mens ;
Et peut-être , hélas ! qu'à ma honte ,
Quand de son entretien j'évite les appas ,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit
pas.



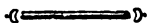


THÉMIRE, au gré de mes desirs,
J'ai cru vous voir abandonnée,
J'ai cru m'enivrer des plaisirs,
De la nuit qui suit l'hyménée;
Mais à mon réveil j'ai connu
Que je m'étois entretenu
D'illusions & de mensonges.
Que j'aurai de félicités,
S'il est vrai, ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités.



POURQUOI donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain;
Voulez-vous me haïr sans cause?
Moi qui ne vous fis jamais rien!
Ah! pour mon honneur je vois bien,
Qu'il faut vous faire quelque chose.





Iris a vingt amans qui l'obsèdent sans
cesse ,
Dont elle fait vingt malheureux ;
Je suis le seul , parmi la presse ,
De qui sa cruauté daigne écouter les vœux :
Mais d'une aventure si belle ,
Rivaux infortunés , ne soyez point jaloux ;
Je suis plus à plaindre que vous
Puisque vous m'empêchez d'être seul avec
elle.



Le mal de mes rivaux n'égale point ma
peine ;
La douce illusion d'une espérance vaine ,
Ne les fait point tomber du faite du bon-
heur.
Aucun d'eux , comme moi , n'a perdu votre
cœur ,
Comme eux à votre humeur sévère ,
Je ne suis point accoutumé :
Quel tourment de cesser de plaire ,
Quand on a fait l'essai du plaisir d'être aimé.



*A Madame du Boccage, à son départ
pour l'Italie.*

NOUVELLE Muse, aimable Grace ;
Allez au Capitole ; allez , rapportez-nous
Les myrthes de Pétrarque , & les lauriers du
Tasse ;
Si tous deux revivoient , ils chanteroient
pour vous ;
Et, voyant vos beaux yeux & votre Poësie,
Tous deux mourroient à vos genoux ,
Ou d'amour ou de jalousie.



C'EST ici Madame du Tord ;
Qui la voit sans l'aimer a tort :
Qui l'entend , & qui ne l'adore ,
A mille fois plus tort encore :
Pour celui qui fit ces vers-ci ,
Il n'eut aucun tort , Dieu merci.



*A Madame de la Condamine , le
lendemain de ses nœces.*

D'AUORE & de Titon vous connoissez
l'histoire ?

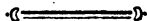
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la
mémoire ;

Mais de mon sort Titon seroit jaloux.

Que les liens sont différens des nôtres !

L'Aurore entre ses bras vit vieillir son
époux ,

Et je rajeunis dans les vôtres.



QUAND je revis celle que tant j'aimai ,

Peu s'en fallut que mon feu rallumé ,

Ne fit l'amour en mon ame renaître ,

Et que mon cœur , autrefois son captif ,

Ne ressemblât l'esclave fugitif ,

A qui le sort fait rencontrer son maître,





*A Madame la Duchesse d'Orléans,
sur une énigme inexplicable.*

CETTE énigme n'a point de mot :
Expliquer chose inexplicable ,
Est ou d'un Docteur ou d'un sot :
L'un & l'autre est assez semblable ;
Mais si l'on donne à deviner :
Quelle est la Princesse adorable
Qui sur les cœurs sçait dominer
Sans chercher cet empire aimable ,
Pleine de goût , sans raisonner ,
Et d'esprit sans faire l'habile ;
Cette énigme peut étonner ,
Mais le mot n'est pas difficile.



ENVIEUX , que veux-tu sçavoir ?
Cesse d'examiner ma vie :
Et bien , j'aime Iris sans espoir ,
Sans lui parler & sans la voir ,
Mon destin te fait-il envie ?



PHŒBUS, dont l'art me coûta tant de nuits,
Pour mes travaux m'a mis en main sa lyre ;
L'Amour enfin, touché de mes ennuis,
Veut que pour moi tout rie en son empire.
L'un alluma le beau feu qui m'inspire,
L'autre m'apprit les tons les plus touchans ;
Si j'en suis fier, c'est parce que Thémire,
Daigne écouter mes desirs & mes chants.



Je sçais qu'Iris ne m'aime pas,
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidèle.
Sans doute mon amour sert à sa vanité :
Dans l'équipage d'une belle,
Il faut bien par honneur quelqu'amant mal-
traité.





A ce souper délicieux ,
Qui pour moi ne le sera guère ;
Songez , d'un esprit sérieux ,
Que le puissant Dieu de Cythère ;
Vous regarde du haut des Cieux.
Il jugera , dans sa colère ,
Vos moindres souris gracieux ;
Car vous n'en sçauriez si peu faire
Qu'ils ne soient très-insidieux ;
Le don que vous avez de plaire ;
Si sûrement victorieux ,
Fait , Iris , que par vos beaux yeux
Il n'est point de faute légère.



DE la beauté d'Iris vois le portrait fidèle ;
Elle eut une ame digne d'elle ,
Un cœur tendre , un esprit charmant ;
Tu peux juger de mon martyre ;
Elle mourut , j'étois amant ,
C'est tout ce que je te puis dire.



IL n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constans, incapables de scindre ;
Qui d'une ingrate épuisant les rigueurs ,
Vivoient contens & mouroient sans se plain-
dre ,

Les traits d'amour étoient alors à craindre ;
Mais aujourd'hui les feux les plus constans ,
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit
éteindre.

Hélas ! pourquoi suis-je encore du vieux
tems.



UN aveugle , au matin, vous remet en mé-
moire ,

Qu'aujourd'hui , de mon Saint on célèbre
la gloire ,

Et vous fait m'envoyer les présens les plus
doux.

Ah ! mon bonheur seroit extrême ,

Si cet aveugle étoit le même

Qui nuit & jour me fait penser à vous.



MON Iris m'est toujours fidèle ;
Nous sommes l'un de l'autre également con-
tens ;

Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
Que de l'aimer depuis six ans.
Cependant cela seul fait toutes nos que-
relles.

Hélas ! faut-il donc voir ainsi
S'échapper , malgré nous , nos ardeurs mu-
tuelles ,
N'étoit-ce pas assez que le tems eût des
aîles ,
Pourquoi , volage Amour , en avez-vous
aussi ?



VOTRE conscience vous presse ,
Iris , vous allez à confesse ;
Quels sont donc ces secrets que vous vous
reprochés ?

Que mon bonheur seroit extrême ,
Si c'étoit un de vos péchés
D'aimer un peu trop qui vous aime !



A Madame la Duchesse de Chatelleraud , aujourd'hui Princesse de Tallemond.

QUAND , sur les bords où vous prîtes
naissance ,
Les jours du tendre Ovide étoient ensevelis ,
Dans les ennuis , dans les maux de l'absence ;
Ces lieux n'étoient pas embellis
Du charme de votre présence :
Ah ! pour lui quelle différence
S'il les eût vu parés d'un attrait si charmant ;
Auguste eût manqué sa vengeance ,
Et l'aimable Julie eût perdu son amant.





La Naissance d'Iris:

UN jour Vénus , usant du droit de mère ,
Contre l'Amour , se mit en grand cour-
roux :

Oui-dà , dit-il ; eh bien ! je m'en vais faire
Une beauté plus aimable que vous.
Or , admirez jusqu'ouà va la rancune !
Voilà d'abord le petit traître Amour
Qui rassembla les trois Graces en une :
Ce fut ainsi qu'Iris reçut le jour.



Hé , quoi , dans un âge si tendre ,
On ne peut déjà vous entendre ,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez , jeune Iris , ou plus grande , ou
moins belle ;
Attendez , petite cruelle
Attendez à blesser , que vous sçachiez gué-
rir.

Les

Les deux Amours.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on ca-
resse ,
Et qu'on connoît à son malin fouris ,
Court en tous lieux , précédé par les ris ,
Mais trop souvent suivi par la tristesse ;
Dans le cœur des humains il entre avec sou-
ple ,
Habite avec fierté , s'envole avec mépris ;
Il est un autre Amour , fils craintif de l'é-
time ,
Soumis dans ses chagrins , content dans ses
desirs ,
Que la vertu soutient , que la candeur
anime ,
Qui résiste aux rigueurs , & croît par les
plaisirs ;
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant : mais ses feux sont plus
doux ;
C'est là le Dieu que mon cœur veut pour
maître ,
Et je ne veux le servir que pour vous.

Tome IV. D



QU'ON a de peine à se guérir
D'une amoureuse frénésie :
En vain , quand l'ame en est saisie ,
La raison vient nous secourir ;
Elle a beau conter & nous dire
Qu'un sage jamais ne soupire ;
Les amans en font peu de cas ;
Ce mal est grand autant qu'à craindre ;
Mais je trouve bien plus à plaindre
Celui qui ne le souffre pas.



VOICI les lieux charmans où mon ame
ravie
Passe à contempler Silvie
Ces tranquilles momens si doucement per-
dus.
Que je l'aimois alors , que je la trouvois
belle !
Mon cœur , vous soupirez au nom de l'in-
fidèle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus.



Puisque tu veux que nous rompons ,
Et que prenant chacun le nôtre ,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre :
Je veux , avant tous mes bijoux ,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.



Après deux mois d'absence enfin je vous
revois ,

Et le plaisir que j'en reçois ,
Efface de mes maux la mémoire importune :
Mais , dites-moi , Philis , de votre heureux
retour

Rendrai-je grace à la fortune ,
N'en dirai-je rien à l'amour ?

D ij



REVENEZ., charmante verdure,
Faites regner l'ombrage & l'amour dans nos
bois ;

A quoi s'amuse la nature ?
Tout est encore glacé dans le plus beau des
mois,
Si je viens vous presser de couvrir ce boc-
cage ,
Ce n'est que pour cacher aux regards des
jaloux
Les pleurs que je répands pour un Berger
volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de
vous !



QU'IL est fâcheux , votre jaloux !
Mes respects & mes soins l'irritent contre
vous ,
Et de votre mérite il se fait un supplice.
Consentez que je sois heureux ,
Ce sera , divine Clarice ,
Nous rendre justice à tous deux.



Alcidon contre sa bergère
Gagea trois baisers, que son chien
Trouveroit plutôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougère.
La bergère perdit; & pour ne point payer
Elle voulut tout employer;
Mais contre un tendre amant c'est en vain
qu'on s'obstine:

Si des baisers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don,



A tout autre cœur que le mien,
Bélise, ce précieux gage,
De votre belle main le présent & l'ouvrage,
Peut-être passeroit pour un souverain bien;
Mais, hélas! ce n'est presque rien
A qui desire davantage.





L'AIGUILLON de l'amour c'est la difficulté ;
Ses charmes sont détruits par la facilité ;
Dès qu'il est paisible, il sommeille ;
S'il n'a point de frayeur, il n'a point de
desir,
L'assurance l'endort, la crainte le réveille ;
Et s'il acquiert sans peine, il jouit sans
plaisir.



IL est un Dieu maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnoissent l'empire,
C'est un enfant ; mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plaît ; le plus sage soupire ;
Il n'est plaisir, s'il le veut, qu'il n'inspire ;
Quand il le veut, le chagrin suit sa loi.
Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire,
Et ne pourroit sans elle rien sur moi.





ÊTRE l'Amour quelquefois je desirer ,
Non pour regner sur la terre & les cieux ;
Car je ne veux regner que sur Thémire ;
Seule elle vaut les hommes & les Dieux ;
Non, pour avoir un bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'est fidelle :
Non, pour jouir d'une vie immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux ;
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du Dieu d'amour & les traits & les feux.



DE vos rigueurs & de mes peines ,
Je me plains la nuit & le jour ;
Je les chante aux bords des fontaines ,
Et l'écho les dit à son tour ;
Ah ! Philis , commençons à faire
Quelque chose qu'il faille taire.



Div



LORSQUE le vieux Damon dit que d'un trait
mortel

L'Amour blesse les cœurs sans qu'ils oSENT
s'en plaindre ,

Que c'est un Dieu traître & cruel ,

L'Amour pour moi n'est point à craindre.

Mais quand le jeune Arhis me vient dire à
son tour :

Ce Dieu n'est qu'un enfant doux , caressant ,
aimable ,

Plus beau mille fois que le jour :

Que je le trouve redoutable !



Vous qui d'un regard favorable ,

Rendez heureux un misérable ,

Vous avez eu pour moi des craintes & des
soins :

Que je me sens touché de cette grâce ex-
trême !

Après cela si je vous aime ,

Ne m'en accusez pas au moins ,

Ne vous en prenez qu'à vous-même.

Le vain remède.

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris.

Ce sont des armes pour Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Si l'on raisonnoit tant, jamais on n'ai-
meroit ;

Et le triste nom d'esclavage,
Qui des amans est le partage,
Lui tout seul nous rebuteroit.
Puisque vous répondez à mon amour extrême,

Vos scrupules, Iris, ne sont plus de saison ;
Tout ce qu'on donne à la raison,
On le dérobe à ce qu'on aime.





Je songeois cette nuit que , de mal consu-
mé ,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhu-
mé ,
Et que n'en pouvant pas souffrir le vois-
nage ,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toi , coquin ; va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin , ce me dit-il , d'une arrogance ex-
trême ,
Vas chercher tes coquins ailleurs ; coquin
toi-même.
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ,
Je suis sut mon fumier , comme toi sut le
tien.



A force de m'aimer tu me rends misé-
rable ;

Sans cesse contre moi tu grondes , tu te
 plains

Sur le moindre soupçon tu meanges coupa-
 ble ,

Et tu crois tout ce que tu crains.

Que ton humeur , Philis , à ta beauté ré-
 ponde ;

Crois-moi toujours fidèle & toujours amou-
 reux ,

Et ne fais pas un malheureux.

Du plus heureux homme du monde.

Je sçais que ma joie est prochaine.

Mais que l'impatience est une étrange peine !

Je languis dans ce doux espoir.

Pour vous , dans votre solitude ,

Etes vous sans inquiétude ?

Le calme & les plaisirs vous suivent-ils tou-
 jours ?

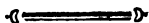
Dv

Ne regrettez-vous point vos aimables demeures ?

Et ne comptez-vous point les jours,
Dont je compte toutes les heures ?

Je ne sçais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'un jour au soir la belle Aminthe
Me pressa doucement la main :
Aussi-tôt d'une main fidelle,
Sans répondre à cette beauté
Je ferrai celle de ma belle
Que j'avois de l'autre côté.
Iris qui n'est pas mal adroite,
S'en douta bien, & m'entendit,
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.



*Portrait d'une Actrice de l'Opéra.*

Vous chantez comme une Syène,
Vous buvez autant que Silène,
Et vous aimez mieux que Cypris.
Des plaisirs vous êtes la Reine :
Par tout vous remportez le prix ;
A la table , au lit , sur la scène.



BÉLISE , je ne sçais si mon rival vous aime,
Ni s'il est bien auprès de vous ;
Mais je sçais que je suis jaloux ,
Et que mon amour est extrême.
Si vous le préférez , tant pis :
Mais sans amuser le tapis,
Sauvez moi le chagrin d'une poursuite
vaine :
Tout malheureux , tout négligé ,
Encore vaux-je bien la peine
Que vous me donniez mon congé.

*L'Abrégé de l'Olympe.*

Tous les matins, vous êtes mon aurore,
Le soleil ne me luit, que lorsque je vous
vois.

Vous êtes, au printemps, ma véritable
Flore,

Celle de nos jardins, près de vous perd ses
droits.

Pour conduire mes pas dans le chemin du
sage,

Vous êtes ma Minerve, & je suis bien
guidé.

Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage,
Souvent dans un repas vous êtes mon
Hébé.

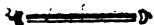
Si vous aviez l'ame assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.





Réponse de M. de Voltaire à Catherine , Impératrice de toutes les Russes , qui l'invitoit à aller la voir.

DIEU , qui m'ôtez les yeux & les oreilles ,
Rendez les moi ; je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles ,
O Catherine ! heureux qui vous entend &
Plaire & regner , voilà votre talent :
Mais le premier me touche davantage ;
Par votre esprit vous étonnez le sage ;
Il cesseroit de l'être en vous voyant.



Sur l'Art d'aimer d'Ovide.

CETTE lecture est sans égale ;
Ce livre est un petit Dédale ,
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Cloris , suivez les pas d'Ovide ,
C'est le plus agréable guide ,
Qu'on peut choisir pour s'égarer.



Imitation d'Anacréon.

C'EST en vain que la jeune Iris,
 Pour m'obliger d'être plus sage,
 Me fait souvenir de son âge,
 Et me montre mes cheveux gris:
 Suivant l'avis de cette belle,
 Je pourrois bien me contenir,
 Si je voyois dans l'avenir,
 Autant de tems à perdre qu'elle.



EN vain, Philis, pour me charmer,
 Vos yeux tâchent de me surprendre;
 Mais permettez moi de m'aimer,
 Je n'irai pas loin sans me rendre.
 Vous ne songez à m'engager,
 Que pour servir à votre gloire;
 Mais vous aurez part au danger,
 Ou vous n'aurez pas la victoire.

La Discretion.

Si quelqu'un , bien traité des belles,
Fait , des faveurs qu'il obtient d'elles ,
Un trophée à sa vanité ,
Qu'il soit par-tout si mal traité ,
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Aimer à publier les graces qu'on reçoit ,
Marque ordinairement qu'on les sent com-
me on doit.

En amour c'est une autre affaire ,
C'est les bien ressentir , que de les bien
célèr ;
Et si l'ingratitude est ailleurs à se taire
En amour elle est à parler.

Si jamais je cesse d'aimer ,
Je meure si je me rengage :
De trop de passion on se sent consumer ,
Et de trop de malheurs on éprouve l'ou-
trage.

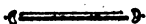
Où la belle, de peur d'alarmer son jaloux ,
Ne vous voit que fort peu , manque cent
rendez-vous ,

Où de quelque importun elle est toujours
suivie.

Exempt de ces chagrins , n'est-on pas bien
heureux ?

Mais , hélas ! c'est d'Iris que je suis amou-
reux :

Ah ! j'en ai pour toute ma vie.



DE cette beauté sans égale ,
Qui brille dans votre portrait ,
Ma belle Iris je vous ai fait
Une dangereuse rivale :
Je la vois mille fois le jour ;
Je l'entretiens de mon amour :
Avec elle souvent même je vous oublie :
Iris , pardonnez-moi cette légèreté ,
C'est la seule infidélité
Que je vous ferai de ma vie.

*Le Plaisir.*

FAUT-IL être tant volage ,
Ai-je dit au doux Plaisir ?
Tu nous fuis , las ! quel dommage ,
Dès qu'on a pu te saisir !
Ce Plaisir tant regrettable
Me répond : rends grace aux Dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable ,
Ils m'auroient gardé pour eux.

*Portrait.*

ÊTRE femme sans jalousie ,
Et belle sans coquetterie ;
Bien juger sans beaucoup sçavoir ,
Et bien parler sans le vouloir ;
Ni hautaine ni familière ,
Exempte d'inégalité ;
C'est le portrait de la Valière :
Il n'est ni fini , ni flaté.



QUE m'a-t-il servi de la voir ,
Cette aimable & jeune rebelle ,
Et d'avoir tant passé d'heureux jours avec
elle ,
Depuis le matin jusqu'au soir ?
Loin d'en tirer quelque avantage ,
Cet esprit léger & volage
De mes soins assidus ne fait que se lasser.
Contre la nouveauté son cœur est si peu
ferme ,
Que je serois en meilleur terme
Si j'étois à recommencer.



ENTIN , vous êtes revenue ,
Belle , cause de mes desirs ;
Le Ciel enfin vous a rendue
A tant de vœux & de soupirs.
Mais , Iris , relâchez de votre humeur sé-
vère ,
Et ne soyez pas si contraire
Au doux espoir de mon amour.

Seroit-il juste , en conscience ,
Que je mourusse du retour ,
Etant réchappé de l'absence.



CHEVET , bienheureux lit , où repose ma
belle ,

Unique témoin , sous les Cieux ,
De toutes les beautés qu'elle cache à nos
yeux ,

Ne m'en pourrois-tu point dire quelque
nouvelle ?

Hélas ! pour mes desirs tu n'es que trop
discret.

Dis-moi donc quelqu'autre secret :
Ne songe-t-elle point à son amant fidèle ?
Et lorsque sans témoins son cœur veut s'ex-
primer ,

Ne m'entends-tu jamais nommer ,

Et jamais ne soupire-t-elle ?





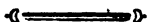
DIVINE Iris , dans le mystère
Qui souvent vous occupe , un Confesseur &
vous ,

Tout ce qui se passe entre nous ,
Je crois , ne vous arrête guère.
La crainte de vous accuser ,
Vous oblige à me refuser
Ce que ma passion mérite.
Ainsi mes soins sont superflus :
Cependant vous en seriez quitte
Pour lui dire un péché de plus.



QUE l'on sçait peu , quand on se lève,
Tout ce qu'on doit faire le jour !
Tel le commence en pleurs , qui bien sou-
vent l'achève
Dans les plaisirs & dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine ,
Mécontent de Philis , accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers ;

Sur le soir je l'ai vue , & mon âme ravie . . .
Mais , ne dites pas tout ; mes vers ;
Les Dieux me porteroient envie.



PHILIS , puisque votre cœur
A tout autre me préfère ,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour se diffère ?
Quoi ! pour vous déterminer ,
Faut-il tant examiner
Le mérite & le service ?
Prenez un chemin plus court ,
Et sçachez que le caprice
Est la raison de l'amour.



L'Astre d'Amour.

EN vain la brillante aurore
S'élève d'un vol léger ;
Si je ne vois mon berger ,
Je crois qu'il est nuit encore.

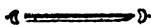
C'est l'astre de mon amour :
Lorsque ce berger sommeille ,
Mon soleil a fait son tour ;
Et le moment qu'il s'éveille ,
Est pour moi le point du jour.



TRIOLETS.

TRIOLETS.

Regles du Triolet.



Pour construire un bon Triolet ;
 Il faut observer ces trois choses ;
 Sçavoir , que l'air en soit solet ,
 Pour construire un bon Triolet ,
 Qu'il rentre bien dans le rolet ,
 Et qu'il tombe au vrai lieu des poses.
 Pour construire un bon Triolet ,
 Il faut observer ces trois choses ;



On vient pour voir le Père Urbain ,
 Il confesse encor sa devôte.
 Le lendemain de grand matin
 On vient pour voir le Père Urbain.
 Il confesse encor ; mais demain
 Vous le verrez , dit on , sans faute.
 On vient pour voir le Père Urbain ,
 Il confesse encor sa devôte.

Tome IV.

E



Un Juge à une Solliciteuse.

Si je ne gagne mon procès ,
 Vous ne gagnerez pas le vôtre ;
 Vous n'aurez pas un bon succès ,
 Si je ne gagne mon procès.
 Vous avez chez moi libre accès ;
 J'en demande chez vous un autre :
 Si je ne gagne mon procès ,
 Vous ne gagnerez pas le vôtre.



Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.
 Je vous vis, & je vous aimai
 Le premier jour du mois de Mai.
 Le beau dessein que je formai !
 Si ce dessein vous plaît, Sylvie,
 Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.

SUMMA TOITE

GARDER son cœur & son troupeau ;

C'en est trop pour une bergère ;

Qu'on a de peine quand il faut

Garder son cœur & son troupeau !

Quand tous les bergers de hancher

Et toutes les poissies la guère ;

Garder son cœur & son troupeau ;

C'en est trop pour une bergère.

Oh le bon tems que c'étoit

A Paris durant la famine !

Filles & femmes on balloit.

Oh le bon tems que c'étoit !

La plus belle se donnoit

Pour un boisseau de farine ;

Oh le bon tems que c'étoit

A Paris durant la famine !

EPIGRAMMES.

Contre un Grand.

PAR votre humeur le monde est gouverné ;
 Vos volontés sont le calme ou l'orage :
 Vous riez fort de me voir confiné
 Loin de la Cour, au fond de mon Village.
 N'est-ce donc rien que d'être tout à soi,
 La nuit sans soins, & le jour sans emploi,
 D'avoir dompté la crainte & l'espérance ?
 Ah ! si le sort qui m'a traité si bien
 Avoit pitié de vous & de la France :
 Votre bonheur seroit égal au mien :

Sur une femme qui se fardoit.

TOI pour qui Life est sans appas,
 Corrige un peu ton imprudence :
 Apprends, si tu ne le fais pas
 Qu'elle en a bien plus qu'on ne pense ;

Que même à la postérité
Elle peut rendre un grand service ,
Et lui résigner sa beauté
Comme on résigne un bénéfice.



Contre un Critique.

CERTAIN AUTEUR , fameux par cent li-
belles ,
Croit que sa plume est la lance d'Argail.
Au haut du Pinde , entre les neuf Pucel-
les ,
Il s'est planté comme un épouvantail.
Que fait ce bouc en si gentil bercail ?
Y plairoit-il , ou croiroit-il y plaire ?
Non ; c'est l'Eunuque au milieu du Ser-
rail ;
Il n'y fait rien , & nuit à qui veut faire.



Réponse d'un Suisse à des Coquettes.

DEUX coquettes, qu'on nomme *Aminche*
& *Cidalise*,

Vouloient entrer dans une Eglise.

Voyant d'un rouge épais leur visage farci :

Allez, que le Ciel vous bénisse :

Retirez-vous, leur dit le Suisse,

Les Masques n'entrent point ici.

Sur le Parnasse de bronze de M. Tiron.

DÉRÈCHEZ-VOUS, Monsieur *Tiron*,

Enrichissez votre *Helicon*.

Placez-y sur un piédestal

Saint *Didier*, *Danchet* & *Nadal*;

Qu'on voie ainsi du même archet,

Nadal, Saint *Didier* & *Danchet*,

Et couvert du même laurier,

Danchet, *Nadal* & Saint *Didier*.

Contre un Envieux.

UN gros serpent mordit Autèle ;
 Que croiez-vous qu'il arriva ?
 Qu'Autèle en mourut ? Bagatelle !
 Ce fut le serpent qui creva.

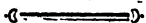
Sur trois Sourd's.

UN sourd fit un sourd ajourner
 Devant un sourd en un Village ,
 Puis vint hautement entonner
 Qu'il avoit volé son fromage :
 L'autre répond du labourage ;
 Le Juge étant sur de suspens ,
 Déclara bon le mariage ,
 Et les renvoya sans dépens.



*Sur les Odes de Madame de ***.*

PAUVRE Sapho, quel aveugle délire
De l'Hélicon vous fit courir les bois ?
Certes, s'il n'eût onc été d'autre lyre ;
Que celle-là qui jura sous vos doigts ;
Autour de lui, des lions peu courtois
Orphée eût vu se dresser les crinières ;
Arion eût sous l'eau péri cent fois ,
Et Thèbe encor seroit dans les carrières.

*Le mari peu jaloux.*

SI ta femme n'est pas fort belle ;
Elle est riche, elle est Demoiselle ;
Par la loi de l'Hymen tu dois t'en appro-
cher : .
La solitude au lit lui cause un deuil ex-
trême ;
Avec elle vas-t'en coucher.
Avec elle ! vas-y toi-même.

La belle sans esprit.

PARMI les travaux les plus grands
La nature s'égayé ; & sans qu'elle s'ou-
blie,

Mêle quelque trait de folie
Aux ouvrages les plus prudents.
Elle fit de semblables coups
Lorsqu'elle travailla pour vous ;
Car s'agayant sur son ouvrage,
Et s'amusant à vos dépens,
Son travail fut votre visage,
Et votre esprit son passe-temps.

De Jean , & de son Cheval.

SUR son cheval Jean se ruoit ;
Contre Jean le cheval ruoit ;
Et tous deux écumaient de rage.
Mathurin , qui pour lors passoit ,
Dit à l'homme qu'il connoissoit :
Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage.

E V



*Pour une Dame de la Campagne ,
assiégée par des Amans grossiers.*

ALLEZ , mes vers , entretenir ce soir
La jeune Iris qui fait ma destinée :
Et dites-lui que c'est mon désespoir
De la trouver toujours environnée
De cent sacheux , qui , toute la journée ,
M'ont dérobé le plaisir de la voir.
Tant de tréfors , si précieux , si rares ,
Ne sont pas faits pour d'indignes Amans :
Mais c'est ainsi que , parmi les Barbares ,
L'on va chercher l'or & les diamans.



Le Compilateur de la Coutume.

CERTAIN jeune homme travailla
A des notes sur la Coutume,
Et remplit un juste volume
De mille choses qu'il pillait.

Pour voir si la pièce étoit bonne ,
 Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne ;
 Et le Docteur lui dit : tout est bon ; je n'y
 voi
 Rien qui soit contraire à la loi.

Contre un Filou

COLIN , à ce qu'on dit , trois Afchers in-
 humains

T'ayant pris à l'écart , faisoient mal tes af-
 faires :

Mais tu t'es finement dérobé de leurs mains.
 C'est le moindre larcin qu'on t'ait jamais vu
 faire.

Tu prêtois à dix ans l'oreille à la fleurlette ;
 Quoique tu fies encor dans la jeune saison ;
 Life , on t'appelle avec raison,
 Jeune femme & vieille coquette.



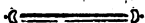
Sous ombre qu'il n'est pas bien fait,
Et qu'il n'est guère propre à séduire per-
sonne,

Vous croyez que l'on vous soupçonne
Moins que si vous aviez un Amant plus par-
fait :

Souffrez, jeune Philis, que je vous désa-
buse ;

Ce qu'on dira de plus, c'est que vous aurez
fait

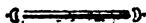
Une sottise sans excuse.



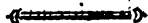
AH ! que la patience a de quoi s'exercer,
Quand on est si long-tems sans voir ce que
l'on aime !

Que deux jours sont longs à passer,
Quand on vous doit voir le troisième !
Mon Iris me promet lundi,
Que je la verrais mercredi.

Ah ! bons Dieux, l'ennuyeux mardi !



UN Prélat de quatre-vingt-ans ;
Avoit un Aumônier de la même légende
Qui soupiroit depuis long-tems
Après quelque bonne Prébende.
Il en vaque une , il la demande.
Vous venez tard , dit le Prélat ,
Je viens d'en donner la patente ;
Mais de la première vacante ,
Dès à présent faites état.
Hé , par votre foi , par la mienne ,
Dit l'Aumônier tout hors de soi ,
Que Diable voulez-vous qu'il vienne
A vaquer avant vous , & moi ?



FAUT-IL être étonné qu'à la jeune Isabelle,
Malgré tout ton esprit , tu plaises moins
que moi ?
Tu ne l'entretiens que de toi ;
Et je ne l'entretiens que d'elle.



D'AMOUR & de Mélancolie
 Célestinus enfin consumé,
 En fontaine fut transformé ;
 Et qui boit de ses eaux , oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier Egérie ,
 J'y courus hier vainement ;
 A force de changer d'amant ,
 L'infidèle l'avoit tatie.

AMI , je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose ;
 Mais toutefois ne pressons rien ,
 Prendre femme est étrange chose.
 Il faut y penser mûrement ;
 Sages gens en qui je me fie ,
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y songer toute la vie.



UN Seigneur Allemand étoit Ambassadeur
A Venise pour l'Empereur.

Il avoit l'esprit facyrique.

Etant avec le Doge il voulut critiquer

Les Armes de la République ;

Et du lion ailé devant lui se moquer.

Où trouve-t-on , dit-il , de ses fortes de
bêtes ,

De ces lions ailés ? En voit-on fréquem-
ment ?

C'est , dit le Doge brusquement ,

Au pays qui produit les aigles à deux têtes.

Je porte un cœur fidèle & tendre ,

Mais à qui veut le posséder

Il faut des charmes pour le prendre ,

Et des faveurs pour le garder.



~~—~~
Je vous rends votre liberté ,
Bélise , & sans m'être infidèle ,
Vous pouvez , de votre côté ,
Chercher aventure nouvelle.
Un jeune & rare objet , avec des yeux char-
mans ,
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me reprochez point mes vœux ni mes
sermens ;
Un amant bien traité , qui peut durer huit
ans ,
Doit , ce me semble , en être quitte.

~~—~~
Je vous aime , Doris ; vous êtes belle &
sage.
D'innocentes faveurs vous payez tous mes
soins.
Phriné m'accorde davantage ,
Phriné pourtant m'accorde moins.



Iris, cette rare beauté,
Pour qui nuit & jour je soupire,
Et dont le rigoureux empire
Est si rempli de cruauté,
Du plus sot homme, què l'on voye,
Par un triste hymen est la proie :
Toutes les nuits, entre ses bras,
Peut-être il tient cette farouche ;
Et la belle n'a point d'appas
Où son indigne main ne touche.
Que tout se fait injustement !
Pendant qu'un sot tranquillement
Jouit d'une beauté céleste,
Un honnête homme vainement
Languirà pour avoir son reste.



EN France on fait , par un plaisant moyen,
Taïre un Auteur , quand d'écrits il assom-
me.

Dans un fauteuil d'Académicien ,
Lui quarantième , on fait asséoir mon-hom-
me.

Lors il s'endort & ne fait plus qu'un som-
me.

Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme.
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

QUE l'hymen & l'amour se rassemblent
pour vous ,

Soyez encore amans en devenant époux.
Vos desirs satisfaits doivent toujours re-
naître.

Brûlez toujours des mêmes feux.

Que le droit de vous rendre heureux
N'ôte rien au plaisir que vous aurez de
l'être.



Elle se plaignoit du tourment,
Qu'elle avoit enduré dans son accouchement ;

Et contre l'Hymen disoit rage :
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant !
Cette belle sçavoit qu'avant son mariage,
Elle avoit bien souffert autant.



UN Partisan, Seigneur Haut-Justicier
D'un fief jadis possédé par des Princes,
Segendarma contre son Charpentier
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop
minces.

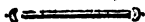
Eh ! Monsieur , lui dit-il , n'ayez aucun
chagrin ;

C'est du bois de cormier , plus dur que tous
les autres ;

Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin ;
Je vous le garantis pour vous & pour les
vôtres.



UN Noble débonnaire , & d'esprit peu
guerrier ,
Interrogeoit un Usurier ,
Quel plaisir on prenoit d'avoir l'ame occu-
pée
A gagner des écus , & ne s'en servir pas !
L'Usurier lui répond : J'y trouve autant
d'appas
Comme vous à porter l'épée.



UN jour le grand Renaud disoit dans sa
colère :
Peste soit des cocus ; ils me font enrager.
Fussent-ils tous dans la rivière !
Mon mari , dit Catin , tu ne sçais point na-
ger :
Hélas ! comment pourrois-tu faire ?





CERTAIN Intendant de Province ;
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince,
En passant sur un pont , parut fort en cour-
roux.

Pourquoi , demanda-t-il au Maire de la
Ville,

A ce pont étroit & fragile

N'avoir point mis de garde-fous ?

Le Maire craignant son murmure :

Pardonnez , Monseigneur , lui dit-il assez
haut ,

Notre Ville n'étoit pas sûre

Que vous y passeriez si-tôt.

On écrit , dit-on , comme on parle ;

Dans ce qu'il fait , dans ce qu'il dit ,

Nul n'est , je crois , plus sot que Charles :

Or devinez comme il écrit.



~~« ————— »~~

POURQUOI vous tourmenter d'une vaine
poursuite ?

Vous avez beau , d'un œil jaloux ,
Observer toute ma conduite ,

Disoit Climène à son époux ,
Dès que je voudrai l'entreprendre ,
J'ai huit moyens de vous duper ;

En avertissant qu'on n'est pas vous tromper :

Je serois , dit l'époux , charmé de les ap-
prendre :

Volontiers , dit Climène , écoutez. En effet,
Le mari sur les doigts en compte jusqu'à
sept.

Il en manque un , dit-il ; ceux-là doivent
suffire ,

Reprit-elle , à vous seul je les ai découverts :

Pour l'autre , ajouta-t-elle , ayce un fin
sourire

Dispensez moi de vous le dire ;
Car c'est celui dont je me sers.





QUAND Despréaux fut sifflé sur son Ode ;
Ses Partisans crioient dans tous Paris :
Pardón , Messieurs , le pauvre s'est mé-
pris ,

Plus ne louera , ce n'est pas la méthode :

Il va draper le sexe féminin ,

A son grand nom vous verrez s'il déroge ,

Il a paru cet écrit tout divin ,

Pis ne vaudroit , quand ce seroit éloge .



LA fille qui cause nos pleurs

Est morte ~~des pâles couleurs~~

Au plus bel âge de sa vie .

~~Pauvre fille ! que jete plains~~

De mourir ~~d'une maladie~~

Donne ~~estrange de Médecins~~





IRI§, quelle métamorphose !
Mon œil ne vous reconnoît point :
Qu'est devenu votre embonpoint ,
Et ce teint de lys & de roses ?
Voyant dans le miroir un si grand change-
ment :
Profitez au plutôt de l'avertissement
Que les justes Dieux vous fournissent,
Voici le sens de la leçon :
Ainsi que les épis , quand les filles jaunif-
sent ,
C'est le vrai tems de la moisson.



Vous buvez d'un vin , moi d'un autre ,
Et mon plat n'est jamais le vôtre
Quand vous me donnez un repas.
Ce procédé me semble étrange.
Faut-il , quand avec vous je mange ,
Qu'avec vous je ne mange pas ?

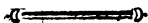
Parmi



PARMI les Sacremens dont l'élégant Poussin ,

Sur la toile exprima le divin caractère ,
Au mariage seul , ni son docte dessin ,
Ni son art n'ont forcé la critique à se taire.

Tiens toi , lecteur , pour avisé ,
Considérant cette aventure ,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon , même en peinture.



FEMME d'un bon mari qui toujours dort ou
 fort ,

Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort ;
Tous les jours cependant on lui voit des
 dentelles ,

Des habits , des bijoux , des parures nouvelles

Du sort de cet époux , voici le vrai tableau :

Si Madame le porte beau ,
C'est que Monsieur les porte belles.



AUPRÈS d'un vieil époux , au lever de
l'aurore ,

La jeune Iris aperçut un moineau
Caresser sa moitié sur un tapis de Flore ;

Et pour recommencer encore ,

Voler au sommet d'un berceau.

Pour voir le tendre amour de ce couple fi-
dèle ,

Iris en soupirant éveille son époux :

Mais au lieu d'écouter les desirs de la belle :

Laissez-là vos moineaux , lui dit-il en cour-
roux ;

Aimerez-vous toujours la bagatelle ?



LES amis de l'heure présente

Ont le naturel du melon :

Il faut en essayer cinquante

Avant que d'en trouver un bon.





De maints écus sauvés Harpagon réjoui ;
Marioit au vieux Roch , sans dot , sa jeune
 fille,
Jà dans le Temple Agnès , victime de fa-
 mille,
Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit
oui ,
Parole de plusieurs à longs jours regrettée ,
Le Prêtre dit : Agnès , le dites-vous aussi ?
Homme de bien , dit-elle , hélas ! en tout
ceci ;
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.



Ne cherchons point un vain détour
Pour excuser notre faiblesse ;
Les premiers soupîrs de l'amour
Sont les derniers de la sagesse.



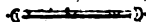


Que vous êtes dispos, graces aux desti-
nées !

Combien, mon cher, avez - vous bien
d'années,

Disois, je au vieux Monsieur Anroux ?
Pas une, reprit-il. J'aime fort ces pensées.

Nous n'avons plus celles qui sont passées ;
Et l'avenir n'est pas encor à nous.

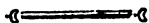


Hà ! que voilà de beaux enfans !
Disoit un grand Seigneur au gros Colas leur
père ;

Qu'ils sont frais, gaillards & puissans !
Nous autres gens de Cour, nous voyons au
contraire

Les nôtres délicats, foibles & languissans,
Toujours mal sains, & toujours blêmes.
Comment faites-vous donc, vous autres
Payfans ?

Pargué, Monsieur, je les faisais nous-
m : s.



UN libertin , vieilli dans le métier ,
Modèle , organe & ministre du vice ,
A sa fortune ouvre un nouveau sentier.
Plus haut qu'un Chantre il récite l'Office ;
Depuis le Chœur jusques au bénitier
Il est en jour ; on le voit tout entier
S'évertuant à ce saint exercice.
Satan lui dit : Quittes-tu mon service ?
O mon féal , quel changement fallot !
Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes !
L'homme sourit : le diable n'est pas sot ,
Dit-il à part ; s'il me prend pour dévot ,
J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes.



DANS une ennuyeuse satire ,
Damon attaque mes écrits ;
Pour me venger de ses mépris
A tout Paris je la fais lire.





VOULEZ-VOUS guérir promptement
De je ne sçais quel mal , qui , je ne sçais
comment ,
Vous ôte votre bonne mine ?
Prenez-moi , sans retardement ,
Je ne sçais pas combien , ni de quelle ra-
cine ;
Joignez-y je ne sçais quelle herbe égale-
ment ;
Mettez je ne sçais où le tout bien chaude-
ment ,
Vous guérirez je ne sçais quand ;
Maint grand Docteur en Médecine
Ne vous diroit pas autrement.



QU'EST-CE qu'Amour ? C'est un en-
fant ; mon maître ;
Il l'est aussi du Berger & du Roi.
Il est fait comme vous , il pense comme
moi ;
Mais il est plus hardi , peut-être.



UN Maltotier gourmandoit des Manœuvres ,

Qu'il avoit fait travailler à son fief ,
Pour élever poteaux & hautes œuvres ,
Croyant par là se donner du relief.
Par Saint Mathieu , pareille masse-pierre ,
S'écria-t-il , ne durera vingt ans.
Ah ! Monseigneur , lui répart Maître
Pierre ,
C'en sera là pour vous & vos enfans.

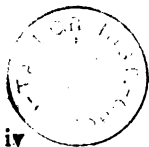


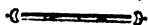
RIEN ne te semble bon , rien ne te sçauroit
plaire ;

Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais ,
Fais des vers ; tu pourras ainsi te satisfaire ;
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvé
mauvais.



F iv



*Le Mari cocu.*

JEAN , la première nuit en caressant sa
femme ,
Lui disoit : mon cher cœur , rien n'égale ma
flamme.
Mais avant notre hymen , si secondant mes
vœux ,
Tu m'avois tout permis dans l'ardeur de
mes feux ,
Je ne t'aurois point épousée.
Ha , ha , dit-elle ingénûment ,
Quelque sotte eût fait autrement ;
Déjà deux ou trois fois on m'avoit abusée.



LA femme parfaite en tout point
Est celle qu'on ne trouve point.
Saint Evremont l'a dit , & sitôt qu'on le
nomme ,
Un connoisseur prend d'abord son parti.
Que vous a fait un si grand homme ,
Pour lui donner un démenti.

*L'Epoux honnête.*

ALCIPE rarement couchoit avec sa femme ,

Au grand déplaisir de la Dame ,
Qui s'en plaignoit incessamment.

Quand elle lui chantoit sa game ,

Il répondoit tranquillement :

Ma femme, tu n'es guère sage

De tenir de pareils discours ?

Si je fais lit à part, c'est que je te menage ,

Et que je ne veux pas te mettre à tous les
jours.



HABILLER la Fable en Histoire ,

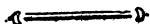
Et causant toujours de mémoire ,

Propos sur propos enfiler ,

Vous croirez que ce caractère

Est facilité de parler ;

C'est impuissance de se taire.



L'AUTRE jour une Dame agréable &
joyeuse,
Avec un Médecin autant qu'elle gaillard,
Le faisoit appeler, en faisant la rieuse,
Par un gros perroquet, le Médecin cor-
nard.
A quoi le Médecin dit aussi-tôt : Madame,
Ce joli perroquet a du raisonnement ;
Car ayant reconnu votre déportement ,
Il croit pour le certain que vous êtes ma
femme.



Je dis toujours du bien de toi ,
Tu dis toujours du mal de moi ;
Mais je ne sçais quel malheur est le nôtre :
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

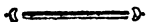


*L'Homme résolu.*

JEAN recherchoit pour l'Hymenée
Paquette l'émerillonnée.

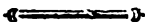
Chacun disoit à Jean : Paquette a mauvais
bruit ;

Son honneur est un grand peut-être
Ha , dit Jean , la première nuit
Je sçaurai bien le reconnoître.



HUISSIERS , qu'on fasse silence ,
Dit en tenant audience ,
Un Président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix Causes sans les entendre.



*La Question captieuse.*

DANS notre voisinage , où l'on voit tant
d'abus ,

Disoit Lucas à son Compère ,
Sans vous compter , combien comptez-
vous de cocus ?

Comment , sans me compter ? reprit l'autre
en colère.

Ne vous mettez point en courroux ,
Dit Lucas ; je n'ai point prétendu vous dé-
plaître.

Hé bien , en vous comptant , combien en
comptez-vous ?



ELLÉ est coquette , sotte , & belle ;
Assez belle pour le plaisir ;
Assez sotte pour mal choisir ;
Assez coquette , enfin , pour n'être pas
cruelle.

Elle aura la foule chez elle.



UN maître ivrogne dans la rue ,
Contre une borne se heurta ,
Dans l'instant sa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc & de taille
A fêrailler contre le mur ;
Il porte une cotte de maille ,
Disoit-il , je crois qu'il est dur.
En s'escrimant tout de plus belle ,
Et pan , & pan , il avançoit ,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit ;
Sa valeur enfin constipée :
Oh ! oh ! ceci passe le jeu ;
Rengainons vite notre épée ,
Le vilain porte une arme à feu.

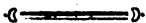




SCARRON sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : Arrêtez , je n'ai pas
Encor fini de tout point ma satire,
Oh, dit Cloto , vous la ferez là bas,
Marchons , marchons ; il n'est pas tems de
rire.



DE par le Roi , Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expose son écrit :
Il peut lui seul le débiter , le vendre ,
En quoi , sans doute , il montre son crédit ;
Or , sçavez-vous ce qu'il faudroit que fit
Le vieux rimeur. En voici la recette.
Criton devroit , par un nouvel édit ,
Faire ordonner que chacun en achette.



CI gît dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut , tout exprès , le dernier jour
de l'an,
De peur de donner des Etrennes.



CHATELUS donne à déjeuner
A six pour moins d'un carolus ,
Et Jaquelot donne à dîner
A plus , pour moins que Chatelus.
Après tels repas dissolus ,
Chacun s'en va gai & fallot.
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jaquelot.



PUISQUE le Roi a desir de me faire
A ce besoing quelque gracieux prest ,
J'en suis content ; car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fuz oncques si prest.
Pourquoi vous pry sçavoir de combien c'est
Qu'il veut cedula , afin qu'il ~~soit~~ contente :
Je la ferai tant seure (si Dieu plaît) ,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.



*De l'Abbé & de son Valet.*

MONSIEUR l'Abbé & Monsieur son Valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
• L'un est grand fou, l'autre petit fôlet ;
L'un veut railler , l'autre gaudir & rire ;
L'un boit du bon , l'autre ne boit du pire ;
Mais un débat au soir entr'eux s'émeut ;
Car maître Abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin , que sans secours ne meure :
Et son Valet jamais dormir ne peut ,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.



DAMON pleure tous ses ouvrages ,
En peüent des moins touchés.
Apprenez à devenir sages ,
Petits Ecrivains débauchés :
Pour nous qu'il a si bien prêchés ,
Prions tous que , dans l'autre vie ,
Dieu veuille oublier les péchés ,
Comme en ce monde on les oublie,

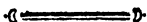


ENFIN Damon s'est fait connoître ,
Et dans son dernier Opéra ,
Il vient de faire un coup de maître ,
Que n'eût jamais tenté Campra ;
C'est plus qu'il n'osoit se promettre ,
Quoiqu'il soit tant soit peu Gascon ;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les sifflets à l'unisson.



CERTAIN Pradon , bâtard de Melpo-
mène ,
Rimant toujours & rimant toujours mal ,
Voulut encor exposer sur la scène ,
De son génie un avorton fatal.
L'affiche annonce , & tout Paris y vole :
Chacun , avant , eut soin de se munir
D'un gros sifflet : vain projet, soin frivole ;
On bailla tant qu'on ne put s'en servir.





LUCAS , jadis , Maître Clerc à Baïeux ;
Se promenant le long de ses palis ,
Goût lui revint de faire un titre vieux
Pour envahir cent arpens de taillis.
Or ils n'étoient à Greffiers , ni Baillis ,
Mais pis encore , aux Moines Saint Benoît.
Pour le danger , Lucas ses soins accroit ,
Chef-d'œuvre il fait , produit son titre aux
Pères.

Dom Titrier pour vrai le reconnoît ,
Mais à huitaine en promet deux contraires.



MON père à l'injustice autrefois immolé ,
Quoi qu'innocent fut décollé ,
Disoit l'autre jour à Licante
Ergaste , dont le père avoit été pendu.
Licante , après l'avoir de sang-froid en-
tendu ,
Lui répondit : la corde étoit donc bien
tranchante ?



HIER au soir un gros Chanoine ,
Voyant que d'un peu d'eau la terre avoit
besoin ,
Disoit que cette année on auroit peu de
foin ,
Et peut-être encor moins d'avoine.
Pour les pauvres chevaux que le tems est
mauvais !
Tous vont mourir de faim sans aucune ré-
serve.
Monsieur , s'écria son laquais ,
Que d'un si grand malheur le bon Dieu nous
préserve !



CERTAIN rimeur , qui jamais ne repose ,
Me dit hier arrogamment ,
Qu'il ne sçait point écrire en prose :
Lisez ses vers ; vous verrez comme il ment.





MESSER HARPIN , fameux sergent du
Mans ,

Au lit gissoit , tout prêt à rendre l'ame :
Si tu m'en crois , disoit-il à sa femme ,
Ne prends époux qu'entre d'honnêtes gens :
(Car il sçavoit qu'elle étoit bonne lame)
Tu peux choisir dans le Corps des Sergens.
Hélas ! reprit en souriant sa mie ,
Je serois donc veuve toute ma vie.



BLAISE voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs ,
Lui dit : toute honte bannie ,
Ça , payez-moi vite , il est tems.
Laissez-moi mourir à mon aise ,
Répondit foiblement Lucas :
Oh parbleu ! vous ne mourrez pas .
Que je ne sois payé , dit Blaise.





QUAND Saint Antoine , au fond de son
désert ,
Offroit à Dieu son tribut de louange ;
L'esprit malin , en singeries expert ,
Le lutinoit d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu ,
Nafarde , huée & cornes pour adieu.
Gentil Abbé , voici cas tout semblable.
Ici Louis est l'image de Dieu ,
Moi de l'Hermite , & toi celle du Diable.



SI vous avez bien envie
D'aimer toujours Emilie ,
Laissez-là le Sacrement ;
Vouloir épouser la belle ,
C'est vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement
Que par votre changement.



SUPERBES monumens , que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands Héros , dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que sert-il que Paris , au bord de son ca-
nal ,
Expose de nos Rois ce grand original ,
Qui sçut si bien regner , qui sçut si bien
combattre ;
On ne parle point d'Henri quatre ,
On ne parle que du Cheval.



Nos enfans , Messieurs & Mesdames ,
A quinze ans passent nos souhaits.
Tous nos fils sont des hommes faits ;
Toutes nos filles sont des femmes.



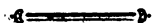


PAR ce qu'il a peu de mérite,
Et qu'on ne veut point de son cœur,
Le bonheur des autres l'irrite,
Il devient leur persécuteur.
Avec le dessein de nuire,
En tous lieux il vient se produire,
Et vient toujours mal-à-propos :
Contre tout le monde il déclame,
Et le sot ne laisse en repos
Que les deux galans de sa femme.



TON oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie;
Mais preuve qu'il ne fut jamais mon Mé-
decin,
C'est que je suis encore envie.





UN Charlatan disoit en plein marché,
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eût, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploie, & leur dit : gens de bien ;
Ouvrez vos yeux, voyez ; y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regar-
dans ;
Et c'est, dit-il, le Diable, oyez-vous
bien,
Ouvrit sa bourse & ne voir rien dedans.



SOUVENT de l'épouser, Jeanne me solli-
cite ;
Mais ses cheveux gris me font peur.
Si Jeanne toutefois étoit plus décrépité,
Je l'épouserois de bon cœur.



UN Boucher moribond voyant sa femme en
pleurs ,
Lui dit : Ma femme , si je meurs ,
Comme à notre métier un homme est né-
cessaire ,
Jacques , notre garçon , seroit bien ton af-
faire ;
C'est un fort bon enfant , sage , & que tu
connois :
Epouse-le , crois moi , tu ne sçauras mieux
faire.
Hélas ! dit-elle , j'y songeois.



VOYANT la splendeur non commune
Dont ce maraut est revêtu ,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu ?





AUTREFOIS un Romain s'en vint fort affigé,

Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avoit été rongé ;
Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante.

Mon ami , dit Caton , reprenez vos esprits.

Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable ;
Mais si votre soulier eût rongé ces souris ,
Ç'auroit été sans doute un prodige effroyable.



On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les Sermons d'autrui.

Moi , qui sçais qu'il les achette ,
Je soutiens qu'ils font à lui.



DANS le monde, Doris, il court un bruit
de vous,
Que si-tôt qu'un amant vous parle de sa
peine,
Vous l'allez dire à votre époux.
Etes-vous indiscrette ou vaine ?
Je ne sçaurois le démêler.
Mais, Doris, vous aurez beau plaire,
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guère à parler.

BÉLISE ne veut point d'amant,
Mais voudroit un ami fidelle,
Qui pour elle eut des soins & de l'empresse-
ment,
Et qui même la trouvât belle :
Amans, qui soupirez pour elle,
Sur ma parole, tenez bon ;
Bélise de l'amour ne hâte rien que le nom.



MARTHE en travail d'enfant , promettoit
à la Vierge ,
A tous les Saints du Paradis ,
De n'approcher jamais de ces hommes mau-
dits.

Michelle cependant lui tenoit un Saint
cierge,
D'une grande vertu pour les accouchemens.
Elle accouche ; & si-tôt qu'elle eût repris ses
sens :

Hé , mon Dieu ! ma pauvre Mi-
chelle ,
Dit-elle d'une foible voix ,
Eloignez la Sainte chandelle ,
Ce fera pour une autre fois.



UN coquin , à qui l'on fit grâce ,
Étoit au carcan sur la place :
Il a de l'esprit , disoit-on ;
Mais un quidam répondit : non.

Vous voyez sa sottise insigne ;
S'il en avoit , seroit-il là ?
Comme il parloit , Damon passa :
Tenez , dit-il , en faisant signe :
Un homme d'esprit, le voilà !



*Sur la prise de Mons par Louis XIV,
en présence de l'Armée ennemie.*

Mons pris , hélas ! qui le croiroit ?
Toute la Ligue en douteroit ,
Si des Ligueurs le plus habile *
N'avoit employé tous ses soins ,
Pour amener devant la Ville
Quarante-cinq mille témoins.

* Le Prince d'Orange.



R O N D E A U X.

Sur Boisrobert.

COEFFÉ d'un froc bien raffiné ,
Et revêtu d'un Doyenné ,
Qui lui rapporte de quoi frire ;
Frère René devient Messire ,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné , *
Sous un bonnet enluminé ,
En est , s'il le faut ainsi dire ,
Coëffé

Ce n'est pas que Frère René
D'aucun mérite soit orné ,
Qu'il soit docte , qu'il sçache écrire ,
Ni qu'il dise le mot pour rire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coëffé

* Le Cardinal de Richelieu.

*Sur les Rondeaux de Benferade.*

A la fontaine où l'on puise cette eau ,
Qui fait rimer & Racine & Boileau ,
Je ne bois point , ou bien je ne bois guère ;
Dans un besoin si j'en avois affaire ,
J'en boirois moins que ne fait un moineau.
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément , s'il le faut , un Rondeau ,
Que je n'avale un plein verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces Rondeaux , un livre tout nouveau ,
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi , j'en trouve tout fort
beau ,
Papier , dorure , images , caractère ,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.



*A un Malade.*

POUR te guérir de cette sciatique ;
Qui te retient comme un Paralytique
Entre deux draps , sans aucun mouvement ,
Prends-moi deux brœs d'un fin jus de sar-
ment ,

Puis , lis comment on les met en pratique ;
Prends-en deux doigts , & bien chaud les
applique

Sur l'épiderme où la douleur te pique ;
Et tu boiras le reste promptement ,
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point Hérétique ;
Car je te fais un serment authentique
Que si tu crains ce doux médicament ,
Ton Médecin , pour ton soulagement ,
Fera l'essai de ce qu'il communique ,
Pour te guérir.





Ma foi, c'est fait de moi ; car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi, treize vers ? Huit en eau , cinq, en
ême ?

Je lui ferois aussi-tôt un bateau:
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons-en six en invoquant Brodeau ;
Et puis mettons par quelque stratagème ,
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon ceryeau
Tirer cinq vers , l'ouvrage seroit beau :
Mais cependant je suis dedans l'onzième ;
Et si je crois que je fais le douzième ,
En voilà treize , ajustez au niveau ,
Ma foi c'est fait.





TAISEZ-VOUS , tendres mouvemens ;
Laissez moi pour quelques momens :
Tout mon cœur ne sçauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des Amans.
A quoi servent ces sentimens ?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raison vient toujours me dire :
Taïsez-vous.

La cruelle , depuis deux ans . . .
Mais , hélas ! quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon berger paroît , il soupire :
Le voici ; vains raisonnemens ,
Taïsez-vous.



 É N I G M E S.



C'EST du même limon que nous sommes
tirées ,

Et notre père toutefois

Nous a diversement titrées.

L'une obéit , l'autre donne des loix.

Ouvrage de la main des hommes ,

Ils redoutent en nous les Idoles qu'ils font ;

Nous tenons d'eux ce que nous sommes ,

Quelques-uns à leur tour nous doivent ce
qu'ils font.

Nous occupons la Ville & les Provinces ,

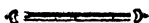
Nous voguons sur les mers , nous regnons
dans les camps ,

Et nous déconcertons la Majesté des Prin-
ces ,

Tandis que nous servons de jouet aux en-
fans.

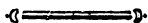
Les Cartes.

Gvj



J'HABITOIS autrefois une verte colline,
Aujourd'hui j'habite un cachot.
J'étois doux dans mon origine,
Aujourd'hui la force est mon lot.
On m'a vu revêtu d'une robe empourprée;
Je n'ai plus qu'un habit de bois.
Dans mon premier état la nature me crée,
L'art est mon père l'autre fois.
De ma nouvelle façon d'être,
Si je tiens de nouveaux appas,
Mortels, ne vous y fiez pas;
J'étois innocent, je suis traître.

Le Raisin , ou le Vin.



J' suis grand ou petit , & ma taille varie;
Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un
pied
Qui m'a , ne fait pas grande envie,
Qui ne m'a pas fait grand'pitié.

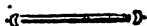
Le Soulier.



Nous sommes un peuple de frères ;
 Sans mère la plupart , & nés de divers pères.
 Chargés d'un différent emploi ,
 Nous parlons différent langage ;
 L'un se plaint , l'autre rit , l'un est fou , l'autre sage ,
 L'un superstitieux , l'autre sans foi ni loi.
 Nous querellons les Rois sans craindre leur puissance ,
 Nous les flattons sans espérance ,
 Et sans lumières vrais Docteurs ,
 Vertueux sans vertu , sans malice imposteurs ,
 Nous sommes à la fois bonne & mauvaise engeance ;
 Nous devenons par divers stratagèmes
 Nains ou Géants en demeurant les mêmes ;
 Nous sommes nos propres ayeux ,
 Renaissans de nous-mêmes encor plus glorieux .

Jouets des aveugles mortels ,
En opprobre , en honneur au gré de leur
caprice ,
Tel de nous a reçu l'encens & des Autels ,
Qui périt du dernier supplice.

Les Livres.



SANS mouvement & sans intelligence
J'exerce cependant un pouvoir enchan-
teur.

Selon les gens & selon l'occurrence ,
J'ai les traits d'un sincère , ou les traits d'un
flatteur.

Malgré ma grossière ignorance ,
Vous pouvez voir en moi le plus profond
Docteur.

Je ne suis pas le Créateur ;
Mais le Copiste exact de sa toute-
puissance.

Le Miroir.



J'AI vu , j'en suis témoin croyable ;
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau sur les yeux tenter l'assaut d'un
cœur
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt après le front élevé dans les airs ,
L'enfant tout fier de sa victoire ,
D'une voix triomphante en célébroit la
gloire ,
Et sembloit pour témoin vouloir tout l'uni-
vers.
Quel est donc ~~cet enfant~~ dont j'admirai l'au-
dace ?
Ce n'étoit point l'Amour ; cela vous em-
barasse.

Le Ramoneur.





Je suis l'Enfant & le Roi de la terre;
Autrefois j'ai servi le maître du tonnerre;
Mais de mille attributs que j'ai,
Celui-ci peut suffire à me faire connoître.
Tant que chez mon Patron je demeure en-
gagé,
Je lui suis inutile & dangereux peut-être;
Je ne rends service à mon maître
Que quand j'en reçois mon congé.

L'Or monnoyé.



QUOIQUE de mon métier je sois fort se-
courageable,
Je m'arme d'un nom redoutable;
Et dès que j'attaque à propos,
Au plus brave guerrier je fais tourner le
dos.

La Seringue.



Vous pouvez sur mon nom , connu de toutes parts ,

Interroger la Politique ,

L'Architecture , la Musique ,

La Chasse même & d'autres Arts.

Je suis sur leur rapport vingt choses différentes :

Mais de peur d'embarras je n'en suis qu'une ici ;

Pour les têtes intelligentes

Je me vais peindre en racourci.

Graces aux élémens , graces à l'industrie ,

Je deviens de chacun l'ami le plus discret ;

Le plus défiant me confie

Ses intérêts & son secret ;

Mais je veux de la vigilance.

Si vous me négligez , bien souvent je vous perds.

Craignez sur-tout ma ressemblance ,

Elle pourroit vous nuire autant que je vous sers.

La Clef.



LORSQUE j'ai servi mon semestre ,
S'il ne m'arrive pis , on me met en séquestre ;

Mes services font des ingrats ,
Qui , le besoin passé , ne s'en souviennent pas.

Comme un Ministre hors de place ,
D'un oubli dédaigneux j'éprouve la disgrâce :

Mais quand dans mon emploi je suis enfin remis ,

D'un danger redouté comme la canicule ,
Je garantis mon maître & ses amis.

Grave , plaisant , sérieux , ridicule ,
J'amuse les regards de mille objets divers ,

Et , muet , je converse avec ceux que je sers.

L'Ecran.



Je garde un grand trésor ; pour qui ? Je
n'en sçais rien :

Mais enfin , qui que ce puisse être ,
Je ne jouirai de mon bien ,
Que lorsqu'un autre en fera maître.

La Pucelle.



Je suis née au milieu des feux ,
Pour y passer presque toute ma vie.
Je deviens le tombeau de bien des malheu-
reux

Qu'à ses plaisirs le monde sacrifie.
Quoique de moi l'on fasse cas ,
Je n'occupe jamais qu'une main subalterne :
C'est pourtant un grand embarras
Que celui de qui me gouverne.

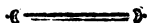
La Poële.





Je tiens table ouverte, où j'invite
Le gourmand & le délicat ;
Je rends le monde parasite ;
Et le galant homme & le fat,
Sans distinction de mérite ,
Mettent chez moi la main au plat.

La Tabatière.



Nous sommes deux bonnes servantes,
Sans humeur & sans volonté,
Très-ressemblantes d'un côté ,
Mais par l'autre très-différentes.
Au premier tour de main nous vous obéis-
sons ;
Bonnes pour le besoin , bonnes pour le
délice ,
Nous ne rendons chacune qu'un service,
Mais cent fois en un jour nous le recom-
mençons.

La Cuiller & la Fourchette.



JHABITE dans les airs sans user de mes
 aîles ;
 Il est d'importantes nouvelles
 Dont c'est à moi de décider ;
 Qu'on vienne me les demander ;
 Je rends, quoique sans voix , des réponses
 fidèles ;
 Mais pour m'entendre il faut me regarder.

Le Cocq , la Girouette.



TRÈS-RAREMENT je ressemble à mon
 père ;
 Tel qui m'est inconnu, trouve en moi mieux
 qu'un frère ,
 Tant je parois lui ressembler ;
 Il me manque à moi de parler,
 Et peut-être à lui de se taire.

Le Portrait.



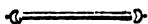
Nous soutenons sans choix les méchants
& les bons ;
De la société nous sommes bienfaitrices ;
Et cependant ceux que nous soutenons
Tournent le dos à nos services.

Les Chaises.



QUATRAINS.

*A une Musicienne le jour de Saint
Louis.*



Du Saint Roi, que la France honore,
Vous auriez embelli le regne glorieux;
Au son de votre voix il descendroit des
Cieux.

Vous écoutant, il s'y croiroit encore.



A Madame la Duchesse de Villars.

AH ! c'est en vain, parures empruntées,
Que Villars fuit vos profanes secours;
En elle, hélas ! les graces sont restées !
Que je la plains ! Elle plaira toujours.





Sur un Portrait gravé par Nanteuil.

NANTEUIL, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.



*A une Dame, qui railloit l'Auteur
d'être long-tems à la Campagne.*

Au doux bruit des ruisseaux, dans ces bois
je respire ;
C'est là que sur les fleurs, je viens me re-
poser ;
Je ne quitterois pas ces lieux pour un Em-
pire ,
Mais je les quitterois , Philis , pour un
baïser.



La

La violette, à Madame de Rambouillet.

MODESTE en ma couleur , modeste en
mon séjour ,
Franche d'ambition , je me cache sous
l'herbe.

Mais si sur votre sein je puis me voir un
jour ,

La plus humble des fleurs sera la plus su-
perbe.

*A Mademoiselle de Charolois , peinte
en habit de Cordelier.*

FRÈRE Ange de Charolois ,
Dis moi par quelle aventure ,
Le Cordon de Saint François
Sert à Vénus de Ceinture ?



A une belle Chanteuse.

QUE ta voix divine me touche,
Et que je serois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!

*Sur un Village brûlé en Champagne,
& rétabli.*

UN ~~Amant~~ ^{Amant} cruelle avoit détruit ces
lieux,
Grassin les rétablit par sa magnificence;
Que ce marbre à jamais expose à tous les
yeux,
Le malheur, le bienfait & la reconnoi-
sance.



*Pour mettre au bas du Portrait de
Mademoiselle Sallé.*

DE tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont in-
nus ;

De Diane c'est la Prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.

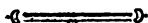


Sur une belle Statue d'Ariane.

CE que m'ôta jadis la fortune cruelle,
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu ;
Une sçavante main aujourd'hui me fait
telle,

Que j'acquiers mille amans pour un que
j'ai perdu.



*Au Pseautier de Madame de Némours.*

SI Dieu mettoir les dons en vous & moi ;
Qu'avoit l'Auteur de cette œuvre parfaite,
Pour votre part seriez femme d'un Roi,
Et par souhait j'en serois le Prophète.

*A Monsieur de Souci , Trésorier de
l'Epargne.*

MES vers , Monsieur , sont peu de chose ,
Et , Dieu merci , je le sçais bien :
Mais vous ferez beaucoup de rien ,
Si les changez en votre prose.

*A Madame de . . .*

UN tendre aveu semble vous offenser ;
Je me tairai , puisqu'il faut y souscrire ;
Et ce qu'on dit souvent sans le penser ,
Je le penserai sans le dire.



*Un homme d'esprit se trouvant à un
bal , où une jolie femme étoit dé-
guisée en Chevalier de Malte , lui
fit sur le champ ces vers.*

CHEVALIER , vous êtes formé
Sur le plus brillant des modèles.
Ah ! que vous voilà bien armé
Pour combattre les Infidèles.



*A Madame de . . . , qui avoit eu la
fève le jour des Rois.*

P OURQUOI vous étonner , Glycère ?
L'événement n'est pas nouveau :
Quand l'Amour coupe le gâteau ,
La fève est toujours pour la mère.



H ij

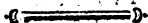


Au Calendrier des heures de Mademoiselle de Saint Léger, l'une des Filles de la Reine.

S'IL vous plaisoit marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurois pour très-grande fête;
Mais point ne la voudrois chaumer.



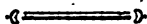
AIMONS, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est point l'amour qui nous perd,
Mais la manière de le faire.



IRIS s'est rendue à ma foi;
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois; elle, l'Amour & moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.



J'ATTENDS Iris & ses rigueurs,
Et je l'attends avec impatience ;
Quel en seroit l'excès ! si , rempli d'espe-
rance ,
J'attendois d'elle des faveurs.



IRIS ne craignez pas qu'une flamme nou-
velle ,
Me fasse ailleurs porter mon choix ;
On peut , en vous voyant , devenir infi-
dèle ;
Mais c'est pour la dernière fois.



Que je souffre un cruel martyre ,
Quand , jusqu'au fond des bois , Tircis
vient me chercher !
Il a cent choses à me dire ,
Et j'en ai cent à lui cacher.

Hiv.



DE toutes les façons vous avez droit de
plaître ;
Mais sur tout , vous savez nous charmer
en ce jour ;
Voyant vos yeux bandés , on vous prend
pour l'Amour ,
Les voyant découverts , on vous prend pour
sa mère.



Je sens , quand je vous vois , une joie in-
connue ;
Quand je ne vous vois pas , je suis au dé-
sespoir :
Et je voudrois toujours vous voir ,
Ou ne vous avoir jamais vue.



Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

On meurt deux fois dans ce bas monde ;
La première, en perdant les faveurs de
Vénus.

J'ai bien moins peur de la seconde ;
C'est un bien quand on n'aime plus.

J'ai senti pour vous seule une flamme par-
faite ;

Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce
jour ;

Doris étoit ma dernière amourette ;
Vous êtes mon premier amour.

Je veux chanter en vers la beauté qui m'en-
gage :

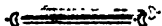
Ey pense, j'y repense, & le tout sans effort.
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

De deux amans l'égale flamme
Doublement sçait les rendre heureux.
Les indifférens n'ont qu'une ame,
Mais lorsqu'on aime on en a deux.

Vous êtes belle, & votre sœur est belle ;
Entre vous deux tout choix seroit bien
doux.

Et Dieu d'amour étoit blond comme vous.
Mais il aimoit une brune comme elle.





MIE voici dans le même lieu
 Où j'ai vu reposer ma belle ;
 Ah ! si l'Amour étoit aussi juste qu'on dit.
 Y ferois-je sans elle ?



JEUNE Iris, dans notre querelle,
 Je n'examine point qui de nous deux a tort ;
 De tout ce qu'il vous plaît je demeure d'ac-
 cord ;
 Et vous avez raison , puisque vous êtes
 belle.



PHILIS ne m'aimera jamais ;
 Sur tout ce que je dis , sur tout ce que je
 fais
 Elle me loue , elle me flatte ;
 C'est le payement d'une ingrate.



POURQUOI me fuyez-vous , cruelle ?
Mes regards auroient-ils causé votre cour-
roux ?
Endurez seulement que je vous trouve
belle ;
C'est tout ce que je veux de vous.



NE tardez plus à consentir ,
Et à tel ami satisfaire ,
Mieux vaut faire , & se repentir ,
Que se repentir & rien faire.



I M P R O M P T U S.*Définition de l'Impromptu.*

J'suis un petit volontaire ;
Enfant de la table & du vin ,
Vif, entreprenant, téméraire ,
Etourdi , négligé , badin ;
Jamais rêveur , peu solitaire ,
Quelquefois délicat & fin ,
Mais tenant toujours de mon père.

*A une jolie femme.*

J'n'ai rien chanté de ma vie
En impromptu ;
Mais que vos yeux ont de vertu !
Ma foi , quand on est si jolie ,
On a bien droit d'être servi
En impromptu.



*De M. de Voltaire à Madame la Mar-
quise de Pompadour qui dessinoit
une tête.*

P O M P A D O U R , ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage ;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.



*Sur des fleurs que cultivoit le Grand
Condé.*

E N voyant ces orillets qu'un illustre guer-
rier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apoillon a bâti des murail-
les,
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

*A Madame la Duchesse du Maine ,
qui demandoit un secret à son Au-
teur.*

LA Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret ,
Si j'étois Apollon , ne seroit point ma
muse ;
Elle seroit Thérïs , & le jour finiroit.



C O N T E S.

Le Misogame.

DANS une compagnie avec emportement ,
Albin se déchaînoit contre le mariage ;
Il soutenoit impudemment
Que l'Hymen & le cocuage
N'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout
homme sage ,
Du beau sexe devoit toujours se défier :
Laissez-le contre nous crier ,
Dit l'aimable Dorine : il est comme son
père ,
Qui s'étant entêté de la même chimère
N'osa jamais se marier.





La jeune femme en couche.

JEUNE tendron pour la première fois
 Goûtoit des fruits amers de l'Hyménée;
 La pauvre enfant se vit presque aux abois,
 Quand mit au jour sa trop chère lignée.
 Son compagnon qui la voyoit souffrir :
 Par Saint Joseph , lui dit-il , je te jure ,
 Que dans la suite aimerois mieux mourir ,
 Qu'ainsi te faire endurer la torture.
 La Dame alors regardant son époux ,
 Lui repartit : Ah ! pourquoi jurez-vous ?
 Quoi ! ce rien-là , mon fils , vous effarou-
 che ?

Je n'ai besoin de si grande pitié.
 Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche
 Le mal n'étoit si vif de la moitié.



~~CHAPITRE II.~~

UN jeune rustre , à l'Avocat Chopin ,
Faisoit un jour cette belle harangue ,
J'ai sçu , Monsieur , qu'étiez un grand latin ;
Et qu'à plaider vous aviez bonne langue.
Or , desirant avoir enfans d'esprit ,
Bien humblement , du meilleur de mon
ame ,
Prier vous viens d'en faire un à ma fem-
me.

Le bon Chopin à ce discours sourit ;
Ami , dit-il , onc en ce ne fus maître :
Les enfans miens sont tous de francs niais ;
Oui-dà , Monsieur , répond l'homme cham-
pêtre ,
Ce n'est donc pas vous qui les avez faits.



—

Après quatre heures de toilette
Une Dame entroit aux Feuillans ,
Fière de ces attraits brillans
Dont l'art de plaire fait emplette :
Teint choisi , parure complète ;
De gorge , ce qu'il en faut voir
Pour faire bien penser du reste :
Souris flatteur, quoique modeste,
Comme toutes voudroient l'avoir.
Lors un Novice que dévore
Le zèle du Temple de Dieu :
Quoi donc , Madame , est-ce en ce lieu
Que vous voulez qu'on vous adore ,
Tandis que le peuple tremblant
Calme le Ciel par sa prière ?
Pourquoi vous perdre en le troublant
Par une beauté meurtrière ?
Pourquoi d'un triomphe insolent
Prêter au Démon la matière ?

Ah ! craignez le glaive brûlant
Qui pend sur votre tête altière.
Mon Dieu , dit la Dame plus fière ,
Que ce jeune Moine est galant.



E P I T A P H E S.

*Sur le Cardinal de Richelieu , dont
le Mausolée est dans l'Eglise de
Sorbonne.*



Ce fameux Cardinal fit bien voir par sa
chûte ,

Que jamais il n'aima la paix ni le repos ;
Puisque par testament il voulut que ses os
Fussent mis dans un lieu d'éternelle dis-
pute.



De Loth.

Ci Loth , sa femme en sel , sa ville en
cendre ,

Il but & fut son gendre.

*De Molière.*

EN ce tombeau gissent Plaute & Térence,
Et cependant le seul Molière y gît ;
Leurs trois talens ne formoient qu'un es-
prit

Dont le bel art réjouissoit la France.
Ils sont partis ; & j'ai peu d'espérance,
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long-tems , selon toute apparence,
Térence , & Plaute , & Molière sont morts.

*De Madame du Châtelet.*

L'UNIVERS a perdu la sublime Emilie :
Elle aimait les plaisirs , les arts , la vérité ;
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur
génie
N'avoient gardé pour eux que l'immor-
talité.



*D'un Critique ignorant.*

Sous ce tombeau gît un Auteur,
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

*De Regnier , faite par lui-même.*

J'AI vécu sans nul pensément ,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pour quoi
La mort daigna penser à moi ,
Qui ne m'occupai jamais d'elle.

*D'une Femme publique.*

Elle gît Paquette Cavillier
En son petit particulier.



*Un plaisant fit pour M. de Fénelon
l'Epitaphe suivante.*

Ci gît, qui deux fois se damna,
L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.



De Saint Payin.

Sous ce tombeau gît Saint Payin,
Donne des larmes à sa fin ;
Tu fus de ses amis peut-être ?
Pleure ton sort & le sien :
Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.



DES MONTAINES & R. . . ont fini leurs des-
tins :

Riez Atteteurs, pleurez Catins.

D'un

*D'un Evêque de Langres , grand
Joueur.*

Le bon Prélat qui gît sous cette pierre ,
Aima le jeu plus qu'homme de la terre ;
Quand il mourut il n'avoit pas un liard :
Et comme perdre étoit chez lui coutume ,
S'il a gagné Paradis , on présume
Que ce doit être un grand coup de hasard.

D'un homme doux.

Ci gît qui vivoit doucement ,
Sans être incommode à personne ;
A la mort même expressément
Il a défendu que l'on sonne.

Ci gît ma femme ; ah ! qu'elle est bien
Pour son repos & pour le mien !

*D'une Dévote.*

Ci git une Dévote , & qui fut des plus
franches ,
Qui sous de modestes atours
Alloit à Vêpres les Dimanches :
Que faisoit-elle les autres jours ?
C'est une autre paire de manches.

*De M. de la Fontaine.*

JEAN s'en alla comme il étoit venu ,
Mangea son fonds après son revenu ,
Et crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son tems , bien le sçut dispenser ;
Deux parts en fit , dont il vouloit passer ,
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

*De M. Piron, par lui-même.*

AMI passant , qui desirer connoître
Ce que je fus : je ne voulus rien être ;
Je vécus nul , & certes je fis bien :
Car , après tout , bien fou qui se propose ,
De rien venant & redevenant rien ,
D'être ici bas , en passant , quelque chose.

*D'un Chien.*

RUDE aux voleurs , doux à l'amant ,
J'aboyois & faisois caresse ;
Ainsi j'ai sçu diversement
Servir mon maître & ma maîtresse.



Ci gît Hugues chargé d'années ,
Qui mourut sans être éclairci
A quelle fin la destinée
L'avoit mis dans ce monde-ci.

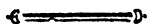


*D'un jeune homme enlevé à la fleur
de son âge.*

Le plaisir fut ma seule étude :
Je fus constant à le chérir ;
Il m'a payé d'ingratitude ,
Car c'est lui qui me fait mourir.



LAPETREIRE ici gît , ce bon Israélite ,
Huguenot , Catholique , enfin Prédamité.
Quatre Religions lui plurent à la fois ,
Et son indifférence étoit si peu commune ,
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire
un choix ,
Le bon homme partit , & n'en choisit pas
une.



MONSIEUR de *** est mort testateur olographe,

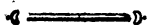
Et vous me promettez , si j'en fais l'épithèque,

Les cent écus par lui légués à cet effet.

Parbleu , l'argent est bon dans le tenis où nous sommes.

Ci gît le plus méchant des hommes,

Payez : le voilà fait.



Du même.

Ci gît un très-grand personnage,

Qui fut d'un illustre lignage,

Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais , qui fut toujours fort sage.

Je n'en dirai pas davantage,

C'est trop mentir pour cent écus.



Ci gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde ;
Comme elle plut à tout le monde ,
Aussi tout le monde lui plut.



COLAS est mort de maladie ;
Tu veux que j'en plaigne le sort :
Que Diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.



Ici gît le corps d'une belle
Que l'amour d'un mari réduisit au trépas ;
C'est la seule mode nouvelle
Que les femmes ne suivent pas.





Ci gît Monseigneur de Marca ,
Que notre Monarque marqua
Pour le Prélat de son Eglise ;
Mais la mort qui le remarqua ,
Et qui se plaît à la surprise ,
Sur la liste le démarqua.



POÉSIES MÊLÉES.

*Pour mettre au bas du portrait de
Benferade.*



Ce bel esprit eut trois talens divers ;
Qui trouveront l'avenir peu crédule ;
De plaisanter les Grands , il ne fit point scrupule ,
Sans qu'ils le prissent de travers ;
Il fut vieux & galant , sans être ridicule ,
Et s'enrichit à composer des vers.



Le Roi représentant un Berger.

MILLE autres Bergers charmans
Dont on parle , ne font gloire
Que d'embellir les Romans ;
Celui-ci pare l'Histoire.

Placet.

Nous avons dans l'esprit deux desseins différens,

Vous de vaincre cent Rois , & moi cent Concurrrens.

Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre ;

Pourtant , Sire , tout iroit bien ,

Si vous me répondiez du mien ,

Comme je vous réponds du vôtre.



Un pauvre homme apperçut dans la chambre , la nuit ,

Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme ;

Il fit un si grand cri que le voleur s'enfuit ,
Et laissa son manteau , qui servit au pauvre homme.



Placet.

SIRE , le Suppliant fait pour vous des
prières ,
Et jeûne fort souvent à votre intention ;
Soit par nécessité , soit par dévotion ,
Il jeûne de toutes manières.
Pour le rendre encore plus pieux ,
Accordez lui de grace un petit bénéfice ;
En s'acquittant de son office ,
Il en jeûnera moins , mais il en priera
mieux.



MA fille , marchez droit , dit l'Ecrevisse
mère ;
Aller à reculons : fi ! cela n'est pas bien.
Ma mère , je ne veux vous contredire en
rien ,
Je vous suivrai ; marchez , s'il vous plaît ,
la première.



Requête au Roi.

IL ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires ;

Ce seroit un peu trop de curiosité :

Cependant l'autre jour songeant à mes misères,

Je calculois le bien de Votre Majesté.

Tout bien compté, j'en ai la mémoire récente :

Il vous doit revenir cent millions de rente ,
Qui rendent par jour plus de six cents mille
francs ,

Cent mille écus par jour , en font quatre par
heure.

Pour réparer les maux pressans ,

Que le tonnerre a fait à ma maison des
champs ;

Ne pourrai-je obtenir , Sire , avant que je
meure ,

Un quart d'heure de votre tems ?



*Saint Gelais, Evêque d'Angoulême,
& Poète célèbre, excelloit à faire
des Impromptus. Un Prince le défia
d'ajouter sur le champ trois autres
vers à ceux qu'il alloit lui dire.
Saint Gelais accepta le défi; le
Prince lui dit :*

EN m'en revenant de l'Ecole.
J'ai rencontré Dame Nicole,
Laquelle étoit de verd vêtue..

Saint Gelais répondit aussi-tôt :

Otez-moi du cou cetter étolle,
Et si bientôt je ne l'accolle,
J'aurai la gageure perdue.



Réponse d'un Laquais à son Maître.

UN homme, fort capricieux
Et d'un petit génie, avoit à son service
Un garçon Auvergnat qui faisoit de son
mieux,
Et qu'il grondoit souvent sans raison ni
justice.

Un jour le querellant mal-à-propos ;
Il l'appela le Roi des fots.
Roi des fots, reprit l'autre ? Et, plut à Dieu
de l'être !
Je verrois sous ma loi tous les esprits mal-
faits ;
Et vous-même, Monsieur, bien loin d'être
mon maître,
Vous seriez un de mes sujets.



*Les Sens.*

QUAND je vois une fleur nouvelle ;
J'y porte un regard curieux ;
Mais je ressentirois une peine cruelle ,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les
yeux :
Ma main veut y toucher ; & quand sur cha-
que feuille
Le desir innocent a promené mes doigts ;
Son parfum me séduit ; il faut que je la
cueille ;
Ainsi pour un plaisir , j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature ;
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Belles , prévenez leur murmure ;
On n'en flatez aucun , on contentez-les
tous.

*Vers à une Maîtresse intéressée.*

POURQUOI ces nouvelles caresses ?
Suis-je aujourd'hui si beau garçon ?
Es-tu jalouse ? As-tu soupçon
Que j'aie voir d'autres maîtresses ?
T'aimé-je moins qu'un autre jour ?
Pourquoi veux-tu de mon amour
Avoir quelque nouvelle preuve ?
Peux-tu bien douter de ma foi ?
Ha , ha , Philis , je m'apperçois
Qu'il te faut une juppe neuve.

*Au Roi de Navarre.*

MON second Roi , j'ai une haquenée
D'assez bon poil , mais vicille comme moi ;
A tout le moins long-tems a qu'elle est née ,
Dont elle est foible , & son maître es
cs moi.

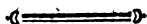
La pauvre bête, aux signes que je vois,
Dit qu'à grand'peine ira jusqu'à Narbonne.
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cœur comme la fienne il donne



*M. de Voltaire logeoit à Seaux dans
la chambre du vieux de Saint Au-
laire , que Madame la Duchesse
du Maine appeloit son Berger.*

J'AI la chambre de Saint Aulaire ,
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère ;
Il faut tout attendre du tems ,
Et sur-tout du desir de plaire.





*Sur la maladie de Madame de
Pompadour.*

LACHÉSIS tournoit son fuseau ,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle,
J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle
Vouloit couper le fil , & la mettre au tom-
beau ;
J'en avertis l'Amour ; mais il veilloit pour
elle ,
Et du mouvement de son aîle
Il étourdit la Parque , & brisa son ciseau.



Le Marchandeur de Gants.

MADAME , montrez moi des gands :
Que vendez-vous ceux-ci ? Monsieur , rien
que six francs.
Madame, vous en aurez quatre.
Monsieur , je n'en puis rien rabattre.

Madame, un écu d'or ; mais je veux vous
baïser.

Monsieur , je n'ai rien fait de toute la se-
maine ;

En vérité , c'est mon étrenne :

Je ne veux pas vous refuser.



*Vers à Mademoiselle de Michelin ,
par l'Abbé de l'Ataïgnan.*

L'AIMABLE Iris qui s'habilloit ,

Iris de mille attraits pourvue ,

Vint l'autre jour m'ouvrir, à demi-nue,

En demandant ce qu'on vouloit :

C'est moi qui viens apporter vos étrennes ,

Lui dis-je , & vous offrir mes services em-
pressés :

Mais dans l'état où vous m'apparoissez,

C'est vous qui me donnez les miennes.





*Pour Monsieur de la Rochepot , qui
gagea contre la Reine que le Roi
coucheroit avec elle.*

OR , ça , vous avez vu le Roi ;
Ai-je gagné ? dites , Madame ;
Toute seule je vous en croi ,
Sans le rapport de lui , ne dame.
Vrai est qu'au propos que j'entame
Le Roi serviroit bien d'un tiers ,
Vous êtes deux témoins entiers.
Car l'une est Dame , & l'autre maître ;
Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendrait de naître.



*Inscription pour mettre au bas d'une
statue représentant l'Amour.*

QUI que tu sois , voici ton maître ;
Il l'est , il le fut , ou doit l'être.

*L'accord des yeux & du cœur.*

QUE vos yeux sont touchans ! que leur regard est tendre !

Si je les crois , Tircis , vous m'aimez ardemment.

Mais parlez moi sincèrement :

Votre cœur sent-il tout ce qu'ils me font entendre ?

Si vous ne m'aimez point , hélas !

Ne cherchez point à me séduire ;

Et que vos yeux ne parlent pas ,

Si votre cœur n'a rien à dire.

*Ecrits sur la cloche du Monastère de ...*

A ton bonheur que ne puis-je prétendre ,

Airain sacré , dont les sons assidus

Soir & matin se font entendre

D'un objet qui ne m'entend plus ?

Queta voix , chère à son oreille ,
L'appelle aux saints devoirs où son sort est
lié ;

Que jamais l'amour ne l'éveille ;
Et que toujours son cœur connoisse l'a-
mitié.

Dans la solitaire demeure
Où l'a conduite un feu constant ,
Si tu sonnes la dernière heure ,
Sonne la mienne au même instant.



UN Gascon d'humeur goguenarde ,
Arrivant du camp à Paris ,
Après l'affaire d'Oudenarde ,
Se trouva , dit-on , fort surpris ,
C'étoit de voir que dans les rues
On faisoit par-tout de grands feux
Pour une bataille perdue
Comme pour un succès heureux.
Ah ! Cadedis , riant sous cappe ,
Badaux , vous faites , leur dit-il ,
Ainsi que la pierre à fusil ,
Plus de feu tant plus on la frappe.



*Vers de M. de Voltaire sur Mesdemoi-
selles Sallé & Camargo.*

**AH ! Camargo , que vous êtes bril-
lante !**

**Mais que Sallé , grands Dieux ! est ra-
vissante !**

**Que vos pas sont légers , & que les siens
sont doux !**

**Elle est inimitable , & vous êtes nou-
velle :**

**Les Nymphes sautent comme vous ,
Et les Graces dansent comme elle,**



Conseil.

**Iris , vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.**

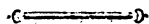
Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.



*A une Dame touchant un faux
Rapporteur.*

Qui pèche plus , lui qui est inventeur
Que j'ai de toi le bien tant souhaitable ?
Ou toi , qui fais qu'il est toujours menteur ,
Et si le peux faire homme véritable ;
Voire qui peux d'une œuvre charitable
En guérir trois , y mettant ton étude ,
Lui de mensonge inique & détestable ,
Moins de langueur , & toi d'ingratitude ?





A une femme,

ALORS qu'on use
De vaine excuse,
C'est grand défaut.
Telle refuse
Qui bientôt muse
Dont bien peu chaut,
Car point ne faut,
Tout homme caut
De chercher mieux quand on l'amuse.
D'où je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour, ni ruse.



*Billet à M. Bernard , Auteur d'un
Poëme intitulé : l'Art d'aimer, pour
l'inviter à souper chez Madame de
Montmorency,*

GENTIL Bernard est averti,
Au nom du Pinde & de Cythère ;
Que l'art d'aimer doit , samedi ,
Venir souper chez l'art de plaire.

Les

Les trois Bernards.

DANS ce pays trois Bernards sont connus ;
L'un est ce Saint , ambitieux reclus ,
Prêcheur adroit , fabricant d'Oracles.
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus ,
Bien plus grand Saint , faisant plus grands
 miracles ;
Et le troisième est l'enfant de Phœbus ;
Gentil Bernard , dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde ,
Quand des premiers on ne parlera plus.

PAR mille petits refus
Que me fit hier ma belle ,
Plus que jamais je connus
Que je suis bien avec elle.
Sans doute elle déguisoit
Sa passion & sa flamme ,
Et m'accordoit en son ame
Ce qu'elle me refusoit.

En même tems que sa bouche
Me disoit, je ne veux pas ,
Ses yeux me disoient tout bas :
Je ne suis pas si farouche.
Depuis j'ai sçu de l'Amour ,
Que, sans la troupe importune
Qui nous suivit tout le jour ,
Rien n'égalait ma fortune.



*De M. de Voltaire à M. de C*** ,
sur son ballet de Misis , qu'il lui
avoit envoyé.*

Vous possédez la langue de Cythère :
Si vos beaux faits égalent votre voix ,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire ;
En fait d'amour il faut parler & faire ;
Ce Dieu fripon ressemble assez aux Rois.
Les bien servir n'est pas petite affaire ;
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

*Bacchus trompé.*

UN jour dans un charmant repas,
Près de Climène assis, je soupirois tout bas.
Je n'osai de ses yeux célébrer la victoire.
Du vin qu'elle versoit je chantai les appas.
Dans ce moment Bacchus, enivré de sa
gloire
Pour un encens nouveau prit mes chansons
à boire ;
Mais l'Amour ne s'y méprit pas.



*A Mademoiselle de St S***, en lui
envoyant des mirabelles de Metz.*

PERETTE, vous avez six ans,
Et les goûts de cet heureux âge:
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus des amans.

De votre mine enchanteresse ,
Quelqu'autre un jour vous parlera :
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendresse !
Trop éloigné de mon printemps ,
Je n'en pourrai plus prendre aucunes ;
Et je veux profiter du tems
Qu'il vous la donne pour des prunes.



*Inscription de Lainez , pour être mise
sur un Pressoir.*

LA Fable , entre mille plaisirs ,
Et mille flots badins conduits par des Zé-
phirs ,
Fait naître une Vénus de l'écume de l'onde ;
Que la Grèce murmure , & que la Fable
gronde ,
Le Champagne , le verre en main ,
A l'aspect des Pressoirs que sa liqueur
inonde ,
La fait naître aujourd'hui de la mousse du
vin.



*Le Pottrait manqué , à Madame la
Marquise de B ***.*

ON ne peut faire ton portrait ;
Folâtre & sérieuse , agaçante & sévère ,
Prudente avec l'air indiscret ;
Vertueuse , coquette , à toi-même con-
traire :
La ressemblance échappe en rendant chaque
trait ;
Si l'on te peint constante , on t'apperçoit
légère :
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidèle au sentiment avec des goûts vola-
ges ,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour-
à-tour ;
Tu plais aux libertins , tu captives les
sages ,
Tu domptes les plus fiers courages ,
Tu fais l'office de l'Amour.

On croit voir cet enfant , en te voyant pa-
roître ,
Sa jeunesse , ses traits , son art ,
Ses plaisirs , ses erreurs , sa malice peut-
être ,
Serois-tu ce Dieu par hasard ?



MILLE raisons devroient me défendre d'ai-
mer ;
Il ne faut donc plus voir mon aimable Lu-
crèce :
Quelque part qu'elle soit , elle a droit de
charmer ;
Et moi , je ne puis plus inspirer de ten-
dresse.
L'on se flatte , & l'on croit réparer par les
soins
Ce qui nous manque de mérite ;
La difficulté nous irrite ,
Et l'on n'en espère pas moins :

Mais , bons Dieux ! quoi qu'on puisse
faire ,
Quand on a passé son printemps ,
C'est une dangereuse & difficile affaire ,
Que de songer à satisfaire
Un cœur & des yeux de quinze ans.



A Philis sur la clef de sa chambre.

Air : De Joconde.

Si j'avois , aimable Philis ,
La clef tant désirée ,
Je croirois que du paradis
J'aurois trouvé l'entrée ;
Mais , au reste , j'en userois
Autrement que S. Pierre.
J'entrerois seul , & j'exclurois
Le reste de la terre.

La Monnoye.



K iv



Sur un bocage entouré d'eau ; imitation d'une Epigramme Latine.

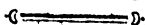
Tu pouvois sans danger, Venus, en ce bocage,

Donner un rendez-vous à Mars.

L'ombre empêche Phœbus d'y porter ses regards.

Les ruisseaux à Vulcain y ferment le passage.

Le même.



Epitaphe.

Ici gît l'égal d'Alexandre,

Moi, c'est-à-dire un peu de cendre.





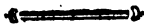
*Il y a Gevrey, village à deux lieues
de Dijon, deux vignobles célèbres,
Bêze & Chambertin. Le proprié-
taire des vignes de Bêze traitant un
jour quelques amis, on lui fit le
Triolet suivant pour terminer le
repas.*

BÊZE qui produit ce bon vin
Doit passer pour très-catholique ;
J'estime plus que Chambertin
Bêze qui produit ce bon vin.
Si le disciple de Calvin
Bêze passe pour hérétique ,
Bêze qui produit ce bon vin
Doit passer pour très-catholique.



*Placet au Roi.*

Je sçais comme il faut encenser ;
Mais s'il s'agit de financer,
Grand Roi, je n'en sçais pas l'usage.
De grace, exempte moi de grossir ton trésor,
Et considère que le Mage
Qui présenta l'encens ne présenta point l'or.
La Monnoye.



La vie est cette fleur dont l'éclat nous sé-
duit,
Qui naît avec l'aurore & tombe avant la
nuit.





*Sur une bourse de filet donnée par une
Demoiselle.*

J'AI lu, je ne sçais où, que les Graces un
jour

D'une main adroite & légère,
Faisoient du filet pour l'amour.

Après d'elles assis le Dieu les voyoit faire.
Il disoit *c'est pour moi*, quand quelqu'un
demanda

Un seul morceau qu'on accorda.

Et l'enfant de pleurer : on calma sa colère,
En lui disant, quand il eût bien crié,
Ce présent est pour l'amitié,

Ne faut-il pas servir la sœur avant le frère ?



Du monde perverti tel est le caractère,
L'intérêt & l'orgueil prodiguent les écus,
Les plaisirs effrénés répandent encor plus,
Mais l'amitié ne donne guère.

K vj

Elle ressemble à l'amour conjugal ;
Le devoir est mesquin , la vertu menagère ,
Le vice seul est libéral.

Boissy.



*Vers à Mademoiselle Sallé , en lui
envoyant la Pièce intitulée la Ba-
gatelle.*

LA Bagatelle au jour vient de paroître ,
Et son auteur ose te l'envoyer ;
Vertueuse Sallé , par le titre peut-être
Que l'ouvrage va t'essayer.
Rassure-toi , l'enjoûment l'a fait naître ,
Mais j'y respecte la vertu.
Je t'y rends , sous son nom , l'hommage
qui t'est dû ,
Je n'eus jamais que le vrai seul pour maître ,
J'y fais ton portrait d'après lui ;
J'en demande un prix aujourd'hui
C'est le bonheur de te connoître.

Le même.

*A Madame la Duchesse de Bouillon.*

PEUT-ON s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable & vive Princesse,
A pied blanc & mignon, à brune & longue
tresse;
Nez troussé, c'est un charme encor selon
mon sens,
C'en est même un des plus puissans.
Pour moi, le tems d'aimer est passé, je
l'avoue,
Et je mérité qu'on me loue
De ce libre & sincère aveu
Dont pourtant le public se souciera très-peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui
même chose,
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première er-
reur,
Nez aquilains & longs n'en seront pas la
cause.

La Fontaine.



DANS les rôles qu'on étudie
Le cœur puise du sentiment,
Fille qui voit la comédie,
Réfléchit sur le dénoûment.

Panard.



*Remercement sur un pâté, à M. S.
de Troyes.*

VOTRE Phidias & le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon, notre ami, l'honneur du nom
Troyen,
M'oblige à vous mander non la paix ou la
guerre,
Dont sur ma foi je ne sçais rien,
Non la ligue d'Ausbourg que je sçais moins
encore,
Non dans un bel écrit plein de moralité,
Des sottises du tems le nombre que j'ignore,

Eh ! sçauroit-il être compté ?

Mais la défaite d'un pâté.

L'esprit s'échauffe à table , & d'un propos à
l'autre

Bacchus nous inspira comme eût fait
Apollon.

Rien n'altéra ses dons ; l'eau du sacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le
nôtre ;

Pur & sans mélange on le but.

Votre pâté, dès qu'il parut ,

Ramena les santés , & fit naître l'envie

De boire à Cloris , à Sylvie ,

A ce qu'on aime enfin , bonne & louable
& loi.

De la maîtresse on vint au Roi ,

Du Roi l'on vint à la Statue ,

De la Statue on prit sujet

D'examiner la place , & cet autre projet
Où l'image du Prince est encore attendue.

Il faut du tems , le tems a part

A tous les chef-d'œuvres de l'art.

La Reine des cités dans la vaste étendue ,

N'aura rien qui ne cède à ce double ornement.

L'équestre en est encore à son commencement ,

La pedestre à la fin le Monarque l'a vue.

Desjardins , il faut l'avouer ,

Mérite , par cette œuvre , une éternelle gloire.

Nous en louâmes tout , car tout est à louer ,

Et le vainqueur , & la victoire ,

Et les captifs ; vous pouvez croire

Que du Maréchal-Duc on s'entretint aussi.

Son monument a réussi.

Où d'autres échoueroient , il se rend tout facile.

Quand on eût admiré ce qu'il fit en Sicile ,

Parlé de son adresse & de sa fermeté ,

Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté ,

Nous avouâmes tous que pour Sa Majesté

Il n'épargne aucuns soins , il ne cède à nul homme ,

Ne dort ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.

La France entière n'auroit pu
Seule occuper deux la Feuillades,
Ainsi que la Grece n'eut sçu
Contenir deux Alcibiades.

Nous revinmes au Roi, l'on y revient tous-
jours,

Quelqu'entretien qu'on se propose
Sur Louis aussi-tôt retombe le discours.
La Déesse aux cent voix ne parle d'autre
chose.

Girardon, dites-nous, se sçaura surpasser;
Exprimant ce héros qu'il commence à tra-
cer.

L'exprimer! c'est beaucoup, & si le seul
Lyssippe

Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,

Peu de mains doivent entreprendre

D'employer leur art aujourd'hui,

Pour un Roi mieux fait qu'Alexandre.

Notre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu
Mars.

Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos
limites,

Les loix que cet écrit dès l'abord s'est pres-
crites ,
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes
parts.
On s'en va me nommer l'avocat des trois
chevres. *

Le fait étoit d'un vol , il citoit des Césars.
Pour un pâté de trois canards ,
Les grands mots , comme à lui , me nais-
sent sur les levres.
Aux Journaux de Hollande il nous fallut
passer ;
Je ne fais plus sur quoi , mais on fit leur
critique.
Bayle est , dit-on , fort vif , & s'il peut em-
brasser
L'occasion d'un trait piquant & satirique ,
Il la saisit , Dieu fait , en homme adroit &
fin ,
Il trancheroit sur tout , comme enfant de
Calvin ,
S'il osoit ; car il a le goût avec l'étude.

* Allusion à une Epigramme de Martial.

Le Clerc, pour la satire, a bien moins
d'habitude,

Il paroît circonspect, mais attendons la fin;
Tout faiseur de journaux doit tribut a
malin.

Le Clerc prétend du sien tirer d'autres
usages,

Il est sçavant, exact, il voit clair aux ou-
vrages,

Bayle aussi, je fais cas de l'une & l'autre
main.

Le jugement en gros sur ces deux person-
nages

Et ce fut de moi qu'il partit,

C'est que l'un cherche à plaire aux
sages,

L'autre veut plaire aux gens d'esprit.

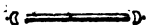
Il leur plaît. Vous aurez peut-être peine à
croire,

Qu'on ait dans un repas tant de discours te-
nus;

On tint ces discours, on fit plus;

On fut au sermon après boire.

La Fontaine.

*A une Coquette.*

FAITES chez vous une réforme,
Le siècle en malice est fécond :
Vous ne manquez que dans la forme,
Mais la forme emporte le fond.

*Imitation de Martial.*

AVOIR un patrimoine honnête ;
Une terre de bon rapport ,
Nul procès , nul martel en tête ,
Se porter bien , être assez fort.



Des amis de notre volée ;
Sans raffiner être prudent ,
Bon feu , table simple & réglée ,
Un sage Hymen , gai cependant.



Peu de devoirs à rendre en ville,
Douce société le jour :
Nuit sans ivresse, mais tranquille,
Long sommeil qui paroisse court.



Ce qu'on est le vouloir bien être,
Ne chercher ni craindre la mort.
Voilà jusques-où va peut-être
Tout le bonheur de notre sort.

La Monnoye.



LIT charmant, lit délicieux,
Séjour digne des Rois, trône où régner
mes Dieux,
Temple où le Dieu d'Amour reçoit sa Sou-
veraine,
Vous effacez Cithère, Amathonte & Pa-
phos :
Mais qu'êtes-vous sans ma Climène ?
Un matelas & des rideaux.

*Bouquet.*

POURQUOI faut-il que les Amans
Aient été les premiers en date ?
Leur flamme adroite & délicate
A forgé tous les complimens.
Aussi tout est feux & tendresse,
Ardeur, délicieuse ivresse ;
Ils ont même aux fleurs , aux bouquets
Imposé des surnoms coquets.
Le verd est , suivant eux , couleur de l'espé-
rance ,
Bon celui-là ; mais pour le gris de lin ,
Qui veut dire un amour sans fin ,
C'est un menteur à toute outrance.
La rose annonce de l'ardeur ,
Et le lys faussement annonce la candeur.
Que la tendre amitié ne fut-elle marreine
Des bouquets & de leurs couleurs ?
Qu'aujourd'hui pour Marie , aisément &
sans peine ,
J'aurois fait un bouquet de fleurs !

On y remarqueroit de la reconnoissance ;
 Les égards à côté serviroient de soutien ,
 L'estime , le respect & tout ce que je pense
 Y seroit pour beaucoup , je ne dis pas com-
 bien ;

Mais quoique le respect fasse toujours fort
 bien ,

Pour varier un peu ses couleurs trop
 égales ,

On verroit l'amitié remplir les intervalles ,
 Et le mérite en seroit le lien.

Sedaine.



*A une Dame , en lui envoyant des
 plumes de Geai qu'elle avoit de-
 mandées.*

OISEAUX , à votre sort que peut-on com-
 parer ?

Plus que l'amour vous savez plaire aux
 belles ;

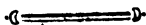
Elles craignent ses ailes ,

Les vôtres s'en font désirer.

*Moralité.*

UN arbre en fleurs est la figure
D'une beauté dans son printemps.
C'est là sa première parure,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le caresse,
La fleur tombe & le fruit paraît.
Voilà l'effet de la tendresse,
La vertu meurt quand l'amour naît.

M. Rochon de Chabannes.

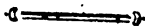


PERS de M. de Voltaire au Comédien La Noue, Auteur de la Tragédie de Mahomet II.

MON cher La Noue, illustre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrein d'un cadet,
Qui sans vous n'est point fait pour
plaître;

Votre

Votre fils fut un conquérant,
 Le mien a l'honneur d'être apôtre,
 Prêtre, filou, dévôt, brigand;
 Faites-en l'aumônier du vôtre.



*A Madame ***.*

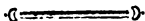
Trois couplets font mon étrenne;
 Au pouvoir de vos appas
 Tout se rend, charmante Ismène;
 Ah! qui ne s'y rendroit pas?



Vos façons, votre langage,
 Votre esprit, votre beauté,
 Nous ont rendu l'esclavage
 Plus doux que la liberté.



Près de vous nos cœurs fidèles
 Trouvent les momens bien courts.
 Au tems vous donnez des ailes,
 Vous les ôtez aux Amours.



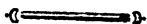
A Paris chaque jour je vois
Peu d'amitié , bien des caresses ;
Peu de bienfaits , bien des promesses ;
Beaucoup de braves , peu d'exploits ;
Peu de raison , bien du caprice ;
Peu d'art & beaucoup d'artifice ;
Fort peu de mœurs , beaucoup de loix ;
Beaucoup d'ouvriers , peu d'ouvrages ;
Beaucoup de chanteurs , peu de voix ,
 Bien des visages ,
 Peu de minois.



Bouquet.

EN ce jour mille fleurs couronnent votre
tête ,
En tout temps , votre cœur est orné de vertus ;
Si le mérite étoit un nom de fête ,
Vous auriez un patron de plus.

Vadé.



*A une Demeiselle, en lui envoyant
deux Oranges pour le jour de sa
Fête.*

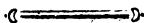
CETTE Divinité qui reçut de Paris
La pomme que les Dieux donnoient à la plus
belle,

N'avoit pas vos attraits, Iris;
Vous avez plus d'esprit & plus de vertus
qu'elle;

Vous méritez un double prix,
Celui de la beauté, celui de la sagesse;
Quand mériterez-vous celui de la tendresse



CONTES CHOISIS EN DIFFÉRENS GENRES.



*ALIBÉE, Histoire Persanne,
par Fenelon.*

CHA-ABRAS, Roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa Cour, pour passer dans la campagne, sans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses Courtisans. Je ne connois point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, & non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, & voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des Courtisans qui

m'observent, pour me surprendre, en me flattant. Il faut que j'aille voir des Laboureurs & des Bergers, qui ne me connoissent pas. Il passa avec son Confident au milieu de plusieurs Villages où l'on faisoit des danses; & il étoit ravi de trouver loin des Cours des plaisirs tranquilles & sans dépense. Il fit un repas dans une cabanne; &, comme il avoit grand faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il apperçut un jeune Berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paillans. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable; un air simple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le Berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le Roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée; mais il apprit du Berger que son père & sa mère

étoient dans un Village voisin , & que son nom étoit Alibée. A mesure que le Roi le questionnoit , il admiroit en lui un esprit ferme & raisonnable. Ses yeux étoient vifs & n'avoient rien d'ardent ni de farouche : sa voix étoit douce ; insinuante & propre à toucher , son visage n'avoit rien de grossier ; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efféminée. Le Berger , d'environ Teize ans , ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser , parler , être fait comme tous les autres Bergers de son Village. Mais , sans éducation , il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familièrement , en fut charmé. Il fut de lui , sur l'état des peuples , tout ce que les Rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environne. De tems en tems il rioit de la naïveté de cet enfant , qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le Roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au Courtisan qui l'accompagnoit de ne point

découvrir qu'il étoit le Roi ; car il craignoit qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté & toutes ses graces , s'il venoit à savoir devant qui il parloit. Je vois bien , disoit le Prince au Courtisan , que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de Roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau , aussi sensé & aussi aimable. Il me paroît propre à tout ; & si on a soin de l'instruire , ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le Roi emmena Alibée , qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire , à écrire , à chanter , & ensuite on lui donna des maîtres pour les arts & pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la Cour ; & son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge & la faveur joints ensemble , altérèrent un peu sa sagesse & la modéra-

L iv

tion. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, & de son habit de Berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierrieres. Sa beauté effaça tout ce que la Cour avoit de plus agréable : il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, & mérita la confiance de son maître, qui, connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un Palais, lui donna enfin une Charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierrieres & de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, & souvent il la regrettoit. O beaux jours, disoit-il à lui-même ; jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure & sans péril ; jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté.

Il voulut aller revoir son Village : il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens & à tous les amis : mais il leur souhaita, pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, & de n'éprouver jamais les malheurs de la Cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon Maître, Cha-Abbas. Son fils, Chaph-Sephi, succéda à ce Prince. Des courtisans envieux & pleins d'artifices trouverent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu Roi. Il a amassé des trésors immenses, & a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Chaph-Sephi étoit tout semblable jeune & Prince : il n'en fallbit pas tant pour être crédule, inappliqué & sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le Roi son pere avoit fait

& juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa Charge, il lui demanda, selon le conseil de ses Courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamans d'un prix immense, que le Roi son grand-pere avoit accoutumé de porter dans les combats. Cha-Abbas avoit fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamans; & Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avoit été faite par l'ordre du feu Roi, avant que la Charge lui eût été donnée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Séph de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit : tout étoit propre, bien rangé, & conservé avec grand soin. Le

Roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre & d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les Courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le Roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste & qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du Roi, votre pere. Orez-moi, si vous voulez, tout le reste, mais laissez-moi ceci. Le Roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, & voulut

Lvj

absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte & l'habit de Berger, qu'Alibée avoit porté autrefois, & qu'il re-voyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand-Roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pû me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste : laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, & ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens, dont la liberté & la sûreté sont les fruits. Les voilà, des biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple & heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous

que je veux vivre & mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand Roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois quand le Roi votre pere vint, par ses graces, me rendre malheureux. Le Roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, & étant indigné contre les Courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal Officier, & fut chargé des affaires les plus secretes : mais il revoyoit tous les jours sa boulette, sa flûte & son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, & ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de Bergers,

qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuse.

Nota. La Fontaine a traité le même sujet dans ses Fables, c'est la dixième du dixième Livre. Elle est intitulée *le Berger & le Roi.*



SALNED ET GARALDI , nouvelle Orientale ;

Par LA MOTTE.



UN jeune garçon de *Basra* vit un jour entrer dans sa boutique une Dame bien faite , qui marchanda quelques étoffes. La voix & les discours de la Dame plurent au Marchand ; & il engagea la conversation avec elle d'autant plus aisément , que lui-même plaisoit aussi à la Dame. Elle leva un peu son voile , sous prétexte de chaleur , mais en effet , pour laisser entrevoir sa beauté qui acheva d'enflammer le Marchand. Il s'y prit si bien , qu'il s'informa , sans impolitesse , de l'état de la Dame. Il apprit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de la Ville , d'une fortune assez médiocre ; & , comme la sienne étoit considérable , il s'en-

hardit à déclarer son amour, qui s'accrut encore par son espérance.

Il se tiendrait le plus heureux de tous les hommes, dit-il à la Dame, si elle agréait qu'il la demandât à son père, & il se jeta à ses genoux pour obtenir son agrément. Elle leva alors tout son voile; & lui laissa voir le plus beau visage du monde, embelli encore par la pudeur qu'y venoient d'exciter le discours & la proposition du Marchand. Il n'est pas juste, dit-elle, que vous vous engagiez plus avant dans un dessein si important, pour une personne que vous ne connoissiez pas tout-à-fait. Regardez-moi. Voyez de quelle compagne vous voulez vous charger; & si ma vue ne vous donne pas de nouveaux conseils, je vous avoue que le succès de votre recherche m'intéressera autant que vous. Le Marchand fut transporté de joie; & lui témoigna la plus vive impatience de réussir. Ils se séparèrent avec ces sentimens; & le Marchand ne perdant pas de temps à conclure cette affaire, il la confirma en peu

de jours. Le pere de *Salned* (c'étoit le nom de la Dame,) fut ravi d'établir si avantageusement sa fille; & les nœces se firent dès que tout fut prêt pour les célébrer. Dans les mouvemens de la fête, *Salned* fit une légère chûte; mais la joie ne fut interrompue que par la première frayeur, qui se dissipa dans le moment. Les Epoux étant enfin demeurés seuls, & s'étant couchés, *Asen*, (c'étoit le nom du mari,) fit à sa femme de nouvelles protestations d'un amour éternel, & d'un ton plus passionné qu'il n'avoit fait encoré. A peine pouvoit-il concevoir le bonheur dont il jouissoit, & il ne demandoit d'autre grâce au Ciel, que de le lui faire goûter long-temps, aussi pur & aussi tranquille. *Salned* répondit à ses transports par les sentimens les plus tendres. C'est vous, dit-elle, qui m'avez fait connoître l'amour. Jusqu'au moment de votre vue, j'avois regardé les hommes avec mépris, & je m'étois bien proposé de ne leur jamais engager ma liberté. Vous m'avez donné un nouveau

cœur, & je suis plus ravie d'être votre esclave, que si l'on me donnoit l'empire du monde. Sa voix s'altéra en prononçant ces mots. Elle sentit des douleurs violentes. *Asem* appela ses domestiques, & les douleurs de *Salned* croissant toujours, elle accoucha enfin d'un enfant, dont la chute avoit avancé le terme. *Asem* demeura quelque tems immobile, & muet d'étonnement & de douleur. *Salned* s'évanouit; on la fit revenir, & *Asem* reprit enfin la parole. Ah ! perfide, s'écria-t-il, quel spectacle venez-vous de me donner ? & quel discours me teniez-vous dans le moment ! vous êtes trop indigne des sentimens que vous m'aviez inspirés ; ils se changent en haine & en mépris, & je mets désormais mon bonheur à ne vous plus voir. *Salned* fondeoit en larmes, & à peine put-elle prononcer ce peu de paroles, entrecoupées cent fois par ses gémissemens.... Mon cher Epoux ! j'ose encore vous donner ce nom, vos reproches sont raisonnables, mais je ne les ai pas mérités.

tés. Me voilà mere, & je ne sçais comment cela s'est fait. Si je vous en impose, puissiez-vous me haïr toujours. Vengez-vous d'une Epouse innocente, qui doit vous paroître coupable. Je mourrai contente, puisque je ne saurois me plaindre ni de vous ni de moi.... Perfide ! répondit *Assem*, n'espérez pas m'abuser par ce faux air d'innocence. Il est impossible d'imaginer rien qui vous justifie. Je devrois laver mon affront dans votre sang, mais je veux vous laisser vivre : peut-être en me vengeanceant moins vous punis-je mieux. Je vous répudie ; séparons-nous pour jamais. Ah ! cruelle, pourquoi êtes-vous venue empoisonner ma vie ?.... Ô ciel ! s'écria *Salned*, fais-tu donc un prodige pour me rendre malheureuse ? *Assem* répudia donc *Salned*, & la renvoya chez son pere, qui la défavoua pour sa fille, la chassa comme une infâme, & lui défendit de paroître jamais à ses yeux. *Salned* sortit à l'instant de la ville, & marcha long-tems sans savoir où elle alloit, ni ce qu'elle faisoit. Toute

occupée de son malheur, elle n'avoit ni dessein ni crainte : enfin la lassitude l'arrêta ; & à l'entrée de la nuit, elle fut obligée de se reposer au coin d'un bois. Là elle sentit encore plus amèrement la funeste situation où elle étoit réduite. Quelques momens après, elle entendit à quelques pas d'elle, des soupirs & des plaintes. Comme elle n'étoit pas en état de rien craindre, elle eut le courage d'aller vers la voix qu'elle entendoit. Elle entrevit enfin une femme mourante, qui perdoit tout son sang ; elle s'approche, & lui demande par quel malheur elle se trouve en ce lieu & en cet état... Je meurs, lui répondit *Garaldi*, (c'est ainsi que se nommoit la Dame mourante,) je meurs de la main du seul homme que j'ai aimé, & je l'aime encore. La cruauté qu'il a exercée sur moi est juste, quoique je sois innocente. Ces mots exciterent de nouveau toute la douleur de *Salned* ; elle versa un torrent de larmes, tandis que *Garaldi* s'affoiblissant, perdit toute connoissance. *Salned* déchira

ses voiles pour arrêter le sang de sa malheureuse *Garaldi*, & , comme elle tournoit ses yeux de tous côtés pour chercher du secours, elle apperçut près de là une petite lumière; elle y traîna, le mieux qu'elle pût, l'infortunée, qui, au discours qu'elle lui avoit tenu, lui paroissoit une autre elle-même. Elles arriverent enfin à la hûte d'un *Santon*, qu'elles apperçurent tellement plongé dans la méditation, qu'il n'avoit entendu aucun bruit, & qu'il ne s'en détourna pas même quand elles entrèrent. *Salned* l'appela; il revint enfin à lui, & *Salned* lui demanda du secours pour la Dame évanouie qu'elle tenoit dans ses bras. Le *Santon* saisit cette occasion de charité comme une récompense de sa prière. Il fit revenir la Dame avec quelques essences, visita ses blessures, qu'il ne trouva pas dangereuses, & il y appliqua un baume merveilleux qu'il faisoit lui-même, & dont il ne se doutoit que les fidèles. Il fit ensuite un lit de nattes pour les Dames, leur apporta des dattes & quel-

ques autres fruits, en leur faisant excuse de sa pauvreté, & , pour les laisser libres, il se retira hors de la cabanne, en leur disant qu'il n'étoit pas loin d'elles, & qu'elles n'avoient qu'à l'appeler dans le besoin. Les Dames furent extrêmement sensibles à la charité & aux égards du *Santon*. Après un léger repas, elles se reposèrent ; & le *Santon* revenant le lendemain trouva la Dame presque guérie. Il s'informa alors du sujet de leur disgrâce. *Salned* lui raconta la première son aventure, dont le *Santon* parut fort surpris, avec la discrétion cependant de ne laisser paroître aucun doute de l'innocence de *Salned*... Mon aventure n'est pas moins extraordinaire, dit alors *Garaldi* ; & j'aurois tort de ne pas croire *Salned* innocente, puisque j'ai le malheur de paroître aussi coupable, sans avoir rien à me reprocher. L'homme qui me poignarda hier dans ce bois, est un Seigneur de la ville de *Basra*, qui me recueillit chez lui, il y a dix années. Je venois de perdre mes parens, qui me laissoient dans la dernière

misere ; je n'avois encore que six ans , & personne ne s'offroit à me secourir. *Carim*, ce Seigneur dont je parle , passa par l'endroit où j'étois ; il s'attendrit sur mon état ; fut touché de ma beauté naissante ; & ne put souffrir qu'on m'abandonnât à la charité incertaine du Public , & dans la suite aux conseils de la misere. Il m'emmena chez lui , m'y fit élever comme sa fille , prit un soin particulier de mon éducation , & fut charmé du fruit que j'en tirai. Ma beauté , mon esprit se perfectionnoient tous les jours. *Carim* s'attachoit tous les jours davantage à moi , & ma reconnoissance croissoit avec son amour. Il m'appeloit sa fille ; je l'appelois mon pere ; mais à peine eus-je dix ans , que sa tendresse prit un autre air & un autre ton. Il m'appeloit toujours sa chere *Garaldi* , & sans qu'il me le dît , je l'appelois mon cher *Carim*. Nous nous trouvâmes Amans , sans y avoir pris garde. Ses sentimens croissant toujours , il me déclara le dessein de m'épouser ; & je lui fus plus touchée du plaisir qu'il me faisoit ,

que de l'honneur où il vouloit m'élever. Il y a six mois que nous nous mariâmes. Nous étions charmés d'être l'un à l'autre : mais malheureusement, je plus autant à un jeune Seigneur du voisinage, que je plaisois à *Carim*. Ce jeune homme, nommé *Zenodur*, désespérant de m'amener à ses sensimens, prit le parti de la ruse & de la violence. Il gagna, par ses présens, quelques-uns de mes domestiques ; & une nuit qu'il savoit que *Carim* ne reviendrait pas chez lui, il se fit introduire dans ma chambre, dès qu'il me crut endormie ; & ayant mis sa robe & son poignard sur une chaise auprès du lit, il s'y coucha. Je me reveillai, épouvantée de sentir quelqu'un près de moi. Il tâcha de me calmer par les discours les plus tendres & les plus passionnés ; mais, ne pouvant diminuer l'horreur que j'avois de son action, il voulut user de violence. Je me jettai sur son poignard, que je découvris à la lueur d'une lampe qui étoit dans ma chambre,

& j'allois l'en frapper , quand ses cris attirerent des gens qu'il avoit amenés avec lui en cas de péril. On m'arracha le poignard , & le jeune homme me dit alors : vous voyez , Madame , que je suis encore le maître de votre honneur & de votre vie ; mais votre courage & votre vertu m'ont donné tout-à-coup d'autres sentimens. Loin de suivre le dessein violent que mon amour m'inspiroit , me voilà à vos genoux pour vous en demander pardon. Oubliez mon crime , ne voyez que mon repentir , & promettez-moi , pour prix de mes derniers sentimens , de ne point révéler ma violence. Je lui jurai , par le Prophète , de lui garder le secret ; & il me parut si pénétré de douleur , que je ne me repentis pas de l'égard que je lui accorderois. Le lendemain , étant couchée avec *Carim* , & rêvant dans mon sommeil à l'aventure de la nuit précédente , j'éprouvois , sans me réveiller , les mêmes mouvemens que j'avois éprouvés la veille : je m'agitois en dormant , comme si ce jeune homme m'eût

Tome IV.

M

fait encore violence. Je me jetai sur le poignard de mon mari qui étoit à la même place , o'ï la veille , *Zenodor* avoit mis le sien , & , j'allois en frapper *Carim* ; mais , heureusement pour lui & pour moi-même , puisqu'il vit encore , il se réveilla au bruit que je faisois , en m'agitant , & se saisissant du poignard. Ah ! malheureuse , me dit-il , est-ce là la récompense de tout ce que j'ai fait pour toi ? Mon innocence fit l'effet du crime , & je demeurai muette d'étonnement , quand je pus lui dire que je dormois , & que mon action étoit l'effet d'un rêve. Ah ! cruelle , me répondit-il , que n'est-il vrai , ou du moins , que ne puis-je le croire ? La crainte de ne pouvoir le désabuser , l'embarras de ne pouvoir lui révéler l'aventure de la nuit précédente , tout cela ne me permit de parler qu'avec un trouble plus propre à confirmer le soupçon qu'à le dissiper. *Carim* , de son côté , me faisoit mille reproches , entrecoupés de soupirs & de pleurs. Je le pressai cent fois de me plonger le poignard dans le

sein, s'il refusoit de me croire, & il parut enfin reprendre quelque confiance en moi : mais, lorsqu'il se leva, comme il me l'a dit, en me frappant dans ce bois, il trouva une ceinture d'homme que *Zenodor* avoit oubliée, & qui ne lui laissa plus douter que je ne fusse infidelle. Il résolut de se venger ; & , pour y réussir, il feignit de me croire ; il reçut mes caresses, & se fit la violence d'y répondre d'une manière qui me le fit juger sans soupçon. Hier nous vinmes nous promener dans ce bois, & , lorsque j'y pensois le moins, je le vis tirer son poignard & la ceinture qu'il avoit trouvée dans la chambre. Tiens, perfide, me dit-il, vois la preuve de ton crime, & reçois-en le prix ; il me frappa d'une main tremblante, & s'éloigna, en me laissant encore entendre ses soupirs.

Le *Santon* fort étonné de la singularité de ces aventures, s'attendrit sur le sort des Dames ; il les exhorta à soutenir cette épreuve avec résignation & à ne pas mériter, par leurs murmures, les disgraces

M ij

qu'elles n'avoient pas méritées par leurs
• désordres. Reposez-vous , dit-il , sur la
Providence , du soin de votre justification ;
elle s'en charge , pourvu que vous vous en
rendiez dignes par la patience. Trois ou
quatre jours après , dès que les blessures
de *Garaldi* furent guéries , le *Santon* leur
tint ce discours. . . » Mes belles Dames ,
» je vous ai secourues , tant que vous avez
» eu besoin de moi , & je n'ai point crain
» le danger de vos charmes tant que la
» charité m'a obligé de m'y exposer. Je
» ne serois à présent qu'un téméraire , si
» j'osois vous voir davantage. Je me suis
» retiré du monde pour en éviter les ten-
» tations , & pour vaquer sans trouble à
» la prière. Vous me devez le secours que
» je vous ai prêté , & me rendre ma chère
» solitude. Voilà cent Sequins que je tiens
» de la charité des fidèles ; je n'en sçaurois
» faire un meilleur usage que d'en soulai-
» ger votre misère. Partez , conservez avec
» soin la vertu qui fait encore votre con-
» solation , & comptez que je ne vous

» perdrai point de vue dans mes prières ». Les Dames ne purent se défendre de la générosité du *Santon*, & elles s'en séparèrent avec tous les témoignages d'une profonde reconnoissance. Elles prirent une route qui les éloignoit toujours de *Basra*; & raisonnant en chemin sur ce qu'elles avoient à faire, *Salned* imagina qu'à la première ville où elles arriveroient, il falloit acheter des habits d'homme, faire encore quelque argent des leurs, & que sous ce déguisement elles n'auroient point à craindre les aventures que pouvoient leur attirer leur jeunesse & leur beauté. *Garaldi* trouva la proposition raisonnable, & elle fut exécutée à la première ville qu'elles rencontrèrent, c'étoit un Port de Mer. Les nouveaux hommes résolurent de s'embarquer sur un Vaisseau Marchand, qui étoit prêt à partir. Ils acheterent quelques marchandises pour en faire commerce comme les autres. Le Vaisseau où ils s'embarquerent voguoit heureusement, quand il fut tout-à-coup attaqué par un Corsaire, auquel

M ij

on fut obligé de se rendre. Tout ce qui étoit sur le Vaisseau conquis fut esclave; & ce que le Corsaire estima le plus de sa conquête, fut les deux jeunes hommes, qu'il s'attendoit à vendre un bon prix. Le Corsaire alla vendre ses esclaves en différens endroits. Après bien des tournées, il ramena les deux beaux esclaves qui lui restoient, à *Basra*, où il espéra d'en trouver plus qu'on ne lui en avoit offert ailleurs. *Zenodor* qui avoit besoin d'esclaves, s'adressa à lui. Il fut étonné de la ressemblance qu'il trouva entre un des esclaves & *Gara'di*. Il ne balança pas à en donner ce que le Corsaire vouloit : mais *Coldin* (c'étoit le nom qu'avoit pris *Garaldi*) pria *Zenodor* de vouloir bien ne le pas séparer de son camarade; *Zenodor* fut encore plus étonné d'entendre la voix de la belle personne qu'il avoit aimée; &, comme s'il eût pris l'esclave pour elle-même, il lui obéit. Il acheta donc les deux esclaves & les emmena chez lui. *Zenodor* les traitoit avec tous les égards d'un bon maître, & ils le

servoient avec affection. *Garaldi*, marchant tous les jours par la ville, rencontroit souvent *Carim* ; elle s'arrêtoit alors à le considérer. *Carim* y prit garde un jour, & s'étant plusieurs fois apperçu de l'attention que l'esclave avoit pour lui, & ses traits lui rappelant sa femme qu'il croyoit avoir poignardée, il s'informa de l'esclave où il demeuroit. *Carim* & *Zenodor*, chacun de son côté, étoient continuellement occupés de la ressemblance de l'esclave avec *Garaldi*, & ne songeoient qu'aux moyens d'éclaircir cette énigme. *Carim* observa un jour l'esclave qui sortoit de chez *Zenodor*, & lui demanda s'il reviendrait bientôt. L'esclave lui dit qu'il ne tarderait guère. J'aurois quelque chose à vous dire, lui dit *Carim* : attendez-moi, lui dit l'esclave, je suis à vous dans un moment. *Coldin* alla à son affaire, & *Carim* entra dans la maison de *Zenodor*, & demanda la chambre de *Coldin* pour l'y aller attendre. Il n'y fut pas long-tems, qu'il entendit *Coldin* qui y montoit avec *Zenodor*. Il se cacha derrière

un rideau, & fut témoin de ce qui se passa dans le moment entre *Zenodor* & *Coldin*. Mon cher *Coldin*, lui dit son maître, ne me déguise rien, & reconnois les bontés que je te témoigne par un sincère aveu de la vérité. Tu ressembles si parfaitement à une femme que j'ai aimée, qu'à peine puis-je douter que ce ne soit toi-même. Seigneur, lui dit *Coldin*, je ne vous déguiserai rien; mais ayez auparavant la complaisance de m'avouer aussi quelque chose; comment avez-vous perdu cette femme dont je vous rappelle le souvenir? *Zenodor* lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé avec *Garaldi*, & ajouta que, quelques jours après le péril qu'il avoit couru avec elle, elle avoit disparu; qu'il ne pouvoit douter que son mari ne s'en fût défait; qu'apparemment les domestiques de *Carim* qu'il avoit gagnés, avoient trahi leur maîtresse, & que *Carim* l'avoit punie comme une infidelle. Seigneur, lui dit *Coldin*, aimez-vous encore cette femme? Oui, lui répondit *Zenodor*, si c'est

l'aimer, que de conserver pour sa vertu l'admiration la plus vive & la plus respectueuse. Je n'ai pas cessé, depuis ma malheureuse audace, de pleurer mon crime & les suites funestes que je crois qu'il a eues pour l'innocente *Garaldi*. *Coldin* vit alors un torrent de larmes, lui avoua qu'elle étoit cette infortunée *Garaldi*, & lui apprit comment elle avoit perdu l'amour de son Epoux, qui croyoit lui avoir ôté la vie, & qu'elle aimoit toujours avec la même ardeur, d'autant plus qu'elle ne pouvoit l'accuser d'aucune injustice : qu'elle ne doutoit pas même qu'il n'eût souffert autant qu'elle, en rappelant toute sa conduite, qui du moins devoit lui avoir laissé quelque doute de son innocence. Ses larmes redoublèrent encore. *Zenodor* ne put retenir les siennes ; & *Carim*, sortant tout-à-coup de derrière le rideau, vint se jeter aux pieds de sa femme, à qui il ne put s'expliquer long-tems que par ses sanglots & par ses soupirs. *Zenodor* eut quelque confusion de trouver dans *Carim* le témoin

M v

de son crime ; mais le repentir sincère qu'il venoit d'en marquer , sans l'avoir vu , lui obtint aisément le pardon de *Carim* , qui emmena chez lui sa femme , avec laquelle il passa la vie la plus heureuse.

Zunimam , (c'est le nom d'homme qu'avoit pris *Salned* , fut ravi du bonheur de *Garaldi* , sa compagne d'infortune ; & il s'en fit , malgré toute apparence , un présage heureux pour lui-même. Il continua de servir *Zenodor* avec son exactitude & son attachement ordinaires ; mais , toujours occupé de la fatalité de son sort , il alla un jour au lieu où s'assembloient quelques Médecins de la ville , & leur proposa une question toute nouvelle , s'il étoit possible qu'une femme accouchât sans avoir vu d'homme. La question fit rire d'abord la grave assemblée des Docteurs ; mais *Zunimam* les supplia d'y faire plus d'attention. Il leur dit qu'il avoit une sœur qui protestoit que cela lui étoit arrivé , & que sa vie dépendoit de l'éclaircissement du prodige. Quelqu'un de ces Docteurs ramena les

autres au sérieux. On raisonna , on disputa l'affaire ; & , à force de raisonner , il se trouva là-dessus des partisans du prodige. L'esprit humain , qui ne suffit pas , le plus souvent , à trouver les raisons de ce qui est , est quelquefois assez subtilement ignorant pour trouver les raisons de ce qui n'est pas. La dispute des Médecins se répandit dans la ville. Ce fut l'entretien courant , & chacun prenoit parti pour ou contre ; la plupart des femmes pour le contraire. Pendant que cette conversation étoit de mode , une femme de la ville qui régaloit deux de ses amies , mit la question sur le tapis. Les deux amies ne sçurent que rire & plaisanter sur la question , mais celle qui les régaloit leur dit , je sçais une fille qui jureroit bien qu'elle est dans le cas , qu'on croit impossible : & comment cela , lui dirent les deux commeres ? Je vous le dirais bien , leur répondit *Mandrice* , si vous vouliez être discrètes , (c'est ainsi que s'appeloit la femme qui régaloit.). Nous prenez-vous pour des babillardes ,

M vj

s'écrierent à la fois les deux commeres ; je mourrois plutôt que de donner lieu de soupçonner seulement ce qu'on m'auroit confié. Eh bien , leur répondit *Mandrice* , je vous avouerai franchement que j'ai eu quelques galanteries ; nous n'avons rien à nous reprocher là-dessus. J'eus un enfant avant que d'être mariée ; cela fit quelque scandale ; mon frere & sa fille le sçurent , & je m'apperçus que ma nièce en conçut du mépris pour moi. Je résolus de m'en venger ; mais je dissimulai pour en mieux trouver l'occasion. Je regagnai , le mieux que je pus , l'amitié & la confiance de mon frere , en affectant une conduite réservée , dont je me dédommageois en secret. Un jour je priai mon frere de m'envoyer sa fille , qu'il me permit de ne lui renvoyer que le lendemain. Quand j'eus ma nièce , j'écrivis à mon Amant de venir à minuit dans ma chambre , dont je laisserois la porte ouverte , où je serois couchée avec une amie , qui seroit du côté de la ruelle ; qu'il n'y auroit point de lumiere dans la

chambre ; qu'il s'y glissât sans bruit & qu'il se couchât près de moi , en observant le silence que je garderois aussi ; que j'étois si impatiente de lui donner des témoignages de mon amour , que malgré toutes ces circonstances qui diminueroient peut-être l'agrément de notre rendez-vous , j'aimois mieux le lui donner , tout imparfait qu'il le trouveroit , que de le différer plus long-tems. Je soupai ensuite avec ma nièce , & je mêlai dans son breuvage un somnifère , qui devoit l'endormir profondément. Nous nous couchâmes ; je me mis du côté de la ruelle , & mon Amant devoit prendre ma nièce pour moi. Il vint en effet à l'heure que je lui avois marquée ; & le fruit de son erreur fut la grossesse de ma nièce. C'étoit précisément le succès que j'en attendois , & je n'avois ménagé tout cela que pour me venger du mépris de la petite prude , en la mettant , malgré elle , dans le cas qu'elle avoit à me reprocher. Elle s'en retourna chez son pere , qui la maria cinq mois après. La première nuit

de ses nûces, elle accoucha d'un petit garçon, dont quelque chute avoit avancé le terme, sans qu'elle eût eu la moindre idée de l'événement qui la menaçoit. Les commeres rirent de l'aventure, en désapprouvant pourtant un peu la malice, qu'elles trouvoient avoir été poussée trop loin. Le lendemain, chacune des deux commeres dit ce secret à l'oreille de plus de vingt amies, qui ne se piquerent que de la même discrétion. L'histoire se répandit dans *Basra*, & parvint jusqu'à *Zunimam*, qui, remontant à sa source, découvrit qu'elle venoit de sa tante, & que le Marchand même qui l'avoit épousée & répudiée, avoit été l'Amant de *Mandrice*. Il alla trouver aussi-tôt le *Cady*, qui voulut bien lui accorder une audience particulière. *Zunimam* lui exposa toute son aventure & le fait qu'il venoit d'apprendre. Le *Cady* lui promit justice, & lui dit de se trouver chez lui le lendemain à une certaine heure. Il manda pour la même heure le mari de *Salned*, son pere, sa tante & les deux commeres. Il

fit cacher *Salned*, avant que les autres arrivassent ; & quand ils furent arrivés , il interrogea *Mandrice* sur l'histoire qui s'étoit répandue : *Mandrice* nia d'abord ; mais , les commeres lui soutenant qu'elles la tenoient d'elle , elle ne put en disconvenir , & se réduisit à dire que le mal n'étoit pas si grand , puisque l'homme qui avoit abusé de *Salned* dans son sommeil , étoit celui même qui l'avoit épousée. Ah ! Seigneur, s'écria le Marchand , en se jetant aux pieds du *Cadis* , punissez cette malheureuse. J'ai répudié ma femme qui étoit innocente ; son pere l'a chassée comme une infâme ; elle s'est exilée elle-même & peut-être ne vit-elle plus ? Le pere demandoit aussi justice de sa perfide sœur ; mais *Zunimam* parut alors. Seigneur , dit-elle au *Cady* , contentez-vous du bonheur de *Salned* , & daignez accorder la grace de ma tante à mes instances & à mes pleurs ! si elle avoit encore le cœur aussi mauvais , elle ne sera que trop punie de me voir heureuse. Le mari & le pere de *Salned* ne purent retenir leur joie ; ils l'embrassèrent

mille fois , en présence du *Cady* , qui fit conduire *Salned* chez son époux , où régna depuis une félicité qui ne fut plus interrompue. *Salned* & *Garaldi* n'oublierent point le *Santon* ; & ne doutant pas qu'un dénouement aussi favorable ne fût l'effet de ses prières , elles lui envoyèrent de grands présens , dont il ne voulut point , trop content , disoit-il , de les sçavoir heureuses & d'avoir à remercier le Ciel de sa fidélité à justifier l'innocence.



JEANNOT ET COLIN ,

Par M. DE VOLTAIRE.



PLU SIEURS personnes dignes de foi ont vu Jeannot & Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne , ville fameuse dans tout l'univers par son collège , & par ses chaudrons. Jeannot étoit fils d'un marchand de mulets très-renommé , & Colin devait le jour à un brave laboureur des environs , qui cultivait la terre avec quatre mulets , & qui , après avoir payé la taille , le tail lon , les aides & gabelles , le fou pour livre , la capitation & les vingtièmes , ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot & Colin étoient fort jolis pour des Auvergnacs ; ils s'aimaient beaucoup ; & ils avaient ensemble de petites privautés , de petites familiarités , dont on se res-

souvent toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, & ne fut point jaloux : mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, & méprisa tout le monde. Quelque tems après un valet-de-chambre arrive en poste, & apporte une seconde lettre à M. le Marquis de la Jeannotière ; c'étoit un ordre de Monsieur son père, de faire venir Monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, & pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire, doivent savoir que M. Jeannot le père

avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot était bien fait, sa femme aussi, & elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune qui élève & qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, & qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à Madame : la femme de Jeannot plut à Monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard, & font contre vous des bro-

chures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, & qui ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école M. le Marquis, son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, & lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit Marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le père & la mère donnerent d'abord un gouverneur au jeune Marquis: ce gouverneur qui était un homme du bel air, & qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprit le latin, Madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord; Monsieur, comme vous savez le latin & que vous êtes un homme de la cour. — Moi, Mon-

fieur, du latin ! je n'en fais pas un mot , répondit le bel esprit , & bien m'en a pris : Il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle & des langues étrangères. Voyez toutes nos Dames , elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grace ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien , n'avais-je pas raison ? dit Madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit , qu'il réussisse dans le monde ; & vous voyez bien que , s'il savait le latin , il seroit perdu. Joue-t-on , s'il vous plaît , la comédie & l'opéra en latin ? Plaide-t-on en latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en latin ? Monsieur ébloui de ces raisons , passa condamnation , & il fut conclu que le jeune Marquis ne perdrait point son tems à connaître Cicéron , Horace & Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ;

ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand M. le Marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, & l'on va très-commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, repliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. Quelle pitié ! répartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? & faudra-t-il que M. le Marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, & celui de toutes les Princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit Marquis était au comble de la joie ; le père était très-indé-

cis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; & s'il fait *les moyens de plaire*, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez Madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, & lui dit : on voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il fût un peu d'histoire. Hélas ! Madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable & d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues ; & pour les modernes, c'est un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, & que son successeur ait été bègue ?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connaissances inutiles ; mais de toutes les sciences, la plus absurde, à mon avis, & celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes & des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle & une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur & Madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un Seigneur comme Monsieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter

arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune Seigneur heureusement né, n'est ni Peintre, ni Musicien, ni Architecte, ni Sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que Monsieur le Marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; & c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité, (*j'entends ceux qui sont très-riches*) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent & qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole, & dit; vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie

Tome IV.

N

de parler de géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil ? s'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin ? Non , sans tioute , s'écria la Marquise de la Jeannotière , que ses charmes avaient initié quelquefois dans le beau monde , & Monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? Car il est bon qu'un jeune Seigneur puisse briller dans l'occasion , comme dit Monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï-dire à un abbé , que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom , mais qui commence par un *B*. Par un *B* , Madame ? Ne serait-ce point la botanique ? Non , ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait , vous dis-je , par un *B* , & finissait par un *on*. Ah ! j'entends , Madame , c'est le blason ; c'est , à la vérité , une science fort profonde , mais elle n'est plus à la mode , depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ;

c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie ; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries ; & vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin , après avoir examiné le fort & le faible des sciences , il fut décidé que Monsieur le Marquis apprendroit à danser.

La nature qui fait tout , lui avait donné un talent , qui se développa bientôt avec un succès prodigieux , c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeunesse jointes à ce don supérieur , le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fût aimé des femmes ; & , ayant la tête toute pleine de chansons , il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus & l'Amour* dans un vaudeville , *la nuit & le jour* dans un autre ; *les charmes & les alarmes* dans un troisième. Mais comme il y avoit toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait , il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson , & il fut

N ij

mis au rang des la Fâre, des Chaulieux, des Hamiltons, des Sarrazins & des Voitures.

Madame la Marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, & donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, & se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; & en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de M. & de Madame de la

Jeannotière, en se les appropriant, & en épousant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchança, le subjuguâ sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père & de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune Marquis allait épouser une femme qu'il adorait, & dont il était aimé; les amis de la maison les félicitaient; on allait rédiger les articles en travaillant aux habits de nœt & à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de sa charmante épouse, que l'amour, l'estime & l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre & animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet-de-chambre de Madame la mère

arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il ; des huissiers déménagent la maison de Monsieur & de Madame ; tout est saisi par des créanciers ; on parle de prise de corps, & je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure là ; oui, dit la veuve, allez punir ces coquins là, allez vite. Il y court ; il arrive à la maison ; son père était déjà emprisonné : tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes ; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes & de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin ; ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, & je vais vous l'amener. Il retourne donc

chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous, M. de la Jeannotière, que venez-vous faire ici ? Abandonne-t-on ainsi sa mère ? Allez chez cette pauvre femme, & dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme-de-chambre, & je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le Marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, & lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme lui, gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, & vous êtes la première cause de mon malheur ; & il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que ja-

N iv

mais, courut chez le confesseur de sa mère; c'était un théatin très-acéré, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Eh mon Dieu, Monsieur le Marquis, où est votre carrosse? Comment se porte la respectable Madame la Marquise votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante; mon fils, voilà où Dieu vous voulait, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur. Dieu a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité? Oui, Monsieur. Tant mieux, elle est sûre de son salut. Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? Adieu, mon fils; il y a une Dame de la Cour qui m'attend.

Le Marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu-près de même par tous ses amis, & apprit mieux à connaître le monde dans

une demie-journée, que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond & frais, qui respirait la douceur & la gaieté. Sa petite femme brune & assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le Marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom le Marquis lève les yeux, la voiture s'arrête; c'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi, ne fait qu'un saut & court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte & les pleurs cou-

N v

vrurent son visage. Tu m'as abandonné ; dit Colin , mais tu as beau être grand Seigneur , je t'aimerai toujours. Jeannot confus & attendri , lui conta , en sanglotant , une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste , lui dit Colin ; embrasse ma petite femme , & allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied , suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? Vous appartient-il ? Oui , tout est à moi & à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé & de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands & aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état , nous sommes heureux , nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus Marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays , je t'apprendrai le métier , il n'est

pas bien difficile, je te mettrai de part, & nous vivrons gaïement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur & la joie, la tendresse & la honte; & il se disait tout bas; tous mes amis du bel air m'ont trahi, & Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! la bonté d'ami de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père & sa mère. Nous aurons soin de ta mère, -dit Colin, & quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires, les créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose, je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans la patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot

N vj

le père , & Jeannot la mère , & Jeannot le fils , virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.



**HISTOIRE D'ELISABETH
CANNING,**

Par M. DE VOLTAIRE.



J'ÉTAIS à Londres en 1753, quand l'aventure de la jeune *Elisabeth Canning* fit tant de bruit. *Elisabeth* avait disparu pendant un mois de la maison de ses parens ; elle revint maigre , dé faite , & n'ayant que des habits délabrés. Eh ! mon Dieu ! dans quel état vous revenez ! Où avez-vous été ? D'où venez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Hélas ! ma tante , je passais par Morfilds pour retourner à la maison , lorsque deux bandits vigoureux me jetèrent par terre , me violèrent , & m'emmenèrent dans une maison à dix milles de Londres.

La tante & les voisines pleurèrent à ce récit. Ah ! ma chère enfant , n'est-ce pas

chez cette infâme Madame *Web*, que ces brigands vous ont menée ? car c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure. *Oui, ma tante, chez Madame Web.* Dans cette grande maison à droite ? *Justement, ma tante.* Les voisines dépeignirent alors Madame *Web* ; & la jeune *Canning* convint que cette femme était faite précisément comme elles le disaient. L'une d'elles apprend à *Miss Canning* qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'est un vrai coupe-gorge où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. *Ah ! un vrai coupe-gorge*, répondit *Elisabeth Canning*. On y fait pis, dit une autre voisine ; ces deux brigands, qui sont cousins de Madame *Web*, vont sur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jeûner au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux joueurs qui se tiennent dans la maison. Hélas ! ne t'a-t-on pas mise au pain & à l'eau, ma chère nièce ? *Oui, ma tante.* On lui demande si ces deux brigands n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas

prostituée ? Elle répond qu'elle s'est défendue , qu'on l'a accablée de coups , & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisines recommencerent à crier & à pleurer.

On mena aussi-tôt la petite *Canning* chez un M. *Adamson*, protecteur de la famille depuis long-tems : c'était un homme de bien qui avait un grand crédit dans la Paroisse. Il monte à cheval avec un de ses amis aussi zélé que lui ; ils vont reconnaître la maison de Madame *Web* ; ils ne doutent pas , en la voyant , que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même , en appercevant une petite grange où il y a du foin , que c'est dans cette grange qu'on a tenu *Elisabeth* en prison. La pitié du bon *Adamson* en augmenta : il fait convenir *Elisabeth* , à son retour , que c'est là qu'elle a été retenue ; il anime tout le quartier ; on fait une souscription pour la jeune Demeiselle si cruellement traitée.

A mesure que la jeune *Canning* reprend son embonpoint & sa beauté , tous les ef-

prits s'échauffent pour elle. M. *Adamson* fait présenter au Shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame *Web* & sous ceux de la maison, qui étaient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés, & mis tous au cachot.

M. le Shérif, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de Madame *Web*, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle fait. La servante qui n'avait jamais vu en sa vie Mils *Canning*, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument, qu'elle ne sçavait rien de ce qu'on lui demandait ; mais, quand le Shérif lui eut dit qu'il faudrait répondre devant la Justice, & qu'elle serait infailliblement pendue, si elle n'avouait pas, elle dit tout ce qu'on voulut : enfin, les Jurés s'assemblerent, & neuf personnes furent condamnées à la corde.

Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le châtimement des crimes est destiné à être une instruction

publique aux hommes , & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes , & tous les procès intéressans sont imprimés dans les **Journaux**.

Il y a plus ; on a conservé en Angleterre une ancienne Loi de France , qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort , sans que le procès ait été présenté au Roi , & qu'il en ait signé l'Arrêt. Cette Loi si sage , si humaine , si nécessaire , a été enfin mise en oubli en France , comme beaucoup d'autres ; mais elle est observée dans presque toute l'Europe ; elle l'est aujourd'hui en Russie , elle l'est à la Chine , cette ancienne patrie de la Morale , qui a publié des Loix divines , avant que l'Europe eût des Coutumes.

Le tems de l'exécution des neuf accusés approchait , lorsque le papier qu'on appelle *des Sessions* , tomba entre les mains d'un Philosophe , nommé M. *Ramsay*. Il lut le procès , & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna : il se mit à écrire une feuille , dans laquelle il pose pour

principe , que le premier devoir des Jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que Madame *Web* & les deux cousins , & tout le reste de la maison , étaient formés d'une autre pâte que les autres hommes , s'ils faisaient jeûner au pain & à l'eau de petites filles , dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire , ils devaient les bien nourrir , & les parer pour les rendre agréables ; que des Marchands ne salissent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miss *Canning* n'avait été dans cette maison , qu'elle n'avait fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avait suggéré ; que le bon-homme *Adamson* avait , par excès de zèle , produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin il en allait coûter la vie à neuf Citoyens , parce que Miss *Canning* était jolie & qu'elle avait menti.

La servante qui avait avoué amicalement au Shérif tout ce qui n'était pas vrai , n'avait pû se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par en-

rhousisme ou par crainte , le soutient d'ordinaire , & ment , de peur de passer pour un menteur.

C'est envain , dit M. *Ramsay* , que la Loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Cantorbéri déposaient qu'ils m'ont vu assassiner mon père & ma mère , & les manger tout entiers à mon déjeuner en un demi-quart-d'heure , il faudrait mettre à *Bedlam* M. le Chancelier & M. l'Archevêque , plutôt que de me brûler sur leur témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible , & de l'autre , mille témoins & mille raisonneurs , l'impossibilité doit démentir & les témoignages & les raisonnemens.

Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shérif & des Jurés. Ils furent obligés de revoir le procès : il fut avéré que *Miss Canning* était une petite fripponne qui était allée accoucher , pendant qu'elle prétendait avoir été en prison chez *Madame Web* ; & toute la Ville de Londres

qui avait pris parti pour elle , fut aussi honteuse qu'elle l'avait été lorsqu'un Charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes , & que deux mille personnes étant venues à ce spectacle , il emporta leur argent , & leur laissa la bouteille.



*LA REINE DE GOLCONDE, **

Par M. le Ch. DE B.



J'étois dans un âge où un univers nouveau se déployoit à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent ; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais desirs dans de plus douces illusions : j'avois quinze ans en un mot, & j'étois loin de mon gouverneur sur un grand cheval Anglois, à la queue de vingt chiens courans, qui chassoient un vieux sanglier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, ces chiens tombèrent en défaut, & moi aussi. Je perdis la chasse, après avoir long-tems

* C'est ce joli Conte qu'on a mis en Pièce à l'Opéra.

couru à toute bride. Comme mon cheval étoit hors d'haleine, je descendis ; nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe ; ensuite il se mit à brouter & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts. Une échappée de vue offroit à mes yeux un Haméau bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine, couverte de riches moissons & d'agréables vergers, me séparoit.

L'air étoit pur, le ciel serein, la terre encore brillante des perles de la rosée ; & le soleil à peine au tiers de sa course, ne causoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par son haleine.

Où sont ces amateurs de la nature, qui savent si bien jouir d'un beau tems & d'un joli paysage ? C'est pour eux que je parle ; car pour moi, j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une Paysanne en corset & en cotillon blanc, que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur la tête. Je la vis,

avec un secret plaisir , passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau , & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant , elle me parut d'une grande fraîcheur ; & , sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi , je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux , & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. Là Géorgie & la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite Laitière , & jamais une créature aussi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle , je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village , sur sa famille , sur l'âge qu'elle avoit ; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ses paroles dignes de sortir de sa bouche.

Je sus qu'elle étoit du hameau voisin , &

qu'elle s'appelloit Aline. Ma chère Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frère : (ce n'est pas cela que je voulois dire,) & moi, je voudrois bien être votre sœur, me répondit-elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'ériez, ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses, & dans les efforts qu'elle fit, son pot tomba & son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; & se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot & voulut se sauver. Son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse ; je volai à son secours, mais inutilement. Une puissance plus forte que moi, m'empêcha de la relever, & m'entraîna dans sa chute.... J'avois quinze ans, & Aline quatorze ; c'étoit à cet âge & dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline, mais bientôt sa douleur fit place à la volupté ; elle lui fit aussi verser des larmes ! Et quelles larmes !

mes ! ce fut alors que je connus vraiment le plaisir , & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous , suivoit sa marche pour le reste de la nature , & le soleil , incliné vers l'horizon , rappeloit les bergers à leurs cabanes & les troupeaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des cornemuses & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille , dit Aline ; car ma mere me battoit. Je respectois encore ma mere dans ce tems là ; je n'eus pas l'esprit de la défabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur , ajouta-t-elle , mais je vous le pardonne. Allez , lui dis-je , vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait , & le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi & un anneau d'or que je portois au doigt ; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre , se séparèrent humides de larmes & de baisers. Je remontai

Tome IV.

Q

à cheval ; & , après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma chere Aline , je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs , & je revins au château de mon pere , bien fâché de n'être point un petit payfan du hameau d'Aline.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon , & de faire grace , en faveur de la belle Aline , à tout le gibier de la province ; mais ces projets , si chers à mon cœur , s'évanouirent comme un songe. J'appris , en arrivant , que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embrassai ma mere en pleurant ; mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le tems ronge l'acier & l'amour ; j'étois inconsolable en partant , je suis consolé en arrivant ; à mesure que je m'éloigne d'Aline , Aline s'éloigne de mon esprit , & la joie d'entrer dans un monde nouveau , me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacèrent l'a-

mour dans mon cœur. Je servis six pénibles campagnes, dans lesquelles je reçus de grandes blessures & de petites récompenses; je revins à Paris me dédommager, dans le service des Belles, de tout ce que j'avois souffert au service de l'Etat.

Sortant un jour de l'Opéra, je me trouvais par hasard à côté d'une jolie femme, qui attendoit son carrosse. Après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda si je la reconnoissois; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien, dit-elle; l'ordre n'est pas dur, répondis-je, & votre visage saura bien vous faire obéir: mais plus je vous regarde, plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent & ce que je vois à cette heure. Mais, puisque mes traits mêmes ne vous rappellent point, dit-elle, peut-être que mes mains seront plus heureuses. Alors, ôtant son gant, elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Alince: l'étonnement m'ôta la parole. Son

O ij

carrosse arriva , elle me dit d'y monter avec elle , je la suivis.

Voici son histoire.

« Vous vous souvenez peut-être encore
« de mon pot au lait & de tout ce que je per-
« dis avec lui. Vous ne saviez ce que vous
« faisiez , ni moi non plus ; mais je sus bien-
« tôt que c'étoit un enfant : ma mere s'en
« apperçut aussi , & me chassa de la maison ;
« je m'en allai , demandant l'aumône , à la
« Ville voisine , où une vieille femme me re-
« tira. Elle me servoit de mere , & je lui ser-
« vis de nièce ; elle eut soin de me parer &
« de me produire ; je répétois souvent , par
« son ordre , les leçons que vous m'aviez
« données ; & comme vous aviez eu pour
« successeur immédiat le Curé du lieu , votre
« fils lui échut en partage. Il en a fait depuis
« un très-joli enfant de chœur. Ma tante es-
« pérant que ma beauté lui seroit encore plus
« utile dans une grande Ville , me mena à
« Paris , où , après avoir passé par plusieurs
« mains différentes , je tombai dans celles
« d'un vieux Président ; une des premières

20 personnes de l'Etat pour la dignité, étoit
 20 une des dernières pour l'amour; & il se
 20 trouvoit réduit à bien peu de chose,
 20 quand il étoit dépouillé de sa perruque,
 20 de sa simarre & de son porte-feuille. Ce-
 20 pendant le peu qui en restoit m'aima à la
 20 folie, & nous combla, ma tante & moi,
 20 d'argent & de pierreries. Ma tante mou-
 20 rut, j'en héritai; j'avois environ vingt
 20 mille livres de rente & beaucoup d'argent
 20 comptant; je trouvai le métier que j'a-
 20 vois fait jusqu'alors ennuyeux, je voulus
 20 faire celui d'honnête femme, qui a aussi
 20 son ennui. Pour deux louis que je donnai
 20 à un généalogiste, je fus une fille d'assez
 20 bonne maison. Quelques liaisons que je
 20 formai avec des gens de lettres, me va-
 20 lurent la réputation d'esprit, peut-être
 20 même un peu d'esprit. Enfin un homme
 20 de naissance, riche de plus de cent mille
 20 livres de rente, crut foiblement payer
 20 ma vertu, en m'épousant, & la pauvre
 20 Aline est à présent pour le public, la
 20 *Marquise de Castelmont*; mais, pour vous,

» *la Marquise de Castelmont* veut encore
 » être Aline ».

Et qui avez-vous plus aimé , lui dis-je ,
 de tout ce que vous avez connu ? » Pouvez-
 » vous me le demander , me répondit-elle ;
 » j'étois simple quand vous m'avez vue , &
 » je ne l'étois plus quand j'en ai vu d'autres.
 » J'avois commencé à me parer , je n'étois
 » plus si belle , j'avois besoin de plaire , je
 » ne pouvois plus aimer. L'art nuit à tout ;
 » le rouge que nous mettons décolore nos
 » joues ; les sentimens que nous affectons
 » refroidissent nos cœurs. Je n'ai aimé que
 » vous , & , quoi qu'il soit aisé d'être plus
 » fidelle que moi , il seroit impossible d'être
 » plus constante ; votre idée toujours pré-
 » sente à mon esprit dans les infidélités que
 » je vous faisois , en empoisonnoit presque
 » toujours le plaisir. J'avouerai cependant
 » qu'elle leur prêtoit de tems en tems des
 » charmes ».

J'eus une véritable joie de retrouver ma
 chere Aline , nous nous embrassâmes avec
 les mêmes transports que dans ces tems heu-

reux , où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres lèvres , & où nos cœurs répondoient aux premières invitations de la volupté. Nous arrivâmes chez elle ; j'y restai à souper , & comme M. de Castelmont étoit absent , je survécus à toute la compagnie & j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées & les lits superbes , il aime à voltiger sur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appeloit & n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'amour , ou seulement la volupté , n'allez point en bonne fortune avec des lettres du Ministre dans votre poche , qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis Madame de Castelmont & j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaisirs ? Jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faisois point encore ces sages réflexions ;

O iv

quand on est Brigadier , comme je l'étois , on pense plutôt à devenir Maréchal-de-Camp que Philosophe , & , malgré toute la sévérité des Ministres , on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez Madame de Castelmont , & je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma Patrie , après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil & beaucoup d'injustices , je passai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laisse aux Poètes & aux Gascons le soin d'essuyer & de décrire des tempêtes : pour moi j'arrivai sans accident ; tout étoit calme à mon arrivée , & mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire , je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaste pays , & je m'arrêtai à Golconde ; c'étoit alors le plus florissant Etat de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'Empire d'une femme qui gou-

vernoit le Roi par sa beauté & le Royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le paysan cultivoit sa terre pour lui, ce qui est rare; & les Trésoriers ne recevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui est encore plus rare. Les Villes ornées d'édifices superbes, & plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées, étoient pleines d'heureux Citoyens fiers de les habiter; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y régnoient & par les honneurs que le Gouvernement rendoit à l'agriculture; les Grands enfin étoient enchantés à la Cour par les beaux yeux de leur Reine, qui savoit l'art de récompenser leur fidélité, sans épuiser les trésors publics: art infailible & charmant, dont les Reines usent trop peu à mon gré, & dont le Roi, son époux, ignoroit qu'elle se servît. J'arrivai à cette Cour & j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une audience publique du Roi, ensuite de la Reine, qui, m'ayant apperçu, baissa

Q V

son voile. Sur sa réputation, je l'avois soupçonnée de ne rien voiler ; je fus très-étonné de cette réception : au reste, elle me reçut fort bien, & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage que je mourois d'envie de voir ; d'abord, parce qu'on le disoit fort beau ; ensuite, parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un Officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le Palais ; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le soleil, & il me mena par de superbes allées dans une espèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias & les orangers, mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres ; mon guide monta légèrement dessus, & ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de l'Officier, & ne pouvant concevoir qu'il y eût un

pays où ce fût l'usage de mener perdre les gens, au lieu de les mener promener; mais quelle fut ma surprise, quand arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline & l'amour! c'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier; il n'y manquoit qu'une laitrière, que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline, & le même pot au lait. Est-ce un songe, m'écriai-je? Est-ce un enchantement? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue? Non, me répondit-elle, vous n'êtes, ni endormi, ni ensorcelé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne suis point un fantôme; c'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se débarrasser avec vous du poids de la Couronne, en reprenant son pot au lait; vous lui avez rendu l'état de Laitière plus doux que celui

O vj

de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde ; & je ne vis qu'Aline ; nous étions tête à tête , alors les Reines sont des femmes ; je retrouvai ma première jeunesse , & je traitai Aline comme si elle avoit conservé la sienne , parce que les Reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnaissance , Aline reprit ses habits de Reine , qu'une Esclave de confiance qui l'avoit suivie , lui apporta. Nous rentrâmes dans le Palais , où je lui vis recevoir toute sa Cour avec une grace & une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns , parloit aux autres , sourioit à tous ; en un mot , elle avoit bien l'air d'être maîtresse de tout le monde ; mais elle ne paroissoit la Reine de personne.

Après le dîner , pendant lequel tout le monde mangea avec elle , je la suivis dans une salle séparée , où , m'ayant fait asseoir à côté d'elle , elle me conta aussi ses dernières aventures.

Le Marquis de Castelmont fut tué en duel ,

environ trois mois après votre départ , & il laissa sa veuve désolée avec quarante mille écus de rente pour toute consolation. Une partie de ses biens étoit en Sicile & exigeoit, disoit-on , ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage ; mais un vent contraire força ma frégate de relâcher sur une côte éloignée , où un vaisseau encore plus contraire , la prit & l'emmena. C'étoit un vaisseau Turc , dont le capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitemens , & à moi tous les bons , dont les Turcs sont capables : il me conduisit à Alger , de-là à Alexandrie , il fut empâlé. Je fus vendue comme esclave avec toute sa maison , & tombai en partage à un marchand Indien , qui me conduisit ici & me fit apprendre la langue du pays , dans laquelle je fis , en peu de tems , de grands progrès. J'avois connu la misère , mais point le malheur , & je ne pus supporter l'esclavage ; je me sauvai de chez mon maître sans savoir où j'allois ; je fus rencontrée par des Eunuques , qui , me trouvant belle , m'amenerent au Roi. J'eus beau demander grace

pour ma vertu , je fus enfermée dans le Sérail ; & dès le lendemain je reçus , de tout ce qui m'entouroit , les honneurs de Sultane favorite , que le Roi m'avoit accordés pendant la nuit : bientôt la passion du Roi n'eut plus de bornes , & mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde accoutumée à obéir aux arrêts que je dictois du fond du Sérail , me vit , sans étonnement , devenir l'épouse de son Souverain , qui n'étoit , depuis long-tems , que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue , dans mon petit Palais , de ce petit village où j'avois conservé mon innocence , & sur-tout de ce charmant vallon où je la perdis ; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années & de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc ; il porte le nom de mon ancienne Patrie , & tous les habitans sont traités comme mes parens , mes amis ; je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles , & souvent j'admets le plus vieux d'entr'eux à ma table pour me retracer le ra-

bleau de mon vieux pere & de ma pauvre mere, que j'aimerois à respecter, si je la possédois encore; les herbes de la prairie ne sont jamais foulées que par les danses des jeunes garçons & des jeunes filles du hameau; la coignée respectera, tant que je vivrai, ces arbres imitateurs de ceux qui prêterent leur ombre à nos amours, & mes habits de paysanne conservés avec mes ornemens royaux, ne cessent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma premiere obscurité. Ils me forcent à respecter une condition dans laquelle j'ai été moins méprisable, que dans toutes celles auxquelles je me suis élevée depuis; ils m'apprennent à respecter l'humanité par-tout; ils m'instruisent à régner.

O la charmante Princesse que celle de Golconde! elle étoit tout à la fois bonne Reine, bon Roi, bonne femme & bon philosophe; elle étoit encore plus, elle étoit bonne jouissance. Hélas! je ne le fus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, & obligé de

sortir de son Royaume par la fenêtre de la chambre à coucher. Je repartis peu de tems après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes disgrâces, ne méritant, ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, sans fortune & sans espérance, de pays en pays; enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque je trouve tout à la fois une solitude & une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'étoit à lui que je contois cette histoire; mais, comme il ne m'en a point parlé, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière; elle n'en perdit pas une parole; & quand j'eus fini, elle me dit: ce qui me plaît le plus de votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-

vous, lui dis-je ? Peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis bien sûre du contraire, me dit-elle. Madame se mêle donc un peu de magie, repris-je ? pas tout-à-fait, répliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois, lui dis-je, que l'anneau de Salomon, qui puisse avoir cette vertu. Connoissez-vous celui d'Aline, dit-elle en souriant, & en me montrant sa main ? Aline que vous avez fait monter sur le Trône de Golconde & que vous en avez fait descendre, qui, fugitive & proscrite, est venue chercher dans ces lieux éloignés un asyle contre la colere de son mari, à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre.

Quoi, c'est encore vous, m'écriai-je ? Je suis donc bien vieux, car j'ai, si je m'en souviens, un an plus que vous ; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. Qu'importe, dit-elle d'un ton grave, notre âge & notre figure ? Nous étions autrefois

jeunes & jolis : soyons sages à présent , nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons dissipé , au lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié ; jouissons , au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir ; & toute la vie peut être pour le plaisir fixé ; l'un ressemble à la goutte d'eau , & l'autre au diamant ; tous deux brillent du même éclat , mais le moindre souffle fait évanouir l'un , & l'autre résiste aux efforts de l'acier ; l'un emprunte son éclat de la lumière , l'autre porte sa lumière dans son sein & la répand dans les ténèbres. Ainsi tout dissipe le plaisir , & rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne , couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces ; un ruisseau d'eau vive & claire descendoit de la cîme , en faisant mille détours , & venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne. Voyez , me dit-elle , si cela suffit à votre contentement : voilà ma de-

meure , qui deviendra la vôtre si vous le voulez ; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins que vous en aurez pris. Cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs Royaumes ; montez-y , vous y respirerez un air plus vif & plus sain ; vous y serez plus loin de la terre & plus près des cieux : considérez de-là ce que vous avez perdu , & vous me direz après si vous voulez le retrouver. .

Je tombai aux pieds de la divine Aline ; pénétré d'admiration pour elle & de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que jamais , & nous devînmes , l'un & l'autre , notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne. J'ai laissé toutes mes folles passions & tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux , mon esprit plus profond , mon cœur plus sensible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans

un léger travail , de douces réflexions & de tendres sentimens ; & ce n'est qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.



**LES AMANS CONSTANS JUS-
QU'AU TRÉPAS , Histoire tragi-
comique.**

Par VADÉ. *



SANS entrer dans le détail de la naissance, de l'enfance , de l'éducation & des qualités de celui dont je rapporte les aventures , je me bornerai seulement à le mettre sur la scène du monde dès l'âge de 18 ans.

C'est à cet âge heureux que Félix vint à Paris , ne possédant pour tout bien qu'un peigne à deux côtés , avec lequel il se pro-

* Cette Historiette est une plaisanterie faite à la campagne. La société avec laquelle Vadé s'y trouvoit, lui proposa ce sujet, & l'on exigea que le Héros fût brûlé, noyé, galeux & pendu, ensuite qu'il épousât sa maîtresse. On voulut aussi que l'Héroïne fût, attaquée de la rage , qu'elle passât par les baguettes, & qu'elle se jetât par les fenêtres.

mettoit de se rendre un jour utile à soi-même , à ses parens & à sa patrie.

Cet instrument n'annonçoit pas, sans doute, des talens supérieurs pour la Poësie ni pour la Musique ; aussi ne s'en piquoit-il pas ; il avoit négligé ces superfluités pour s'attacher à l'art solide de friser & de raser proprement , à la maniere de la province , & c'est en faveur de son habileté qu'il entra en qualité de premier & unique garçon chez M. Tranchant , Chirurgicalien dans le Fauxbourg S. Marceau , qui comptoit parmi les pratiques la Compagnie des Gardes-Françoises du quartier. On sçait que ces Messieurs sont assez sans façon ; aussi Félix , le Dimanche, en retapoit en une heure douze d'une main & autant de l'autre. A l'égard des barbes , M. Tranchant les expédioit avec une rapidité incroyable ; & , comme il étoit grand causeur & causeur satirique , tout en rasant son homme, il emportoit la pièce. Plusieurs à qui cette façon d'agir ne plaisoit pas , le mençoient de le quitter ; mais le patelin M. Tranchant savoit appaiser son monde , & au

moyen d'une toile d'araignée qu'il vous appliquoit sur le menton & qui couvrait la coupure, on s'en alloit, en louant la commodité de son expédient.

Entre autres têtes que l'adroit Félix alloit embellir en ville, celle de M. Honoré, Boulanger du coin, l'occupoit par prédilection, à cause d'une nièce que le bonhomme élevait & qui prenoit un merveilleux plaisir aux histoires que racontoit le galant frater. Il s'insinua si bien dans l'esprit de l'un, & dans le cœur de l'autre, que M. Honoré lui proposa une petite chambre vacante au cinquième, afin d'y travailler pour son compte; Félix parut aussi ardent à l'accepter, qu'habile à donner des marques verbales de sa reconnaissance, au grand contentement de Mlle Babet Casuel (c'est le nom de la nièce.) Il prit donc possession de son nouvel atelier, &, dès le lendemain son hôte généreux & la providence lui firent pleuvoir des gens mal peignés, qu'il renvoyoit contents comme des Rois, & beaux comme des Amours.

Peu-à-peu Félix s'arrondissoit dans son petit manoir , qu'il avoit rendu assez honnête , pour que l'oncle & la nièce y montassent les soirs. Le bonhomme aimoit beaucoup la Triomphe d'Auvergne , & l' amoureux Félix , pour jouir plus long-tems de la présence de Babet Casuel , perdoit toujours partie , revanche , le tout , les moitiés & le tout du tout : la belle sentoit jusqu'à l'ame le motif de complaisance , outre la qualité de beau joueur qu'il laissoit voir à travers un air content. Il est vrai qu'on ne jouoit rien ; mais la gloire n'est-elle donc pas quelque chose ? Il la sacrifioit à Babet , pour laquelle il sentoit de jour en jour croître son penchant ; ils n'attendoient qu'un moment favorable pour s'en faire mutuellement l'aveu ; ce moment arriva bientôt après.

M. Honoré , en sa qualité de Juré de la Communauté , fut obligé , le Mercredi suivant , d'assister à une réception de Maître ; il laissa à Babet le soin de gouverner sa maison , & elle-même. Elle s'acquitta fort bien

ds

du premier point, & l'Amour se chargea de l'autre. L'impatient Félix averti de l'absence de M. Honoré, descendit chez Babet, à dessein de lui tenir compagnie : cette politesse, loin de lui déplaire, servit de prétexte à quelques questions tendres, auxquelles l'animé Félix répondit avec transport. La timide Babet répliqua en rougissant ; un baiser survint, les sermens ensuivirent, & les voilà amans. Félix mouroit d'envie d'assurer sa maîtresse qu'il l'aimoit avec passion ; elle craignoit, de son côté, qu'il ne doutât de la sienne ; de sorte que l'envie de l'un & la crainte de l'autre les conduisirent fort loin sans sortir de la chambre. Babet, après être revenue du voyage, se mit à pleurer, c'est l'usage ; il la consola de la même manière qu'il l'avoit affligée ; c'est la règle.

Les momens que l'on passe avec ce que l'on aime, sont aussi doux qu'ils coulent rapidement. La nuit s'avançoit sans qu'ils s'en apperçussent, (les amans heureux ne

prennent garde à rien) ; il fallut se quitter, moitié par économie, moitié pour ne pas être surpris par M. Honoré, qui arriva un instant après leur séparation. La nièce sauta au col de son oncle ; il attribua ces caresses au plaisir qu'elle avoit de le revoir si tôt, & il alloit lui rendre cinq ou six embrassades, lorsqu'un garçon Boulanger, mécontent des rigueurs de Babet, monta, & tirant à part M. Honoré, le mit au fait de la fragilité de Mlle Casuel. Oui, Monsieur, ajouta-t-il, j'ai vu, par le trou de la serrure le téméraire baigneur lui manquer trois ou quatre fois de respect. Le vieux Juré furieux, appelle de toutes ses forces l'heureux Félix, qui, ne se doutant de rien, se présente d'un air caressant ; M. Honoré & son garçon le saisissant au collet, le chargent de coups & d'invectives, & le traînent impitoyablement en bas. La craintive Babet arrive toute éplorée, demande grace ; on la soufflette ; elle crie à l'aide, au secours, au feu... Elle avoit raison, car son amant

étoit pour lors dans le four ; & sans l'activité des voisins qui le retirèrent , il étoit cuit ; heureusement il en fut quitte pour ne l'être qu'un peu.

Comme on l'avoit enfourné la tête devant , le feu ne lui avoit point endommagé les pieds ; il y parut bien par l'usage qu'il se mit à en faire en s'échappant & perçant à travers les gens du Guet que le tumulte avoit attirés. M. Honoré cria sur lui au voleur ; toute l'escouade le suit , en criant ; arrête , arrête ! Personne n'osoit , il avoit l'air d'un Diable à moitié rôti , sortant de l'Enfer ; on se rangeoit même pour l'éviter. La garde , le poursuivant jusqu'au bord de la rivière , croyoit enfin le tenir à cause de la barrière liquide qui s'opposoit à sa fuite ; mais le courageux Bélix s'élança à leurs yeux dans l'onde , & y trouva un refuge contre le feu & le feu. Le Guet ne jugeant pas à propos de rouiller ses armes , le vit , en enrageant , parvenir à l'autre bord , & s'en retourna heureusement chez M. Honoré ,

qui leur dit qu'ils courroient comme des fiacres, & que le Sergent méritoit d'être cassé.

Amour ! que tes faveurs ont souvent de suites funestes ! (cette pensée n'est pas neuve). La triste Baber, livrée aux horreurs de l'affront, n'osoit plus sortir ; tout le quartier savoit son aventure ; tourmentée d'ailleurs par l'absence & de fort malheureux de son amant, outragée chaque jour par les reproches amers de son oncle ; tout son espoir étoit le trépas ; (rien n'est moins gai que cette situation :) elle ne se voyoit pour toute compagnie qu'un petit chien, qu'elle avoit beaucoup aimé, mais qu'elle négligeoit si fort, que l'ayant laissé longtemps sans nourriture, il essaya un jour pour vivre de lui manger une main, & commença par lui mordre si vivement le doigt, qu'elle poussa un cri douloureux, auquel son oncle accourut. Le petit favori, au lieu de le flatter comme à l'ordinaire, s'attaqua sur lui en grinçant les dents. M. Hon-

ré, d'un coup de pied, le mit hors d'état d'en avoir jamais le dessein. Ce sévère Boulanger secourut la blessée avec un soin barbare, en disant que c'étoit une punition du ciel, & souhaitant de tout son cœur que la plaie fût dangereuse.

L'incorruptible Thésée ne fut pas mieux servi par Neptune (lorsqu'il lui adressa contre son fils le vœu le plus criminel & le plus indigne) que le fut l'inflexible Monore. A quelque temps de là, la malheureuse nièce rouloit les yeux, s'enfonçoit les ongles dans les fesses & se donnoit des coups de pieds dans le sein, en criant à qui l'approchoit, ôtez-vous, retirez-vous, je vous mordrai; ces mots prononcés avec fureur, avoient si bien l'air de ce qu'on appelle accès de rage, que c'étoit à qui n'avanceroit pas. On jugea par l'écume épaisse qui lui sortoit de la bouche, que c'étoit un effet de la morsure du feu Favori. On s'empara d'elle dans un bon moment pour la garotter & la conduire à la mer.

Si tant de malheurs à la fois accabloient cette pauvre infortunée, de son côté, le fugitif Félix réfugié à Pontoise, n'étoit pas à son aise : il étoit devenu moins beau narrateur & moins plaisant ; son minois disgracié par la brûlure, lui faisoit un tort considérable, tant la figure sied bien au métier ! Ayant vu faire à M. Tranchant quelque opération de chirurgie, il se mit dans la tête d'exercer le peu qu'il en savoit. Si quelqu'un de ceux qui l'occupaient, se plaignoit d'un mal de tête, Félix offroit de le trépaner à peu de frais ; nul n'étoit curieux de ce remède, quelque doux qu'il parût ; on se bornoit à le laisser le maître de tirer quelques palettes de sang ; mais ne sachant pas saigner, il se déclaroit ennemi des partisans de la lancette, & se tiroit adroitement du piège que lui tendoit son ignorance, en ordonnant, en place de saignée, une tisanne, composée de beaucoup de réglisse & de peu de chiendent, que le malade trouvoit excellente. Dans le nom-

bre de trois ou quatre malheureux qu'il médicamentoit, il s'en trouva un entiché de cette âcreté d'humeur, qui, s'épanchant en forme de petits grenats sur les mains & entre les doigts, cause un joli chatouillement, qui invite à se gratter avec une cuisante volupté. Le présomptueux Esculape entreprit de le tirer d'affaire; mais, soit que le mal fût contagieux, ou soit que Ste Reine, à qui ces sortes de cures appartiennent, voulût le punir d'aller sur ses brisées, loin de guérir son malade, Félix gagna lui-même la gale. Jamais gale ne fut plus déplacée, d'autant qu'il étoit obligé, par état, d'avoir les mains propres. Désespéré de cet accident, il s'avisa de mettre des gands & de savonner ainsi les visages; on le trouva fort mauvais; il eut beau protester que c'étoit depuis peu la mode à Paris; on l'envoya au diable, & on persista si fort à vouloir être rasé à la manière de Pontoise, c'est-à-dire, les mains nues, que Félix ne pouvant s'y résoudre,

perdit ses pratiques, & passa encore pour un homme entêté.

Privé des ressources manuelles, & la dernière opération manquée lui ayant fait perdre la confiance publique ; d'ailleurs dévoré par son amour qui le touchoit plus que tout le reste, il s'engagea, & à tout hazard, écrivit à sa chère Babet le dernier parti qu'il venoit de prendre. Elle étoit de retour de Dieppe, & avoit été plongée sept fois dans l'onde salée avec succès. Mais, si la mer guérit de la rage, elle ne peut rien sur celle de l'amour ; rien n'avoit éteint l'ardeur de la constante Babet ; elle étoit plongée journellement dans les plus sombres réflexions, elle étoit prête à exécuter tout ce que le dégoût de la vie peut conseiller, lorsque son oncle vint lui faire la lecture de la Lettre de Félix, qu'il avoit interceptée ; & , prenant de-là occasion de lui faire de belles, longues & pieuses remontrances, qu'elle écouta comme quelqu'un qui ne s'en soucioit gueres, il l'exhorta à

faire son profit de ce qu'il venoit de lui prêcher ? crois-moi, ajouta-t-il, ne pense plus à ce coquin ; te voilà soldat, renonce-y : va-t-en Dimanche à confesse, & sois à l'avenir plus sage ; j'oublierai le passé. Elle ne lui répondit pas un mot ; le grave sermonneur persuadé de l'efficacité de son sermon, la laissa penser aux moyens de rentrer dans la voie du salut. La silencieuse Babet n'aspirant qu'à la consolation de savoir où étoit son amant, & instruite de son prochain départ pour l'armée, ne balance pas entre la tristesse de rester avec son oncle, & le charme de suivre un amant adoré. Faire une petite pacotille, la convertir en argent, partir avec courage, arriver enfin à Pontoise, ne lui coûterent que six heures de temps. O pouvoir ! ô force des premières inclinations ; Babet court, demande, cherche, & trouve enfin son cher Félix ; il n'étoit plus joli, mais l'amour en étoit cause ; c'étoit, au contraire, un grain de bonnet pour les yeux de la tendre Ba-

bet. Rassemblez ici toutes les reconnoissances des Tragédies, des Comédies larmoyantes & des Romans, joignez-y, si vous voulez, tout ce que vous êtes capables de sentir en de pareils instans, je vous défie d'approcher de cent lieues des transports de leur ame; ils restèrent si long-tems serrés dans leurs mutuels embrassemens, & les larmes avoient coulé si abondamment de leurs yeux, étant visage contre visage, que les paupieres de Babet s'étoient collées à celles de Félix, de façon qu'on eut toutes les peines du monde à les détacher.

Les plaisirs tranquilles ne paroissent pas faits pour eux; Félix eut ordre, le surlendemain, de joindre le Régiment; Babet le suivit avec fermeté; le plaisir d'être ensemble leur rendit la route moins pénible & moins longue.

A leur arrivée, on incorpora le nouveau soldat; il fallut apprendre à faire l'exercice, monter la garde, fournir la chambre

de toutes les menues nécessités ; la sensible Babet l'aidoit dans cette dernière corvée. Les camarades de Félix trouvant sa maîtresse jolie, lui donnoient quelquefois de petits baisers, qui ne demandoient pas mieux que de caractériser l'insolence ; son sergent même la courtoisoit de près ; cette faveur insigne eût été, pour tout autre que Babet, un écueil contre lequel la fidélité auroit pû échouer ; mais elle n'y répondit que par les dédains les plus marqués. Le sergent vindicatif, après de vaines tentatives & des propositions aussi vaines, résolut de s'en venger par les voies de l'ignominie ; il surprit adroitement la montre du Lieutenant, & accusa Babet de ce larcin : envain elle s'en défendit ; ni les protestations de la probité, ni les larmes de l'innocence, ne la justifient. Son ennemi, chargé de visiter ses hardes & son linge, n'eut pas de peine à y glisser ce qu'il affectoit d'y chercher, & montrant le vol aux deux témoins qui l'assistèrent, il n'en fallut pas davantage pour

faire emprisonner la pauvre Babet. Son jugement fut bientôt rendu, & elle se vit condamnée à passer par les baguettes ; son amant même fut nommé pour être du nombre de ceux qui devoient faire cette injuste exécution. Figurez vous la douleur du triste Félix, lorsque celle qu'il chérissoit plus que lui-même & qu'il savoit n'être point coupable ; parut sur la place d'armes les mains liées, les épaules nues, & toute tremblante & éplorée d'un si cruel appareil. Elle passa enfin ; trente coups de verges à la première passade lui enleverent l'épiderme, & le sang se faisant place à travers les sillons que le supplice traçoit sur sa chair, laissoit voir le spectacle le plus touchant. Quel moment pour le malheureux Félix ! Le cruel sergent, ayant remarqué qu'il n'avoit point frappé comme les autres, lui appliqua plusieurs coups de canne ; le brave Félix, moins outré de cette injure que furieux des tourmens que sa maîtresse souffroit par la fausse accusation de ce malheureux, tira son épée,

& la lui plongeant dans le sein, vengea à la fois & son outrage & celui que l'on avoit la barbarie de faire à sa maîtresse.

Un malheur en entraîne toujours un autre; l'infortuné Félix fut conduit au cachot : le Conseil de guerre prononça soudain son arrêt, la potence fut bientôt dressée, & l'on devine aisément le reste de cet effroyable tableau, sur lequel je tire le rideau pour suivre les yeux de la désolée Babet. Trop instruite du sort qu'éprouvoit son cher Félix, & ne voulant point lui survivre, elle se précipita par sa fenêtre, qui, heureusement, n'étoit pas élevée; on courut à son secours. Le sergent, de son côté, prêt à expirer, découvrit au confesseur qui l'exhortoit, toute la noirceur de son action. Il dépêcha un exprès pour en instruire les Juges, qui, indignés d'un tel crime, ordonnèrent de couper la corde à laquelle étoit suspendu l'innocent Félix; &, par un hasard bien rare, il en étoit encore tems. Lui & sa maîtresse furent réhabilités; & peu de

tems après on les maria avec les biens que le sergent leur avoit légués en réparation d'honneur. Félix eut son congé pour rien, & même tous les Officiers contribuèrent à une quête générale qui les mit à leur aise ; ils retournerent chez M. Honoré, qui les reçut avec tendresse, & ils vécurent ensemble, unis & constans, jusqu'à la fin de leur vie.



P R O L O G U E

*QUI précédoit une Représentation
de l'Avare & de l'Oracle.*

Par M. FL.

UN ACTEUR.

UNE VIEILLE BOURGEOISE.

SA FILLE AÎNÉE.

SA FILLE CADETTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'ACTEUR.

**Vous me voyez au désespoir ;
Madame, en ce moment, une de nos Actrices
Vient de faire un faux pas au sortir des coulisses,
Et ne pourra jouer ce soir.**

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Quel contretems , ô Ciel ! comment allez-vous faire ?

L'ACTEUR.

Qui moi ? J'ai beau rêver, Madame , à cette affaire ,
Je ne sçais qu'un remède à nos communs malheurs.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Et c'est ?

L'ACTEUR.

D'éteindre les chandelles ,
Et renvoyer les Spectateurs.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'aventure est des plus cruelles :
Mais encore , Monsieur , dites-moi ;
De l'Actrice qui s'est blessée
Quel est le rôle ? Je prévoi
Qu'elle peut être remplacée.

L'ACTEUR.

Elle fait l'amoureuse.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Eh ! quoi !

L'amoureuse est son rôle ? Ah ! calmez vos
alarmes,

Nous en retrouverons quelqu'une ici, je
croi ;

De plus, considérez mes charmes,
Je m'offre à la doubler dans cet aimable
emploi,

Où chacun à l'envi doit me rendre les ar-
mes.

L'ACTEUR.

Qui, vous, la doubler !

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Oui, mon cher,

Je vous en donne ma parole ;

Sçavez-vous qu'à vingt ans, j'étois vrai-
ment l'idole

De tous les galans du bel air ?

L'ACTEUR (*à part.*)

Beste soit de la vieille folle !

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Quelle Pièce joue-t-on ?

L'ACTEUR.

Nous avons annoncé,
L'Avare du fameux Molière :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Ah ! fi, bon Dieu, quelle misère !

C'est un conte du temps passé

A réciter à ma grand-mère :

Que ne choisissez-vous dans nos Auteurs
nouveaux ?

Chez eux l'esprit est fin, la tournure est
aisée :

Molière, en tous ses vieux propos
De critique ou morale usée,

Ne vaut pas, selon ma pensée,
Le naturel de Marivaux,
Et l'enjouement de la Chaussée.

L' A C T E U R.

Je ne dispute point des goûts ni des talens ;
Chacun vaut son prix en son tems.
Mais n'apperçois-je pas vos filles ?

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Justement.

L' A C T E U R.

Elles sont bien faites & gentilles ;
En les voyant , je songe :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

A quoi ?

L' A C T E U R.

L'une des deux
Ne pourroit-elle pas remplacer notre Actrice ,
Et nous mettre en état d'exécuter nos jeux ?
Elles n'ont pas l'air trop novice.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Non, sans-doute, vous-même examinez cela.

S C E N E I I.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE, SES
DEUX FILLES.

L'ACTEUR A LA CADETTE.

APPROCHEZ, belle enfant... fort bien.. te-
nez-vous là ;
N'auriez-vous point quelque envie
De jouer la Comédie ?

LA CADETTE.

A dire vrai, Monsieur, j'en aurois le desir,
Si mes foibles talens n'y mettoient un obsta-
cle.

L'ACTEUR.

Quel rôle vous plairait ?

LA CADETTE *vivement*.

Lucinde dans l'Oracle.

L'ACTEUR.

Vous ne pouviez pas mieux choisir,

Et Lucinde est un personnage,
Qui sied aux belles de votre âge.

L A Ç A D E T T E.

Oh ! je vous réponds bien , que plus adroitement ,
Aucune autre, Monsieur, n'enchaînera Charmant.

L' A C T E U R.

Je le crois, & vous, (à l'Aînée) ma mignonne,
Quel rôle, dites-nous, seroit de votre choix ?

L' A Î N É E (sur le ton tragique) DE

Monsieur, si vous voulez, je jouerois Hermione ;

L' A C T E U R.

Ouida, c'est pour une autre fois ;
Aujourd'hui, bornez l'entreprise
A jouer le rôle d'Elise,
Vous le remplirez tout au mieux.

L' A Î N É E.

Je crains d'être sifflée, ou du moins critiquée,

L'ACTEUR.

Non, le public à de bons yeux,
Et je vous répond, moi, que vous serez
claquée.

L'AINÉE.

A ces conditions, volontiers je me rends;
Quiconque m'offre de l'encens,
Par mon endroit foible m'attaque.

LA CADETTE.

J'aime, ainsi que ma sœur, les applaudisse-
mens,
Et j'ai bien du plaisir, Messieurs, (*au Pu-
blic*) quand on me claque.



L'IMPROMPTU
SANS IMPROMPTU,

OU

LA PARADE BOURGEOISE,
DIVERTISSEMENT POUR RIRE,
MÊLÉ DE CHANT ET DE DANSES.

PERSONNAGES.

M. SUBTIL, *Gascon*, *Directeur d'une petite Troupe.*

JULIE, *Actrice.*

CHEVILLARD, *Poëte.*

BOIVIN, *Musicien.*

GRÉGOIRE, *Cordonnier ordinaire de la Troupe.*

CRISPIN.

UNE MARCHANDE DE MODES.

CASSANDRE.

ACTEURS & ACTRICES.

La Scène est sur le Théâtre même.

L'IMPROMPTU



L'IMPROMPTU

SANS IMPROMPTU.

SCENE PREMIERE.

CHEVILLARD , JULIE , ACTEURS &
ACTRICES.

*L'Orchestre joue un sommeil ; Chevillard
parôit à sa table , endormi très profondément.
On entend derriere le Théâtre plusieurs Ac-
teurs qui chantent en chœur :*

AIR : *Allons danser , &c.*

ALLONS Amis , c'est pour demain ;
Préparons la Fête nouvelle ,
Allons amis , c'est pour demain ;
Que de momens passés envain !

Ils paroissent.

JULIE seule , montrant le Poëte :

Une Muse à nos vœux rébelle ,
S'épuise en efforts superflus ;

Tome IV.

Q

Que les instans qu'elle a perdus
Soient reproduits par notre zèle.

Chœur.

Allons Amis, &c.

CHEVILLARD *se réveillant.*

Qui va là ?

J U L I E.

Fait-il jour ?

DEUX AUTRES ACTRICES.

Mon rôle, s'il vous plaît ;

Monsieur.

C H E V I L L A R D.

Il n'est pas fait.

U N A C T E U R.

Et le mien ?

C H E V I L L A R D.

Rien n'est prêt ;

U N A C T E U R.

A la veille ?

L E S A C T R I C E S.

Jamais nous ne pourrons apprendre ;

J U L I E.

Combien faut-il encore attendre ?

CHEVILLARD *frappant du pied.*

Tant qu'il faudra.

U N A C T E U R.

Sortons , c'est pour une autre fois.

CHEVILLARD *les contrefaisant.*

Et le mien , & le mien... Et saurez-vous le rendre ?

D E U X A C T R I C E S.

Donnez toujours , donnez , nous saurons.....

C H E V I L L A R D.

Je le crois ,

Oh ! j'aimerois autant les Comédiens de Bois.

J U L I E.

Entends-tu les douceurs ?

U N E A C T R I C E.

Oui la Muse est fort tendre.

Q ij

JULIE au Poète en s'en allant.

AIR : Du Vaudeville du Sorcier.

ADIEU , Monsieur , point de tristesse ,
Si l'on vous a vu sommeiller ;
Nous savons qu'au bord du Permesse ,
Il faut dormir pour travailler :
Vous dormiez ; quel heureux présage
Pour le Bouquet que l'on attend !
Rêvez tant , tant , &c.
Qu'à la fin voyant votre ouvrage ,
Nous puissions tous nous écrier ,
C'est un Sorcier , c'est un Sorcier.

Les Actrices s'en vont en répétant ce refrain & montrant le Poète au doigt.

SCÈNE II.

CHEVILLARD seul.

Ils se moquent de moi. Maudit engagement !

En trois jours une pièce , une pièce suivie ,
Où l'on chante , où l'allégorie
Amène un divertissement.

Ah ! pour consommer la folie ,
Que n'ai-je encor promis un Drame à sen-
timent !

O vanité , te voilà bien punie !

AIR De M. de la Borde ; *Vois-tu ces côteaux.*

Vous qui réglez sur l'Helicon ,

Déesse du sacré Vallon ,

Venez , & dans ma peine ,

Du feu de votre veine

Echauffez mes sens.

Sans vous nos efforts impuissans

Ne donnent que de vains accens ;

L'amitié vous appelle

Dans cet heureux séjour ,

Par des chants dignes d'elle

Fêtons ce beau jour.

Mais qu'ai-je fait ?

Pas un couplet ,

Et j'en ai mille à faire !

Toujours rêver ,

Sans rien trouver

Qui mérite de plaire !

Ah ! quel triste métier !

Oui , je me désespère.

Ah ! . . . Ah ! quel métier

Que celui de rimer.

Vous qui , &c.

Mais cela vient pourtant; l'heure fuit,
commençons.

La plume n'écrit pas. . . mettons-nous à notre
aise.

Quel air choisir ? *Chansons, Chansons,*
Trop commun. *Tôt, Tôt, Tôt,* trop fort.
la Bourbonnaise,

Fi donc. (*On joue l'air: chere Annete,*)
Passe pour celui-là.

Il rêve.

L'Amitié paroîtroit sur un trône de nues;
Les Graces à l'entour, les Graces demi-nues:
Bon.. mais qu'en ferons-nous ? ... ainsi qu'à
l'Opéra

Au Héros de ce jour la belle parlera.

Il rêve encore.

A merveille.

*Il feuillette son Dictionnaire & chante, et
s'adressant à celui que l'on fête.*

AIR : *Chere Annete, &c.*

C'EST moi-même qui te couronne
Dans ce jour consacré pour toi,
Un cercle aimable t'environne
Comme toi, fidèle à ma loi.

La gaité , la vive saillie
Suivent toujours ici tes pas.
J'y joins aujourd'hui la folie,
Et la raison ne s'en plaint pas. *bis.*

SCENE III.

CHEVILLARD , BOIVIN.

*Au moment où Chevillard chante le refrain
de cette Ariette , Boivin entre en habit galon-
né de Musique , & se joint à lui sans en être
vu.*

CHEVILLARD tournant la tête.

AH! c'est toi; mais quel bon vent t'amène?
Comme te voilà fait? Viens-tu faire une
scène?

BOIVIN.

Ma foi , mon cher ami , la gloire met en
train;
J'étois Fifre , je suis Musicien en forme ,
Pour en imposer mieux , j'ai pris un uni-
forme.

Q iv

C H E V I L L A R D.

Tu t'appelles toujours Boivin ?

B O I V I N.

Oui, c'est un nom de caractère.
Puisque je ne sers plus le Roi,
Chez de bons Citoyens je cherche de l'emp
ploi
En qualité de volontaire.
Vous êtes, m'a-t-on dit, amis de la gaité.
Et comédiens sans l'être.....

C H E V I L L A R D.

Oh ! c'est la vérité.

B O I V I N.

Eh bien ! présente-moi.

C H E V I L L A R D , *hésitant.*

Nous avons une fête.

B O I V I N.

J'en ferai.

C H E V I L L A R D.

Mais apprends que l'on s'est mis en tête
D'exiger un bouquet gai, délicat & fin ;
Pese ces mots, & c'est demain.

B O I V I N.

C'est juste ; mais pourtant... on se perd dans
les nues....
Tu fais des lieux communs les ressources
connues.

C H E V I L L A R D.

Vas, ce n'est pas ici qu'il faudroit s'y jouer ;
Plus l'objet est louable, & moins je fais
louer.

B O I V I N.

Tu chantaïs un refrain d'une tournure heu-
reuse,
Et les vers, quand tu veux, coulent si
promptement !

C H E V I L L A R D.

Pas tant, Pégase est retif diablement..

Q iv

Depuis hier ma cervelle se creuse !
Et notre Directeur !

B O I V I N.

Mais quel homme est-ce donc ?

C H E V I L L A R D.

Monsieur Subtil.

B O I V I N.

Oh ! oh ! soutient-t-il bien son nom ?

C H E V I L L A R D.

Pas trop , à dire vrai ; quoique de l'Aqui-
taine ,

On le prendroit pour un Gascon du Maine ;
Assez peu de génie ; il bredouille souvent
Et par fois son esprit est tout dans son ac-
cent

Du reste , il est bon Diable ;

B O I V I N.

Eh bien !

C H E V I L L A R D.

Mais il commande
C'est merveille.

B O I V I N.

Aujourd'hui, qu'est-ce qu'il te demande ?

C H E V I L L A R D.

Des Scènes, des Duo.

B O I V I N *fouillant dans sa poche.*

Parbleu j'ai là sur moi
Un morceau bien chantant, bien fait, bien..
c'est, je croi

Tout ce qu'il faut pout une fête.
En changeant quelques mots, si tu le veux....

C H E V I L L A R D *bas.*

Ma foi
Dans l'embarras.

B O I V I N.

Parle donc ; qui t'arrête ?

Q vj

CHEVILLARD *parcourant le papier.*

C'est que je vois....

B O I V I N.

Il est un art

De coudre proprement les morceaux de ha-
zard ;

Amène deux Grivois dans cette Comédie ;
D'ailleurs , jugeons l'effet.

C H E V I L L A R D.

Soit , chacun sa partie.

B O I V I N *prend une bouteille & chante ;*

D U O.

AIR du Maréchal : *le bon vin , &c.*

VERRE en main , près d'une aimable Hôtesse,
Que chacun s'empresse à la fêter ;
Aux plaisirs qui charment la jeunesse
Le bon vin peut encor ajouter.

C H E V I L L A R D.

Chantons , chantons , compere ,

B O I V I N.

Buyons , buyons , compere ,

C H E V I L L A R D.

Eh bien ! pour mieux lui plaire ,
Il faut boire & chanter.

(*Tous deux.*)

Il faut boire & chanter
Boire & chanter.

B O I V I N.

Ici joyeux comme au village ,
Du bon vieux tems nous conservons l'usage ;
Ailleurs , on baille quand on rit ,
Peu d'amitié , beaucoup d'esprit
Et le plaisir n'est que du bruit ;

C H E V I L L A R D.

Mais en ce lieu , compere ,

B O I V I N.

C'est une autre maniere.

(*Tous les deux.*)

Toujours bon vin & liberté.

C H E V I L L A R D.

Du patron je suis enchanté ,

B O I V I N.

De l'Hôtesse on est enchanté ,

(*Tous deux.*)

Buvons à leur santé.

CHEVILLARD.

C'est l'Hôte qui m'enchanté ,

BOIVIN.

L'Hôtesse est si charmante !

(*Tous deux.*)

Ah ! c'est un cœur , une bonté !

De tous deux jé suis enchanté ,

Buvons à leur santé.

SCENE IV.

M. SUTIL, BOIVIN, CHEVILLARD.

Ce premier entre au moment où les deux autres tiennent le verre à la main.

M. SUTIL.

Courage, M. Chévillard,
Vous travaillez fort bien quand je suis à
l'écart :

Ma Pièce , mes Couplets ! nous sommes à
la veille.

CHEVILLARD.

Ma Muse en ce moment

M. S U B T I L.

Caressoit la bouteille.

CHEVILLARD.

Vous aurez le tout dans l'instant.

Mon ami m'aidoit...

M. S U B T I L.

En buvant ?

CHEVILLARD.

Nous travaillons je vous assure.

M. S U B T I L.

Hé donc, quel est Monsieur, avec sa bigar-
rure,

B O I V I N.

A R I E T T E.

AIR du Maréchal : *Oui je suis, &c.*

QUI je suis ?

Un Maître de Musique.

Du tendre & du comique

J'en fais faire à tout prix ;

Oui je suis
 Grand Maître de Musique, &c.
 Mon fertile génie
 Suit l'objet & toujours se varie ;
 Pour les Amans
 Mes airs sont lents
 Et languissans ;
 Quand la gaité m'appelle,
 Je suis léger comme elle ;
 On voit grace à mes chants
 Et papas & mamans
 Soudain entrer en danse ,
 Tralla , la , la , la , &c.

Chacun suit la cadence ;
 Bref pour l'art musical
 Boivin n'a point d'égal. *Fin.*
 Quand la gaité m'appelle ,
 Les papas , les mamans
 Soudain d'entrer en danse ,
 Tralla , la , la , la , &c. &c.

M. S U B T I L *à part.*

J'ai fort peu de chanteurs, s'il vouloit s'en-
 rôler,
 (*haut.*) Pardon , M. Boivin , j'aurois dû
 dès l'entrée
 Reconnoître votre art du moins à sa livrée ;

Voulez-vous , pour tout réparer ,
Entrer dans notre compagnie ?

B O I V I N.

Vous êtes pris au mot , je suis de la partie ;

M. S U B T I L.

Venez , Monsieur , raisonner un moment ;
Comme j'é payé bien , j'é veux de l'escellent ,
Sur-tout dé la musique vive
Et qui soit tendre... allons dé l'imagina-
tive.

C H E V I L L A R D *bas.*

Nous en avons besoin.

M. S U B T I L.

Vous , M. Chevillard ,
Songès.....

C H E V I L L A R D.

Ils sortent.

Comptez sur moi , dans une heure
au plus tard ,
Tout sera fait.... Il faut pourtant tenir pa-
role,

Il sort.

SCÈNE V.

JULIE *entrant d'un autre côté lorsque l'on voit encore le Poëte.*

Monsieur ! Il court encor , c'en est fait de mon rôle.

A la fin , chacun pour le sien
Jouera , quoiqu'il enrage , une Scène muette.
Si je pouvois , au défaut du poëte ,
Arranger quelque farce. Eh ! bien ,
Le tribut sera court , mais peu vaut mieux
que rien.

AIR de Mondonville, *Printems dans nos, &c.*

Quoi pour te rendre hommage ,
Douce & rendre amitié ,
Faut-il que ton langage
Soit toujours oublié ? *Fin.*

Au lieu de gaité
Ce n'est qu'un pompeux étalage ,
Au lieu de gaité ,
Ce n'est qu'un plaisir emprunté.
Quoi ! &c.

S C E N E V I.

JULIE , CHEVILLARD *revenant avec une douzaine de Volumes.*

C H E V I L L A R D .

C'EST vous encor , Mademoiselle ;
Rien n'est prêt.

J U L I E .

Je le crois , on connoît votre zèle ;

C H E V I L L A R D .

Ici l'on aime bien à me contrarier.

J U L I E .

Mais vous le méritez ; allez , Monsieur ,
vous êtes.....

C H E V I L L A R D *vivement.*

Ehqu'est ce que je suis ?

J U L I E .

Le plus lent des Poëtes
Et le plus étourdi ; regardez ce papier.

C H E V I L L A R D.

Vraiment, c'est un morceau de ma sixième
scène,
Je l'avois égaré ; qu'il m'a coûté de peine !

J U L I E.

Je l'ai pourtant trouvé, ce chef-d'œuvre,
en un coin.
Si vous gardez le reste avec le même soin,
D'avance, par lambeaux, nous apprendrons
la Pièce.

C H E V I L L A R D.

On ne peut se moquer avec plus de finesse,
Puisque vous connoissez déjà ce rôle-ci,
Voyons, nous sommes seuls....

J U L I E.

Mais il n'est pas fini.

C H E V I L L A R D.

Qu'importe ?... tous les Dieux prennent part
à la Fête :
D'un air simple & soumis la sœur du tendre
Amour

Au Dieu des vers vient présenter requête ;
Elle veut un bouquet digne de ce beau jour ;
Phébus répond en Dieu , mais en Dieu fort
hoanête ;

Vous allez voir ; chacun aura son tour.
Je suis pour un moment le maître du Parnasse.

J U L I E.

Pour un moment !

C H E V I L L A R D.

Eh ! oui , voilà ma lyre : vous ,
De l'amitié prenez la place ,
C'est votre rôle ; allons , commencez d'un
air doux ,

J U L I E.

AIR : *Votre cœur aimable Aurore.*

DIEU puissant dont le génie
Inspire les plus beaux vers ,

*Ici elle éclate de rire , veut recommencer
aux signes de Chevillard , & rit encore plus
en s'écriant :*

Chevillard Apollon !

C H E V I L L A R D.

Encor !

J U L I E.

Point de colère,

Tenez , je vous chanterai mieux
Des vers faits sur quelqu'un qu'on dit votre
confrere.

AIR : *Un Tonnellier vieux & jaloux.*

DAMON entreprit un bouquet
Et promit tout , suivant l'usage ,
Mais en badinant il perdit
Son teins & même son ouvrage :
On se lassoit d'attendre envain ,
Et quelqu'un lui dit à la fin ;
Travaillez , travaillez M. Damon, } *Refrain.*
Ou cherchez un autre Helicon.

CHEVILLARD répète ce premier Refrain.

S E C O N D C O U P L E T.

Damon d'abord n'entendit pas
Et l'avis ne le toucha guère ,
La Fête vint , quel embarras !
Tout lui restoit encor à faire ;

A ses dépens on s'amusa,
En riant on lui répéta :
Travaillez , travaillez M. Damon ,
Mais cherchez un autre Hélicon.

Vous ne dites plus mor.

CHEVILLARD *d'un air occupé.*
Madame , au nom des Dieux ,
Un moment.

JULIE *à demi-voix.*
Sa Muse est piquée.

CHEVILLARD *toujours rêvant.*
Je la tiens.... Non , elle m'est échappée.

JULIE.
Mettez des points , ils font d'un grand
secours.

CHEVILLARD.
Eh ! quoi m'interrompre toujours ?
La Critique est aisée.....

JULIE *en sortant.*
Et l'art est difficile.

SCENE VII.

CHEVILLARD, CRISPIN.

CHEVILLARD *seul.*

JE ne le sens que trop ; l'esprit le plus fertile....

Crispin !

CRISPIN *dans la Couliſſe.*

Monſieur !

CHEVILLARD *à l'arrivée de Crispin.*

Va-t-en chez le Décorateur....

Crispin court aſſi-tôt.

Où vas-tu ?

CRISPIN.

Chez le Peintre.

CHEVILLARD.

Et que dire ?

CRISPIN.

Monſieur ;
Je

Je lui dirai.... qu'il recommence
Encore, n'est-ce pas ?

C H E V I L L A R D.

Tu veux railler, je pense,
Il écrit un billet.

Tiens, porte vite... Non.

Regardant dans un de ces livres,
Ce petit couplet là

N'iroit point mal.

C R I S P I N *s'approchant sous son nez.*

Monsieur, faut-il que...

C H E V I L L A R D.

Te voilà,

Crispin s'enfuit.

Maraut. Il pourra faire rire,
Personne n'en fait rien, mettons-le sans
mot dire.



S C E N E V I I I.

CHEVILLARD, M^{re} GRÉGOIRE.

Ce dernier est un peu pris de vin ; il arrive portant sous son bras un gros paquet de souliers neufs, qu'il laisse tomber derrière Chevillard, au moment où celui-ci finit son dernier vers.

CHEVILLARD étonné.

QUEST-CE ENCORE ?

G R É G O I R E.

Serviceur, Monsieur,
Et compagnie; ici je viens en diligence....

C H E V I L L A R D.

Je vois bien que tu viens.

G R É G O I R E.

Faire à chaque danseur
L'essai de ces souliers, par rapport à la
danse.

CHEVILLARD *prenant ses papiers pour s'en aller.*

Peste soit du manant qui vient me faire peur.
Il sort avec dépit.

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE *seul, lentement.*

MANANT ! ... vas , reviens-y .. bon ! c'est
une bouteille.

Il a laissé sans y songer

Cette liqueur douce & vermeille ,

Il faut sur elle nous venger.

Il goûte le vin pendant la ritournelle.

A R I E T T E.

Tant qu'il me reste. Des deux Chasseurs.

SANS la bouteille

Je suis chagrin ,

Mais le jus de la treille

Me rend mon air serein :

Pour Grégoire ,

Rire & boire ,

R ij

C'est le plus heureux destin, *bis.*
 Quand Margot m'impatiente
 Je fais braver son courroux
 Par ces glougloux, par ces glougloux ;
 Si votre femme est méchante ,
 C'est le secret le plus doux. *bis.*

Quand Margot , &c.

Son ordinaire est bon , c'eût été bien dom
 mage

Qu'il eût tâté lui seul de ce breuvage.

SCENE X.

GREGOIRE , UNE MARCHANDE DE
 MODES,

*Cette dernière porte une corbeille remplie
 de rubans & de fleurs.*

LA MARCHANDE.

A R I E T T E.

Me promenant , &c. Du Peintre amoureux.

M O N cher Monsieur , que voulez-vous ?
 J'ai des rubans dans tous les goûts ,
 Que voulez-vous ? *bis.*

ii 8.

Parlez, Monsieur, décidez-vous,
Mon cher Monsieur, que voulez-vous?

GREGOIRE *à part.*

On me prend pour le maître, ayons un certain ton.

LA MARCHANDE *continuant l'Ariette.*

On me dit vite, vite, vite,
Bonnement j'accours;
Et pourquoi? Qui vous excite
À me jouer de ces tours?
Et mes bouquets,
Ils sont si frais,
Dites, Monsieur, en voulez-vous?
J'ai des rubans dans tous les goûts.
Couleur ravissante,
Forme élégante,
Je puis vous offrir
De tout à choisir. *bis.*

Prenez cela,
Il vous plaira,
Ce bouquet là,
Au mieux fera :
Mon cher Monsieur, décidez-vous,
Ah ! ah ! décidez-vous,
Que voulez-vous. *bis.*

R iij

Enfin , Monsieur , que voulez-vous ,
Décidez-vous.

(*A Gregoire.*) Etes-vous sourd , Monsieur ,
êtes-vous muet ?

GREGOIRE *qui a paru peu écouter pendant
l'Ariette.*

Non.

L A M A R C H A N D E.

A la fin on parle peut-être ;

G R E G O I R E *tranquillement.*

Je ne suis pas de la maison.

L A M A R C H A N D E.

Que ne le disiez-vous ?

G R E G O I R E.

Tenez , voici le maître.



SCÈNE XI.

GREGOIRE, LA MARCHANDE DE MODES,
M. SUBTIL, CRISPIN.

LA MARCHANDE & GREGOIRE à M. SUBTIL.

MAIS, Monsieur, venez donc,

M. S U B T I L.

Là, là, point de courroux,
Les soins de mon emploi... la veille d'une
fête

On a mille embarras.

C R I S P I N.

Nous en pardons la tête.

M. S U B T I L

Mons Crispin.

C R I S P I N.

Monsieur.

M. S U B T I L.

Laissez-nous,

R iv

(*à la Marchande.*) Il me faut des rubans
bleus & couleur de rose,
Vingt aunes de chacun.

LA MARCHANDE.

Voulez-vous autre chose?

M. S U B T I L.

Qu'est-ce que je vois là dans le fond du panier?

LA MARCHANDE.

Des sifflets d'enfans.

M. S U B T I L.

Oh ! pour cause
Je les prend tous jusqu'au dernier ;
Avec eux aisément vous pourriez vous venger.

LA MARCHANDE *secouant la tête.*

AIR : *Du Vaudeville des Chasseurs.*

CRÉYEZ-MOI, si j'étois moins bonne,
Je pourrois bien siffler sans eux ;
Mais de bon cœur je vous pardonne,
Graces à l'objet de vos jeux.

Ne craignez rien de ma coïère,
Du zèle on doit louer l'effort,
Mais que d'essais ont eu le sort
Du pot au lait versé par terre? *bis.*

C R I S P I N.

(*Bas.*) L'avis ne vient pas mal; (*haut.*) à
vous M^{re} Gregoire,
C'est votre tour maintenant.

M. S U B T I L.

Pardonnez-vous aussi?

G R E G O I R E.

J'ai bien de quor vraiment.

AIR: *R'li, R'lan.*

J'APPORTOIS ici mes ouvrages,
Vous voyez, assez proprement;
V'là que votre Rimeur à gages
Vient m'apostropher de manant;
Mais palfangué qu'il y revienne,
Je vous l'équipe poliment,

R'li, r'lan,

R'lan tan plan,

Je vous le mene',

R'lan tan plan,

Tambour battant.

R v

CRISPIN *avec emphase.*

Pour cette fois d'une action si noire,
Votre cœur généreux perdra donc la mé-
moire ?

GREGOIRE.

Oui, j'ai sçu me venger aux dépens du Ri-
meur.

M. SUBTIL.

Vous venger ! & comment ?

GREGOIRE.

En buvant sa bouteille ;
(Tous.) Bon. C'est le punir à merveille.

M. SUBTIL.

Et par son foible.

LA MARCHANDE.

Adieu Monsieur.

GREGOIRE *prenant la Marchande sous le
bras & la ramenant sur le Théâtre.*

D U O.

ALLONS chanter,
Boire & sauter,
Faire tapage ;

Oui, oui,
Pour moi c'est aussi
Fête aujourd'hui.
Boire, } est tout mon ouvrage.
Rire, }
Allons chanter, &c.

Ils sortent ensemble en chantant.

SCÈNE XII.

M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout le monde n'est pas d'une aussi douce
humeur,

Oh! si vous aviez vu, j'en ai encore de rire,
Les mines du décorateur;

Toujours recommencer!

M. SUBTIL.

Comment! que veux-tu dire?
Recommencer?

CRISPIN.

Eh! oui, Monsieur;

R. vj.

Voici le septième voyage
 Que je fais chez le Peintre ; oh ! de bon cœur
 j'enrage ,
 Hier il falloit faire un temple de Momus ,
 Ce matin , l'amitié des jeux environnée ;
 Tantôt ce seront les vertus.
 Je gage qu'en changeant toujours ainsi
 d'idée ,
 Nous le verrons finir en vrai fils d'Apollon ,
 Par la chute de Phaëton.

M. S U B T I L.

Il faut que du succès la Muse soit certaine ;
 J'ai cent fois trop de tems , vient-il de dire
 encor.

C R I S P I N.

Cent fois ! le terme est bon , ces Messieurs
 l'aiment fort ,
 Ils ont l'art de tout voir par mille ou par
 centaine ,
 Excepté les écus , pourtant.

M. S U B T I L.

Ah ! trêve de plaisanterie ,

Va chercher Chevillard, mais parle doucement,
C'est à moi qu'il convient d'imposer au génie.

C R I S P I N.

Je le fais ; *à part en s'en allant.*
Malgré nos apprêts,
Nous n'aurons, j'en suis sûr, que les rubans
de prêts.

Il sort.

SCENE XIII.

M. SUBTIL, CHEVILLARD.

Ce dernier paroît à la fenêtre d'un Magasin, où il s'est retiré pour travailler ; il n'est point vu de M. Subtil & l'écoute sans dire mot.

M. SUBTIL *se croyant seul.*

Si j'avois pourtant moins de tête,
Où diable en seroit-on ? que deviendrait la fête ?

Un valet trop vif, trop ardent ;

Un poète trop négligent , .

Ah ! que n'ai-je essayé moi-même !

Eh ! oui, je le pouvois ; faut-il un soin extrême ?

Quand on a de l'esprit, qu'on fait faire un portrait,

Paris, à chaque instant, vous offre un nouveau trait ;

Je passerois tout le monde en revue ;

Abbés, Robins, Marquis, chacun s'y trouverait.

CHEVILLARD *à part.*

Le tout, à propos d'un bouquet ;

Ah ! ah ! *Il rit.*

M. S U B T I L.

Qui rit ainsi ? (*Chevillard redouble.*)

Cette voix m'est connue.

M. Subtil regarde de tous côtés.

CHEVILLARD.

Ici, Monsieur, levez la vue,

Il ne voit pas ; ah ! ah !

M. SUBTIL *regardant toujours.*

Je suis las de ces ris
A la fin , *appercevant Chevillard* , quoi ! c'est
vous ! eh ! sandis , quelle place
Avez-vous choisi là ?

CHEVILLARD.

Je suis sur le Parnasse.

M. SUBTIL.

Tant mieux.

CHEVILLARD.

J'entendois tout.

M. SUBTIL.

Tant pis.

CHEVILLARD.

Pourquoi donc des sifflets cette frayeur soudaine ?

Moi j'ose les braver.

M. SUBTIL.

Vous le pouvez sans peine ;
Auteur qui ne fait rien ne craint point d'en-
nemis.

C H E V I L L A R D.

Qui ne fait rien ? Monsieur , ma Pièce
avance

Bien plus que vous ne le croyez.

Il disparoît.

S C E N E X I V.

M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN *d'un ton tragique.*

Monsieur , je cherche envain , & mes
soins pressés....

M. S U B T I L.

Je viens de lui parler.

C R I S P I N.

Ah ! Monsieur , plus j'y pense,
Plus, tout ce que je vois retrace à mon esprit
Le songe trop affreux que j'ai vu cette
nuit.

M. S U B T I L.

Baste ! un rêve est un rêve , autrement , un
 mensonge ,
Et dans nos embarras , qu'ai je besoin d'un
 songe ?

C R I S P I N.

Le songe vient des Dieux , Seigneur , & non
 Héros ,
Voyez tous nos auteurs , rêvent tous....

M. S U B T I L.

A propos.

C R I S P I N.

De grace , écoutez-moi ; les vents étoient
 paisibles ,
Et l'on n'entendoit point leurs sifflemens
 horribles ,
Quand , tout plein du bouquet qui n'est pas
 commencé ,
Je me suis mis au lit , très-las , très-harassé.
Déjà le Dieu Morphée , avec sa main légère ,
Frottoit de ses pavors ma tremblante pau-
 pière ,

Je m'endors ; tout-à-coup , ô désastre im-
prévu !

Autour de moi j'entends un sifflement aigu ,
Je regarde ; à mes yeux , tandis que je con-
temple ,

S'ouvre un vaste salon qui me parut un tem-
ple ;

Une femme y régnoit ; quelle femme , Sei-
gneur !

Ce n'étoit point ce ton , ce sourire flatteur... :

Il regarde à ces mots l'Assemblée.

Bizarre composé d'Abbés , de Mousquetai-
res ,

Elle avoit à la fois leurs divers caractères ,

La langue d'un dévôt , la griffe du lion ;

Pour tout dire en un mot , la cabale est son
nom :

Sur son front , je l'ai lu ; quelque main infer-
nale.

Avoit , en traits de feu , mis l'annonce fa-
tale ;

Je recule , elle rit , mais d'un souris mo-
queur ,

Rien ne sera fini , dit-elle , ton Rimeur.....

M. S U B T I L *l'interrompant.*

Et toi , finiras-tu ton récit , ta chimère ?

C R I S P I N .

Quoi ! vous m'interrompez au seul point
nécessaire ?

Chevillard s'approchoit & d'un air assez
doux ;

Déesse , qu'ai-je fait pour mériter vos coups ?
Je suis jeune , attendez qu'Emule de Cor-
neille ,

Je donne sur la Scène une heureuse mer-
veille ;

Non , reprit la Déesse , on t'a vu me bra-
ver ,

Meurs impie . . . à ces mots qu'elle vient
d'achever ,

S'armant de gros sifflets une troupe fidèle ,
Fond sur le pauvre auteur ; le malheureux
chancele ,

Et dissous à l'instant , dans l'air s'évanouit ,
Au lever du soleil ainsi l'ombre s'enfuit .

Vous voyez donc , Seigneur .

M. S U B T I L.

Laiſſé cé ton tragique,
Et né mé bercé plus d'un rêve fait débout.

C R I S P I N.

Il eſt comme tous ceux que l'on trouve par
tout.

Mais, puisque vous n'aimez, Monsieur, que
le comique,

Vous allez en avoir, j'ai retenu là bas
Un être aſſez plaſant; c'eſt quelque mardi
gras,

Que pour la fête on vous envoie,
Il monte, oui, c'eſt lui,

M. S U B T I L *à part.*

Pourvu qu'il n'aïlle pas
Accroître encor notre embarras.



SCENE XV.

LE PERE CASSANDRE, M. SUBTIL,
CRISPIN, CHEVILLARD.

*Ce dernier est à la fenêtre de son Magasin,
où il se tient sans dire-mot.*

CASSANDRE.

Je suis dans la gaité de ma plus grande joie.

AIR : *L'avez-vous vu.*

Dès en entrant dans cet endroç

On z'hume un air de fête,

C'est z'un goût, rien que ce fumet.

Vous réveille la tête ;

Gentils minois ;

Ah ! je vous vois ;

Que ce tableau

Me semble beau !

Lieux fortunés,

Que j'eus bon nés

D'entrer dans cette affaire.

Ah ! je rirai ,

Ah ! j'en dirai

Moi qui fis un comper ;

Dame , voyez-vous comme a dit
 Quéqu'un qui fut un grand esprit ,
 Bon cabaret
 Sans vin clairer
 N'a pas , n'a pas besoin d'enseigne ,
 Car , c'est le plaisir qui z'y régne.
 Drès en , &c.

M. SUBTIL à CRISPIN.

Le bonhomme vient radoter.

CRISPIN.

A vous dire le vrai , c'est , je crois , tout son
 rôle.

CHEVILLARD à part.

Un Acteur de parade... ah ! l'aventure est
 drôle.

M. SUBTIL à CASSANDRE.

Que cherchez-vous , bonhomme ?

CHEVILLARD à part.

Il faut en profiter ;
 Il me vient une idée.

M. S U B T I L.

Enfin peut-on apprendre
Quel sujet vous amène ?

C R I S P I N *à part.*

Il est original.

C A S S A N D R E.

Pour vous le faire court , je suis M. Cas-
sandre ,
Notable s'il en fut , allié du beau Liandre
De pere en fils ; mon oncle est fils d'un Car-
poral ,
Qui fut Sergent z'en pied dans le Gué z'à che-
val.

M. S U B T I L.

Au fait , à quoi nous sert ici votre alliance ?

C A S S A N D R E.

Sauf le respect d'l'obéissance ,
Je serois fortuné d'un bonheur bien heu-
reux ,
Si vous me donniez place en ce troupeau fa-
meux ,
Qui joue ici la comédie ,

CRISPIN *riant.*

Vous ! & vous jouez !

CASSANDRE.

Tout z'Opera , Tragédie ;

Vous allez voir ,

*Il met à son bonnet une plume de dinde en
guise de pannache.*

M. S U B T I L.

Voyons ; suis-jé donc à présent

Pour les rôles de confident ?

Dès qu'il en faut faire un , chacun me le des-
tine...

CRISPIN à M. S U B T I L.

Ces rôles là , Monsieur , ménagent la poi-
trine.

CASSANDRE.

Or sus , pour revenir , moi je suis un z'Hé-
ros ,

Qui , n'ayant bien couruz & par monts &
par vaux ,

Retrouve

Retrouve enfin sa Zirfabelle.

Après quelques tendres propos ;

Elle , en fille bien née , à l'instant qu'il l'appelle ,

Fuit sans faire semblant ; il lui chante deux mots :

Vous , faites , s'il vous plaît , mon aimable cruelle.

CRISPIN, *bas à M. Subtil.*

Monsieur , profitons-en pour nous enfuir comme elle.

CASSANDRE.

AIR : Paisibles bois.

DANS les forêts guidé par tes beaux yeux ,
Je t'ai cherché long tems, z'adorable inhumaine.
Si tuz'es sensible à mes feux ,
Je n'aurai pas perdu ma peine.

M. Subtil & Crispin se retirent peu-à-peu.

CASSANDRE, *continuant son Ariette.*

Z'éh ! quoi tu me fuis donc ? mais tu n'y penses pas ,
Objet cruel & doux , étoupe de ma flamme ,

Je vais me pâmer sur tes pas :

Tome IV.

S

Et monz'argent & l'honneur d'être Dame,
Pour toi , ma toute belle , auroient-ils peu d'appas ?
Ab ! fais crêver ces yeux qui font tant de fracas ;
Ou permets à mon cœur de régner sur ton ame.

SCENE XVI.

CASSANDRE , CHEVILLARD ,
déguisé en Gilles , qui s'élance de la coulisse sur les épaules de Cassandre , quand celui-ci prolonge la cadence du mot ame.

GILLES.

NE vous pâmez donc pas , feu not'Maître ?

CASSANDRE , *transporté.*

Est-ce toi ,
Ma charmante : réponds ? est-ce toi ?

GILLES , *criant de toutes ses forces.*

Non , c'est moi.

CASSANDRE.

Ce coquin m'interrompt roujeurs dans mon
emploi ,

Je montre comme on chante en une tragédie.

G I L L E S.

Fi ! que c'étoit donc beau ! c'est pis qu'un
comédie.

C A S S A N D R E.

Qu'est-c'que ç'a faiz'à toi ?

G I L L E S.

Mort non pas de ma vie ;
Qu'est' que ç'a fait à moi , qui du depuis
six ans
Vous fers gratis sans en avoir envie.

C A S S A N D R E.

Ah ! monz'ami , tu fais , tes gages ont
couru.

G I L L E S.

Ils ont couru si fort , que je n'ai jamais pu
Les attraper ; enfin je suis trop las d'attendre ,
Et je viens en douceur vous forcer de les
rendre.

S ij

CASSANDRE *prenant ses lunettes , après un jeu muet*

Mais pus je te regarde , & pus je t'apperçois!

G I L L E S.

Le gros forcier !

C A S S A N D R E.

Je te trouve un minois
Avec un certain air de physionomie,
Que je ne vis jamais du vivant de ma vie.

G I L L E S.

Queux pot pourri que ç'a ! vous faites
l'oublicieux ,
A l'envers de l'endroit d'un de vos servi-
teurs ,
Vieux singe , vieux zigzag , l' pus ingrat
d' la terre.

C A S S A N D R E.

Paix , t'es , Gilles , vraiment , jovial à l'or-
dinaire ;

Mais je ne te dois rien.

G I L L E S.

Ce rien-là , c'est beaucoup!

C A S S A N D R E.

Non.

G I L L E S.

Si.

C A S S A N D R E.

Non.

G I L L E S.

Si.

C A S S A N D R E.

Non.

G I L L E S.

Si.

C A S S A N D R E.

Non, non encore un coup.
(*Il le frappe.*)

Tiens, voilà ton paiement que Jérôme
t'envoie.

(*Il redouble.*)

G I L L E S.

Vos écus sont de poids, not'Maitre, est-
ce là tout ?

(*Il crie.*)

Aïe compte - vous donc sur moi battre
monnoie.

S ii j

(*Ils crient , & font ensemble beaucoup de bruit.*)

S C E N E X V I I .

CASSANDRE , GILLES , GREGOIRE .

G R E G O I R E , *ivre.*

A R I E T T E . *

Paix-là , morbleu , quel vacarme !

De ce fracas

De vos débats ,

On prend l'alarme :

Où , où , Messieurs , vous vous taisez ,

Où morbleu vous sortirez ;

Faut-il crier au Commissaire ,

Au Guet , au Guet , au Commissaire ;

Dans une demeure étrangère

Vient-on jamais

Troubler la paix ?

Veut-on se taire ?

* La Musique de cette Ariette , qui est du célèbre M. Gr. se trouvera aux adresses ordinaires , ainsi que le Duo de la page 394 & celui de la fin.

S iv

Craignez l'effet de ma colère....

(*Il prend son tire-pied.*)

Non , non , je ne suis pas méchant ,

Et je vous dis tout doucement.

Paix-là , &c.

SCENE XVIII.
LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
M. SUBTIL, CRISPIN.

CRISPIN.

PESTE soit du vieux fou !

M. S U B T I L.

Dieu mé damne , ils sont trois ;

à Grégoire.

Qué voulez-vous encor ?

G R E G O I R E , *ivre.*

Dame , notre Bourgeois ,
Comme au jour d'aujourd'hui c'est un jour
où l'on chomme
J' faisons pour vous aider la police cheux
vous.

Il crie très-haut.

Je n'aime pas le bruit.

M. S U B T I L.

Tout s'unit contre nous.

CASSANDRE, *se jetant aux pieds de M.*
Subtil.

Excusez nous mon Gentizhomme.

G I L L E S.

Oui, c'est moi, zét ce jeune homme
Qui jasons d'affaires tout bas ;
Jugez nous, s'il vous plaît : vieux magot,
tu pairas.

*Il saute au col de Cassandre, & recommence
le bruit.*

M. S U B T I L.

Des injures ! vous n'êtes pas
Dans uné salé d'Audience.

GREGOIRE, *montrant l'endroit où il a pris
la bouteille.*

La buvette étoit-là.

C R I S P I N, *d'un ton d'Huissier.*
Silence.

M. S U B T I L.

Montrés-nous vite les talons.

GILLES, *se jetant aux pieds de M. Subtil.*

O mon Maître, ô mon Juge !

M'S U B T I L.

Arrangez cette affaire,

Craignez au moins le Commissaire,

Il vient au moindre bruit ; allons,

Il demeure à deux pas....

C R I S P I N.

La Justice est ardente.

C A S S A N D R E.

Queux quatretems ! il faut que mon corps
ait marché

Sur une étoile bien méchante.

A part.

Tâchons du moins d'en avoir bon marché.

A Gilles.

Comptons, or ça, coquin, avance ;
Viendras-tu ? sur quel pied étois-tu ?

G I L L E S, *se relevant.*

Sur tous deux.

S V

CASSANDRE.

Ce n'est pas ça ; pour récompense ,
Qu'est-c' que je te donnois ?

GILLES.

Rien.

CASSANDRE.

Quoi ?

GILLES.

Rien.

CASSANDRE.

Parle micux ;

Qu'est-c' que je t'ai promis ?

GILLES.

Dix sols par an , not'maître ;
En six ans , c'est....

CASSANDRE.

C'est , c'est.... nous allons voir.
Tonz'habitz'est tout blanc , voici du char-
bon noir :
Viens ça , tiens-toi bien droit.

57

GILLES.

Vous m'chatouillez, vieux rcître,
Aie, aie. *Il crie.*

CASSANDRE.

Tout est fait; tiens prends, chien de
voleur.

M. S U B T I L, *souriant.*

Sandis, faut-il donc que jé rie,
Sans en avoir la moindre envie!
Jé mé lasse, à vous parler net,
D'opiner toujours du bonnet.

GILLES, *qui, pendant ce tems a compté
ce qui est dans la tirelire, crie de toutes
ses forces.*

A la gardez' au guet.

CASSANDRE.

La somme est assez forte..
Trente sols! je m'en vais trouver mon
Procureur.

GILLES, *criant encore plus fort.*

Au voleur, au voleur.

CASSANDRE, *effraie.*

Une figure humaine a marché vers la porte ;
Elle est en robe !

Tous , d'un ton différent.

O ciel !

GREGOIRE.

On chante en pareil cas.

CRISPIN.

C'est le secret reçu sortir d'embarras.

GREGOIRE chante pendant , que Gilles
entraîne Cassandre , & le fait danser en rond
avec les autres.

Contredanse de la Pierrefitoise.

COURTE vite prenez le patron ,
Qu'avec nous il danse un cotillon ,
Allons vite venez donc , patron ,
Venez donc , point de façon ,
Bon.

CASSANDRE *continuant.*
Messieurs , laissez moi , laissez moi donc.

Tous continuant.

Nun ,
Tu nous suivras ,
Tu danseras ,
Tu sauteras ,
Courons vite , venez donc , patron ;
Comme nous dansez en rond ,
Bon .

SCENE XIX.

LES PRECEDENS,

BOIVIN, *en Commissaire*, & JULIE *en homme*, *faisant le Clerc du Commissaire.*

A son arrivée, Cassandre & Gilles tombent de frayeur.

LE COMMISSAIRE.

QUI fait du bruit céans ?

M. S U B T I L.

Personne, je vous jure.

LE COMMISSAIRE.

Ouais ! il vaudroit bien mieux confesser le délit.

GREGOIRE, *balbutiant avec un air de conséquence.*

Ce n'étoit rien, je vous assure ;
Je m'appelle Grégoire, & c'est par aventure...

LE COMMISSAIRE, *sans l'écouter.*
On croit au voleur, on s'est battu.

M. SUTIL.

Ce bruit
N'étoit qu'un jeu.

LE COMMISSAIRE.

Comment !

GILLES, *chantant.*

Oui, robin turelure.

LE COMMISSAIRE, *gravement.*

Sachez que pour la robe, il faut un autre ton.

GILLES , *d'une voix forte.*

Oui dà , j'en ai plusieurs ; pour mieux conter
la chose ,

Respectueusement je vais parler en prose.

Il salue , touffe , & crache.

Monseigneur & Messieurs..... & Mesdames :

Le délit dont on nous accuse , n'est
qu'une misère , une billevesée , nous
jouions la comédie : cela est-il bien éton-
nant chez un Directeur de troupe ? Qui ,
Monseigneur , les coups que vous enten-
diez , n'étoient que des coups de théâ-
tre.....

*A ces mots , il pousse Grégoire , & successi-
vement chacun tombe , excepté le Commis-
saire , qui s'endort sur son tabouret.*

GREGOIRE , *de mauvaise humeur.*

Eh ! l'ami , de la douceur donc.

GILLES , *continuant.*

Moi-même je ne suis qu'un Gilles dé-
guisé pour un moment ; & , comme d'après
un usage sagement établi , il faut presque

toujours un Commissaire pour dénouer heureusement une parade , nous nous félicitons des cris qui nous ont procuré l'honneur de votre présence. *Dixi.*

Il s'essuie.

Qu'avez-vous ? vous voilà tous comme des statues.

C A S S A N D R E.

Je commence à sentir que je tombe des nues. *

C R I S P I N.

C'est Chevillard.

G R E G O I R E.

C'est lui ;

M. S U B T I L.

Qui pouvoit deviner ?

G I L L E S.

Oui , c'est moi.

* Ce vers est emprunté du Rapatriage de la Chaussée , la meilleure de nos Parades.

M. S U B T I L.

Quoi ! c'est vous ? *Ils s'embrassent.*

C R I S P I N.

Bien , la reconnoissance
Est en formé.

CASSANDRE , *sautant au collet de Gilles.*

Et l'argent que tu m'as fait donner ?

LE COMMISSAIRE , *se réveillant.*

De l'argent ! c'est à moi , pour suivre l'Ordonnance ;

Le cas est grave.

G I L L E S . *faisant sonner l'argent.*

Eh ! bien ! voulez-vous parier ,
Que vous allez noircir bien du papier ?

LE COMMISSAIRE , *d'un air riant.*

AIR : *Nous autres bons villageois.*

Eh ! bien donnez-moi l'argent :
C'est moi qui gagne la gageure ;
Vous pouvez rire à présent ,
Sans craindre une ample procédure ;
La Justice n'est point ici ,
Pour vous causer aucun souci ;
Elle ne vouloit en ces lieux ,
Que jeter de la poudre aux yeux. *bis.*

Il secoue à ces mots sa perruque sur l'assemblée, & jette sa robe ; on reconnoît Boivin, & l'étonnement redouble.

GREGOIRE, *se frottant les yeux.*

Si c'est ainsi qu'elle aime à rire ...

Il m'a presque éborgné !

Voyant Boivin avec son habit chamarré.

Comme il est donc fait lui !

Chantant les notes de l'habit.

Eh ! ça sert à deux fins.

CASSANDRE.

Ma pauvre tirelire !

M. SUBLIL *avec humeur.*

N'avons-nous plus personne à reconnoître ici ?

JULIE, *se découvrant, & d'un ton fort doux.*

Monfieur, reste le Clerc.

M. SUBLIL.

Julie ? auquel entendre ?

C R I S P I N.

Je vais , pendant qu'on est en train ,
Voir si l'on n'auroit pas quelque lettre à vous
rendre :

Tout y seroit alors.

*Il sort en emportant la robe & la perruque ,
qu'il essaie sur sa tête.*

S C E N E X X.

LES ACTEURS PRECEDENS,
excepté Crispin.

C A S S A N D R E , *d'un ton pleureur.*

M O N z'argent.....

B O I V I N . & J U L I E .

A demain.

Vous partagerez notre fête.

M. S U B T I L *au Poëte.*

Mais vous , mon doux ami , qui nous rom-
pez la tête ,

Qui promettez toujours & n'exécutez rien.,,

Le Poëte se rengorge.

C H E V I L L A R D.

La scène étoit plaisante , avouez.

M. S U B T I L , *riant du bout des dents.*

Oui , fort bien ,

Mais , ma pièce ?

C H E V I L L A R D.

Elle est faite.

M. S U B T I L.

Ah ! voyons.

C H E V I L L A R D.

Elle est vue.

M. S U B T I L.

Rirez-vous donc toujours à contre-tems ?

C H E V I L L A R D.

Je ne badiné pas : cette scène imprévue ,
Dont vous riez du bout des dents ,
En fait partie , & voici comme.
Je rêvois , mais envain ; j'étois las de pester ,
Quand de ce trou j'ai vu paroître le bon-
homme.

Pour vous servir , aussi pour m'égayer ,
Avec lui sur le champ j'ai voulu m'essayer.

Très à propos cet habit de parade ,
Dans votre magasin s'est trouvé suspendu :
Je l'ai pris ; notre scène étoit-elle si fade ?
On a ri : nous pouvons joindre à cet im-
promptu ,

Votre embarras , le mien , l'offre du cama-
rade :

Voilà mon acte fait sous le nom d'ambigu.

J U L I E , *avec ironie.*

Mais admirez , Monsieur , cet accord im-
prévu.

M. S U B T I L.

Lé beau présent pour une compagnie ;
Si délicaté , si choisie !
Lui faire voir nos embarras ,
Nos peines !

C H E V I L L A R D.

Pourquoi pas ?

Devois-je emboucher la trompette ?
Appeler l'amour , l'amitié ,

Et les faire avec nous figurer de plein pié!

M. S U B T I L.

Mais vous pouviez nous offrir quelque
Appete ,

Dont j'eusse été l'heureux Lubin.

Par un hymen alors vous ameniez la fin.

C H E V I L L A R D.

S'il ne manque qu'un mariage...

En regardant Julie.

Gilles à Colombine 'accordera sa main.

J U L I E.

Oui da ! Mais , attendu qu'il faut , dans le
ménage ,

Certaine activité qui n'est pas votre fait ;
Gilles me permettra de le refuser net.

D U O.

AIR du Huron.

C H E V I L L A R D.

Mais vous n'y pensez pas ,
Il faut un mariage ;
Songez qu'en pareil cas ,
On se rend , on s'engage.

J U L I E.

Non ne vous flattez pas ,
Laissons le mariage ;
Sachez qu'en pareil cas
Est bien fou qui s'engage.

C H E V I L L A R D.

Vous le ferez aussi ,
Vous m'aimerez de même.

B O I V I N.

Je ne fais pas ainsi ,
Ne croyez pas que j'aime.

C H E V I L L A R D.

L'amour dès ce soir même ,
Viendra pour nous ici.

J U L I E.

L'amour dès ce soir même ,
Sera bien loin d'ici.

CHEVILLARD.

JULIE.

Si, si, vous m'aimerez
de même,
L'amour est près d'ici.

Non, non, ne croyez pas
que j'aime,
L'amour est loin d'ici.

C H E V I L L A R D.

Le Dieu viendra ce soir : j'en suis garant pour lui !

J U L I E.

Que de mauvais garans ont répondu pour lui.

On reprend le commencement du Duo.

C A S S A N D R E.

Qu'est tendre !

M. S U B T I L.

Cap de bious ! vous oubliez sans doute
Que votre Directeur écoute !

C H E V I L L A R D.

Monsieur, vous cherchiez un duo.

J U L I E.

Que n'interrompiez - vous , pour former le
trio ?

M.

M. S U B T I L , *avec humeur.*

J'aime que tout soit à sa place ;
Il s'agit d'amitié.

C H E V I L L A R D .

Quand on chante , tout passe :

M, S U B T I L .

Oui , chez les rimeurs d'à-présent :
Quellé pièce , quel dénouement !
Point de ballet encor.

B O I V I N .

Si fait , vaille que vaille.....

J U L I E , à Boivin.

Laissez , laissez parler Crispin.

S C E N E X X I .

LES PRÉCÉDENS , CRISPIN.

C R I S P I N *d'un air empressé.*

MONSIEUR , je sors du cabaret voisin.

M. S U B T I L , *lui donnant un soufflet.*

Eh ! bien retournez-y ; quand un maraut
nous raille...

Tome IV.

T.

C R I S P I N *tenant sa joue.*

Expliquez-vous , Monsieur Boivin !

J U L I E.

Monsieur , une aventure heureuse..

M. S U B T I L *avec impatience à Boivin.*

Parlez donc , saurai-je à la fin ?

B O I V I N.

Ah ! que vous êtes vifs ! au cabaret prochain ;
Nous venons de trouver une troupe joyeuse,
Qui prend le nom d'Ordre de la Gaîté :
Leur loi c'est le plaisir ; leur cri , la li-
berté.

Si vous voulez , la bande est toute prête ;
Et comme l'alegresse est l'ame d'une fête ,
Nos confrères nouveaux , en dansant de leur
mieux ,

Sans être déplacés , termineront nos jeux ,

M. S U B T I L.

Encor un Impromptu ?

C H E V I L L A R D.

Qu'importe s'il amuse ?

J U L I E.

L'opéra , s'il le faut , vous servira d'excuse.

M. S U B T I L.

Qu'ils entrent, j'y consens; l'homme fait
ce qu'il peut,
Pourquoi ne peut-il pas aussi tout ce qu'il
veut ?

Boivin siffle, une toile se lève.

SCENE DERNIÈRE.

*Marche des Confrères de la Gaité, sur celle
des gens de la nôce dans le Déserteur. Ils sont
en habits de divers états, tous avec un cor-
don couleur de rose; l'étendart de la Gaité
est porté par un vieillard au milieu de la
marche; deux enfans sont à ses côtés avec
les attributs de la Folie. Un d'eux porte
dans une corbeille plusieurs cordons de l'or-
dre qu'il distribue aux acteurs. On danse.*

JULIE & CHEVILLARD.

QUE la gaité règne sans cesse
Dans nos cœurs & dans nos chants;
Sa main déride la sagesse,
Et sur l'hiver de la vieillesse
Sème les fleurs du printemps;
Que la gaité règne sans cesse
Dans nos cœurs & dans nos chants.

On danse.

T ij

VAUDEVILLE.

AIR: *Du Vaudeville de Rose & Colas.*

B O I V I N.

VOULEZ-VOUS ne pas languir envain
 Auprès du Dieu de l'harmonie ?
 Croyez-moi, que le Dieu du bon vin
 Soit pour vous le père du génie;
 L'eau du Permesse a la vertu
 De troubler souvent la cervelle
 D'une Muse encore nouvelle, } *Re-*
 Qui veut faire un Impromptu. } *frain.*

CHEVILLARD *d'un air précieux.*

Comme on voit sur l'aile des zéphirs
 Monter une vapeur légère;
 Tel l'esprit s'échappe à nos desirs
 Au moment où son feu nous éclaire;
 Loin d'engémir, d'être abattus,
 Rimeurs, imitez mon adresse,
 Que la gaieté, que la tendresse } *Re-*
 Vous dictent vos impromptus. } *frain.*

J U L I E.

La raison pour se mettre en chemin
 Cherchoit joyeuse compagnie,
 Le plaisir, la prenant par la main,
 La mène au temple de la folie;
 La dame, d'un air ingénu,
 Lui dit : restons un jour ensemble,
 C'est le plaisir qui nous rassemble } *Refrain.*
 O le charmant impromptu ! }

G R E G O I R E.

R'gardez-moi, je suis un marguillier,
 Et par-dessus homme de tête,
 Drés l'matin j'ai quitté mon métier
 Par rapport au motif de la fête;
 En son honneur j'n'ai pas mal bu;
 Mais c'étoit, vous pouvez m'en croire,
 Pour mieux placer dans ma mémoire } *Ref*
 Le sujet de l'Impromptu. }

C A S S A N D R E.

Queux système de raisonnemens !
 Il faut bien se faire connoître,
 Tout exprès par hazard j viens céans,
 V'là quez'un coquin me prendz'en traître;
 Ilz'à vouluz'il n'a pas pu
 C'est qu'pus fin qu'lui n'étoit pas bête :
 Jem'trouve pris dans une fête } *Refrain.*
 C'est-làz'un bon Impromptu. }

M. S U B T I L à l'assemblée.

Messieurs , mon désir est accompli ,
 Si cette pièce a pu vous plaire ;
 Son titre du moins paroît rempli ;
 Ce n'est pas un mérite ordinaire :
 Convenez qu'un soin assidu
 Donne des ailes au génie ;
 Depuis six mois la troupe unie } *grand*
 Vous médite un Impromptu. } *Ref.*



L E L E G S.

Proverbe dramatique.

PERSONNAGES.

JULIE , } sœurs âgées de dix-huit à
VICTORINE , } vingt ans. Julie est l'aînée.

FANCHON , *vieille servante.*

Mde FONTANGE *revendeuse , à la toilette.*

UN FACTEUR.

La Scène est dans une ville de Province , chez les Dlls Valmont. Il est environ dix heures du matin.

Le théâtre représente une Salle-basse ; on y voit une table , un canapé & un petit métier de tapisserie.





LE LEGS.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule : elle est assise, & achève de monter un bonnet.*

IL faut pourtant que je sois bien complaisante : Mlle Victorine dort à son aise la grasse matinée, & je la passe, moi, à monter son bonnet. . . . ma tapisserie n'avance point pendant ce tems-là. . . . La pauvre fille ! depuis qu'elle sait qu'un de nos oncles nous a légué cent mille écus, & que cette somme arrive sur un vaisseau, la tête lui a tourné ; elle ne songe qu'à se donner des airs ! elle imagine mille manières de dépenser cet argent, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Reprenons notre ouvrage. (*Elle s'approche du métier de tapisserie, & travaille.*)

T v

SCÈNE II.

JULIE, FANCHON.

JULIE, *travaillant sans la regarder.*

FANCHON, *ma sœur est-elle éveillée ?*

FANCHON.

Oui, Mademoiselle, je viens de lui porter son chocolat.

JULIE, *levant les épaules.*

Dans son lit, sans doute ? (*regardant Fanchon.*) Qu'as-tu donc à pleurer ?

FANCHON.

Dame, si je pleure, c'est que j'en ai sujet ; depuis vingt ans que je sers dans la maison, & sans reproche, Dieu merci, me voir donner comme ça mon congé, ça n'est guère gracieux.

JULIE.

Ton congé, & qui est-ce qui te congédie ?

F A N C H O N.

Ermais, c'est Mlle votre sœur : aq't'heure qu'il lui est venu de l'autre monde de quoi faire la grosse Dame, elle ne veut plus de mon service; il lui faut une femme de chambre.

J U L I E.

Ma sœur est une folle; elle prendra si elle veut une femme-de-chambre, mais je te retiens, moi, entends-tu tu feras à mon service.

F A N C H O N.

Bon, je ne servirai plus que vous, toute seule?

J U L I E.

Non, Fanchon.

F A N C H O N.

Ah que je suis contente! tenez, ma bonne Demoiselle, si je pleurois, c'étoit de vous quitter; car vous êtes si douce, si bonne...

J U L I E.

C'est bien, Fanchette; va, retourne-t-en
Tvj

dans ta cuisine, fais bien ton ouvrage, tu n'auras à faire qu'à moi.

F A N C H O N.

Mlle votre sœur m'avoit donné bien des commissions, mais je ne les ferai qu'avec votre permission, dà...

J U L I E.

Quelles sont ces commissions ?

F A N C H O N.

Ah, ma foi, il y en a tant & tant, que je ne m'en souviens plus: elle les a toutes griffonnées sur ce morceau de papier-là. (*Elle donne un papier.*)

J U L I E.

Donne; je crois que voilà qui contient de jolies choses. (*Elle lit.*) *Passer chez Jolibois, & lui demander où en sont mon carrosse & mes deux berlines doublées de velours d'Utrecht.*

—*Chez M. Jacquinot, Procureur, & le prier d'arrêter pour moi le prix de la maison de Beauregard.*

—*Chez M. Doré, Jouaillier, &c.* O ciel ! que d'extravagances ! ma pauvre sœur a tout-à-fait perdu l'esprit.

S C E N E III.

VICTORINE, JULIE, FANCHON.

VICTORINE *entrant en déshabillé.*

BON jour, ma petite sœur, que je te conte le rêve le plus charmant.

J U L I E.

Oui, je crois que tu rêves de belles choses.

VICTORINE, *avec transport.*

Je t'en réponds : imagine-toi, ma petite sœur, que notre vaisseau étoit arrivé chargé de richesses immenses. J'étois-là présente, comme tu dois le penser ; oh, ma chère sœur, quel plaisir ! jamais, jamais on n'a vu tant d'or. Le vaisseau en étoit rempli... Et puis c'étoit la mine des ~~gais~~ du vaisseau,

matelots & passagers , qui étoit divertissante.... Mon or & moi partagions leur administration & leur respect. Dieu sait avec quel air de dignité je soutenois mon nouveau rôle : enfin , j'étois sur le point de fendre la presse de ces importuns & de faire enlever ma fortune....

J U L I E , *riant.*

Lorsque tu t'es éveillée , n'est-ce pas ?

V I C T O R I N E .

Oui , cette misérable Fanchon a ouvert la porte de ma chambre , & je me suis éveillée en sursaut. Oh ! je crois que je l'aurois bien battue.

J U L I E .

Effectivement , il est désagréable de se réveiller en pareille circonstance ; si je n'étois que de toi , j'irois me coucher pour achever mon rêve.

V I C T O R I N E .

Ne pense pas rire ; j'étois si contente que je souhaiterois de tout mon cœur dormir ainsi pendant toute ma vie.

JULIE, à Fanchon.

Fanchon allez dans votre cuisine.

FANCHON.

J'avois oublié de demander le bonnet de Mlle Victorine.

JULIE.

La voilà elle-même pour le demander.

VICTORINE.

A-propos de mon bonnet, tu ne l'as sûrement pas monté, ma petite sœur ; laisse-le jusqu'à tantôt, je t'en prie.

JULIE.

Pourquoi donc, tu me pressois tant ?

VICTORINE.

Bon, est-ce que tu ne vois pas que je n puis plus mettre une pareille guenille ; la dentelle ne vaut que six francs ; on doit m'en apporter, à l'instant, à quatre louis.

JULIE.

A quatre louis !

V I C T O R I N E.

Où, ma bonne amie, j'en aurai pour le bonnet & pour deux paires de manchettes à trois rangs.

J U L I E.

Bon Dieu ! & où prendras-tu pour payer tout cela ? nos revenus sont modiques, & jamais notre Tuteur ne voudra donner cet argent-là.

V I C T O R I N E.

Ne t'inquiète pas, va, j'ai bon crédit.

J U L I E.

Mais enfin, il faudra toujours venir à s'acquitter.

V I C T O R I N E.

Oui, & ces cent mille écus qui nous viennent du legs de notre oncle, nous ne sommes que deux pour les partager ; est-ce qu'ils ne me mettent pas dans le cas de fournir à ces dépenses ?

J U L I E.

Hum , c'est tout au plus ; si tu continues , cela n'ira pas loin ; un carrosse , deux berlines , une maison de campagne ; que fais-je , moi ; de ce train-là , ce legs sera bientôt mangé.

V I C T O R I N E.

Que veux-tu dire , un carrosse , deux berlines , une maison de campagne ?

J U L I E.

Oh , c'est que je présume qu'il faudra de tout cela à une grande Dame comme toi ; mais notre Tuteur ne sera peut-être pas de cet avis , & malheureusement ces fonds-là seront un peu de tems entre ses mains.

V I C T O R I N E.

Il faudra bien que notre Tuteur entende raison ; si je suis riche , je veux me sentir de mon bien. Mais je vois que cette sotte de Fanchon t'a parlé. (*à Fanchon.*) Qu'est-ce que vous faites ici , ma mie ?

F A N C H O N.

J'attends la fin de votre rêve , Mame-
selle ; il est joli.

V I C T O R I N E.

Mais , voyez cette impertinente , vous
devriez être dehors , ma bonne ; je vous
avois dit que nous n'avions plus besoin de
vous.

F A N C H O N.

Aussi ne vous appartains-je plus , non :
je ne suis plus qu'à Mlle votre sœur toute
seule , afin que vous le sachiez.

J U L I E.

Fanchon , encore une fois , allez à votre
cuisine.

(Elle sort , en faisant la mine à
Victorine.)



SCÈNE IV.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi, tu gardes cette vieille-là ?

JULIE.

Sans doute, pourquoi non ?

VICTORINE.

Tu n'as pas de raison, ma sœur ; pour moi, je ne veux plus de cette figure, fi donc : c'est bon pour servir dans une auberge.

JULIE.

Tu feras ce que tu voudras ; pour moi, j'en suis contente ; elle est fidèle, soigneuse, intelligente ; ce sont des qualités impayables chez ces sortes de gens, en conséquence je la garde. D'ailleurs, c'est un vieux

domestique qu'il y auroit de la barbarie à renvoyer maintenant.

V I C T O R I N E.

Quoi, tu ne veux pas entendre que , dans notre état présent , cette fille ne nous convient point ? cela saute aux yeux pourtant ; car enfin , nous sommes pour faire une certaine figure actuellement ; il faut nous monter sur un certain ton : nous ne pouvons nous dispenser d'avoir chacune une femme-de-chambre , & puis une cuisinière & une bonne grosse fille pour tout le tracas fatigant du ménage.

J U L I E , *riant.*

Et quand tu auras ton carrosse & tes berlines , il en faudra bien d'autres.

V I C T O R I N E , *d'un air piqué.*

Je le compte bien aussi. J'ai déjà arrêté une femme-de-chambre pour moi ; c'est une grande brune , assez jolie , les yeux vifs , fort bien mise : elle sort de chez une Prési-

dente qui l'a renvoyée , parce qu'elle plaisoit trop à son mari.

J U L I E.

En vérité , ma sœur , je craindrois qu'on t'entendît ; tu passerois pour folle achevée au moins. Cet état florissant , cette fortune considérable qui nous met dans le cas de faire la figure la plus brillante ; où tout cela est-il ? sur l'eau. Du reste , rien de plus médiocre que nos biens.

V I C T O R I N E.

Mais , est-ce que cela peut nous manquer ?

J U L I E.

Mais si le vaisseau fait naufrage.

V I C T O R I N E.

Oh si... si... si la maison tombe , nous serons écrasées ; tu n'as que des malheurs à prévoir.

J U L I E.

Ma chère sœur , parlons raison , si tu

veux l'entendre ; cette fortune qui t'en-
chante , qui te met hors de toi-même , n'est
pas encore arrivée , il se peut même faire
qu'elle n'arrive point ; car tu as beau dire ,
cela est très-possible ; quel inconvénient y
auroit-il pour toi de te mettre en état de t'en
passer ? Aucun , je pense ; tu n'en sentirois
pas moins le prix lors de son arrivée : c'est le
parti que j'ai pris : la nouvelle de ma for-
tune ne m'a point aveuglée , je n'ai point
changé mon premier genre de vie ; si nos
espérances étoient trompées , je ne serois
point sans ressource , & mon économie me
tirera toujours d'affaire. Je ne peux te dis-
simuler , ma chère sœur , qu'il en est bien
autrement à ton égard. Dieu veuille que
tu n'aies jamais lieu de t'en repentir.

V I C T O R I N E , *bâillant.*

Ah ! finis donc , tu me fais bâiller , tu
as le talent de voir d'une manière sombre &
triste les objets les plus riants.

J U L I E .

Mais enfin , que t'auroit-il coûté d'acca-

dre l'arrivée de ce vaisseau, avant que de s'engager ainsi dans toutes sortes de dépenses?

V I C T O R I N E , *avec vivacité.*

L'impatience de jouir... on ne peut être heureux assez-tôt, ni assez long-temps.

S C E N E V.

JULIE , VICTORINE , FANCHON.

F A N C H O N , *à Julie.*

IL y a une femme là-bas qui porte une boîte sous son bras; faut-il la faire entrer, Mademoiselle?

J U L I E .

Oui, Fanchon. (*à Victorine.*) C'est probablement à toi qu'on en veut.



SCÈNE VI.

JULIE, VICTORINE, M^{de} FONTANGE,
portant un carton sous le bras.

M^{de} FONTANGE, *faisant une profonde révérence.*

VOTRE servante, Mesdemoiselles. Laquelle de vous deux, s'il vous plaît, est Mlle Victorine Valmont?

VICTORINE, *sans se lever, d'un air négligé.*

Je fais ce que c'est : vous êtes la veuve Fontange sans doute, apportez-vous mes dentelles?

M^{de} FONTANGE.

Oui, Mademoiselle. (*Elle ouvre son carton & en tire des dentelles.*) Vous pouvez vous vanter d'avoir-là ce qu'il y a de plus distingué. J'en portai l'autre jour
de

de pareilles à la veuve d'un caissier, parce qu'une femme de condition les avoit trouvées trop chères ; aussi me furent-elles payées cent francs.

JULIE, examinant les dentelles.

Voilà qui est vraiment magnifique.

VICTORINE.

Cela suffit, Mde Fontange, vous pouvez les laisser, le prix est arrêté à quatre louis.

Mde FONTANGE.

Hélas, ma chère Demoiselle, c'est marché donné, j'y perds, en vérité ; mais, pour obliger une aimable personne comme vous, qui m'a promis d'avoir sa pratique, il faut faire des efforts, & puis j'espère que vous me dédommageriez une autre fois.

VICTORINE.

Oui, oui, allez, ma chère, je vous assure que vous trouverez en moi une de

Tome IV.

V

vos meilleures pratiques. . . . Vous pouvez laisser vos dentelles , vous dis-je , je les prends.

Mde FONTANGE.

J'entends bien , Mademoiselle , mais.... de l'argent.

FANCHON.

Ne soyez pas inquiète , cela vous sera payé dans quelques jours.

Mde FONTANGE

Dans quelques jours ! (*elle renferme ses dentelles*) oh , Mademoiselle , je ne peux pas attendre ; je suis une pauvre femme , qui vis au jour la journée , voyez-vous , & puis , qui est-ce qui me répondra de ma marchandise ?

JULIE, *à part.*

Que voilà qui est bien fait !

VICTORINE, *se levant.*

Mais , ma chère Mde Fontange , vous

n'y pensez pas ; je suis bonne , je crois , pour payer vos dentelles , & le tems que je vous demande n'est pas long.

Mde FONTANGE.

Et mais , bonne , si vous voulez , je n'entre point là-dedans , moi ; toujours est-il que je ne peux vous les laisser à crédit , que vous ne me donniez un bon répondant.

JULIE, *à sa sœur.*

Laisse cela , ma sœur ; cette femme va d'impertinences en impertinences , & elle est décidée à remporter ses dentelles.

VICTORINE, *à Julie, vivement.*

Mademoiselle , mêlez-vous , s'il vous plaît , de vos affaires. En vérité , Mde Fontange , c'est bien mal à vous ; nous allons toucher incessamment un Legs de cent mille écus , qui nous vient d'un oncle qui avoit une fortune considérable dans les Indes.

Mde FONTANGE , *froidement.*

Il est vrai qu'il y a un peu de tems que j'en ai entendu parler , mais cela ne vient guère vite.

VICTORINE , *avec vitesse , & s'approchant de Mde Fontange.*

Eh si ! ma bonne : cet argent arrive sur un vaisseau ; nous l'attendons de jour en jour , vous ne pouvez pas manquer d'être payée.

Mde FONTANGE ,

Oh bien , je vous garderai les dentelles : faites-moi avertir dès que le vaisseau sera arrivé.

VICTORINE , *la caressant d'un air suppliant.*

Ma chère Mde Fontange , je suis morte si je ne porte pas dimanche ces dentelles ; j'en ai parlé à quelques amies qui s'attendent à me les voir , & qui me désespéreront si je ne les ai pas. . . . vous rêvez.

Mde FONTANGE

Oui , je rêve ; mes dentelles me reviennent à plus de quatre louis , après cela , comment les donner à crédit & à perte encore ?

VICTORINE , *vivement.*

Hé , qui est-ce qui vous dit de les donner à perte ?

JULIE.

Madame Fontange , ces dentelles-là sont belles ; mais franchement , vous les portez au-delà de leur valeur.

Mde FONTANGE , *d'un air dédaigneux.*

Au-delà de leur valeur ? des dentelles comme celles-là ? Vous êtes connoisseuse , à ce qu'il me paroît. Au-delà de leur valeur ? Est-ce qu'on veut voler le monde ? Est-ce qu'on n'a pas un honneur à garder ? (*Elle fait mine de s'en aller.*)

VICTORINE , *l'arrêtant.*

Eh mon Dieu , laissez-la dire , c'est à moi

seule que vous avez à faire. (*à Julie*) Ma sœur, je vous avois priée de nous laisser tranquilles.

M^{de} FONTANGE, *revenant.*

Mais, Mademoiselle, je songe que je ne puis me tirer honnêtement qu'en les laissant à quatre louis & demi.... Oui, de cette façon-là, je puis en conscience vous les donner à crédit pendant quelques jours.

S C E N E V I I.

JULIE, VICTORINE, M^{de} FONTANGE,
un FACTEUR.

LE FACTEUR, *donnant une lettre.*

A M^{lle} Valmont l'aînée; dix-sols.

J U L I E , *prenant la lettre.*

De l'Orient: voilà des nouvelles sûrement, je reconnois l'écriture de notre correspondant (*au Facteur, en le payant*) Tenez, mon ami. (*Le Facteur s'en va.*)

S C È N E V I I I.

JULIE, VICTORINE, M^{de} FONTANGE

JULIE, *parcourant la lettre. Victorine la lui arrache.*

V I C T O R I N E.

DONNE que je la lise, ma sœur.

JULIE, *tristement.*

Tiens, vas, je l'avois presque prévu.

VICTORINE, *après avoir lu quelques lignes.*

Ah Ciel ! tout est perdu. (*Elle se jette sur un canapé, la tête penchée sur ses mains, dans l'attitude de la douleur la plus profonde.*)

JULIE.

Et bien... la folle... voyez le bel état.. Maudit amour du luxe!... je n'aurois jamais cru qu'elle se fût affectée à ce point-là.

M^{de} F O N T A N G E , *à part.*

Voilà les cent mille écus à vau-l'eau,
allons nous-en. *Elle s'esquive.*)

SCENE IX. & DERNIÈRE.

J U L I E , V I C T O R I N E .

V I C T O R I N E , *pleurant.*

AH ! ma chère sœur ! me voilà perdue ,
ruinée , anéantie ! comment cela s'est-il pu
faire ?

J U L I E .

Rien de plus simple , le vaisseau a fait
nauffrage à la vue du port , & la mer a en-
glouti notre fortune.

V I C T O R I N E .

Comme tu contes cela tranquillement !
ah ciel !... Après un coup pareil conserver
son sang froid !... Mais tu as raison , tu

te tireras toujours d'affaire... C'est moi ; malheureuse que je suis... C'est moi que ceci regarde... Ah , mon Dieu ! je n'y survivrai pas. (*Ses pleurs redoublent.*)

J U L I E.

Et bien , & bien , tu ne deviendras donc jamais sage ; allons , ma chère sœur , tire profit de ce malheur ; qu'il te serve à te corriger ; console-toi , tu n'es pas plus à plaindre que moi ; nous vivrons ensemble tant que tu voudras : notre fortune , toute médiocre qu'elle est , avec de l'économie , suffira pour nous tirer d'affaire toutes deux très-honnêtement ; je ne te demande seulement que de déposer tes grands airs ; nous sommes hors d'état de les soutenir. Voilà un petit mémoire de dépenses qui est le comble de l'extravagance , je crois que tu n'y songes plus ; (*elle donne le mémoire à Victorine , qui le déchire sans le regarder.*) Du reste , je te dispense de me seconder ; ce seroit trop exiger , tu n'y es pas encore accoutumée ; tu feras , si tu veux , pour cela , quelques efforts.

Victorine ne trouvant point d'expressions pour remercier sa sœur , se jette à son cou , & l'embrasse les larmes aux yeux.

J U L I E .

Que ceci te serve de leçon. Deviens plus sage , & je suis contente. Souviens-toi bien que c'est avec raison , que le *Proverbe* dit...

Par M. Garnier. Avocat à Auxerre.

Fin du Quatrième Volume.



*Livres nouveaux qui se trouvent chez
le même Libraire.*

- B**IBLIOTHÈQUE Ecclésiastique, 8 vol.
in-12. relié 24 l.
- Lettres Athéniennes, 4 vol. *in-8°*. petit
papier, broch. par M. Crébillon, 8 l.
- Curiosités de Paris, 3 vol. *in-12*. 9 liv.
- Théâtre de M. Diderot, 2 vol. *in-12*
5 l.
- Traduction de Catulle, Tibulle & Gal-
lus, avec des notes, 2 vol. *in-8°*. broc.
fig. 12. liv.
- La même*, 2 vol. *in-12*. pet. pap. br. 8 l.
- Les Soirées Allaciennes, Helvetiennes &
Francoises, *in-8°*. br. 1. 12 l.
- Les Tableaux, suivis de l'Histoire de Ma-
demoiselle de Syanne & du Comte de
Marfy, br. 2 l. 8 s.
- L'Esprit de la Ligue, 3 vol. *in-12* relié,
nouvelle Edition 1771. 7 liv. 10 s.
- Le grand Dictionnaire de M. Sabarhier,
9 vol. *in-8°*. 50 l.
- Les Mœurs & Usages des anciens Peu-
ples, 3 vol. *in-12* du même 9 liv.
- Le même*, *in-4°*. 12 l.

Les Œuvres de M. Dorat , 6 vol. *in-8°*.
petit papier , 3 l. 4 f.

On vend séparément les Baisers en grand
papier , avec 43 figures. 24 l.

Lettre d'une Chanoinesse à Melcour , Of-
ficier François , *in-8°*. br. pap. d'Hollande,
fig. 6 l.

Ma Philosophie , par le même *in-8°*. br.
1 l. 4 f.

La même , pap. ordinaire. 3 liv. 12 f.

Argenis , traduction libre & abrégée de
J. Braclay , 2 vol. *in-12*. br 4 l.

Lettre sur la constitution de la Pologne &
de ses Diètes , br. 1771, 2 l. 10 f.

Lettres d'une Dame Angloise, suiv des aven-
tures de Villiam , 2 vol. *in-12* br. 2 l. 10 f.

Histoire d'un Voyage aux Isles Malou-
nes , par Dom Pernety , 2 vol. br. *in-8°*.
fig. 8 l.

Eloge de Charles V. de Molière , de
Corneille , de l'Abbé de la Caille & de
Leibnitz , broch, 2 l. 8 f.

La Collection de l'Almanach des Muses ,
7 parties *in-12* .br. 8 l. 8 f.

On vend sépar. chaque année 1 liv. 4 f.

Le Code Matrimonial , 2 vol, *in-4°*. nou-
velle édition 1771 , 21 l.

Histoire générale de l'Amérique , 14 vol.
in-12. 39 l.

(3)

- On vend séparément les 6 dern. vol. 18 l.
L'Abrégé de l'Histoire d'Italie, par M.
de St. Marc, *in-8°*. 6 vol. 1771, 36 liv.
Mêlanges de Littérature Orientale, par
M. Cardonne, 2 vol. *in-12*. br. 4 l.
Le bon Fils, 4 vol. *in-12*. 1771, br.
4 l. 16 s.
Le Porte-Feuille d'un Homme de goût,
3 vol. *in-12*. 9 l.
Nouvelle Anthologie Française, 2 vol.
in-12. 6 l.
Abrégé du Dictionnaire de Bayle, 4 vol.
in-8°. br. Lyon, chez Barret 1770, 20 liv.
Les Loix Ecclésiastiques, par M. Dhéri-
court, *in fol.* 1771, 30 l.
Abrégé du Dictionnaire des Cas de
Conscience de Pontas, par Collet, *in-4°*.
2 vol. 21 l.
Dictionnaire de Droit, 2 vol. *in-4°*. 1771.
24 l.
Jurisprudence Canonique, *in - fol.* par
Rousseau de la Combe 1771, 25 l.
Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par le
Père Bouhours 1771, nouvelle édition,
2 l. 10. s.
Considérations sur la cause de la Déca-
dence & de la Grandeur des Romains, par
Montesquieu, 1 vol. *in-12*. 2 l. 10 s.
Œuvres de M. d'Aguesseau, 6 vol. *in-4°*.
72 l.

(4)

Chaque vol. se vend séparément rel. 12 l.

Sermons de Massillon, 15 vol. in-12.
grand papier. 5 l.

Les *mêmes*, petit papier. 30.

Leçons de Logique, par le Professeur
Felice, 2 vol. in-8°. broch. 5 l.

Lettres sur la découverte d'Herculane,
2 vol. in-8°. broch. 5 l.

La Collection des Auteurs Italiens de M.
Prault en 36 vol. in-12. veau doré sur tran-
che, 140 liv. au lieu de deux cens vingt
liv. qu'elle se vendoit précédemment.

On vend séparément chaque ouvrage de
cette collection, 6 l. le vol.

62632414

21.
-12.
51.
30.
Her
51.
and
5.
cM
rad
ing
30.
K





